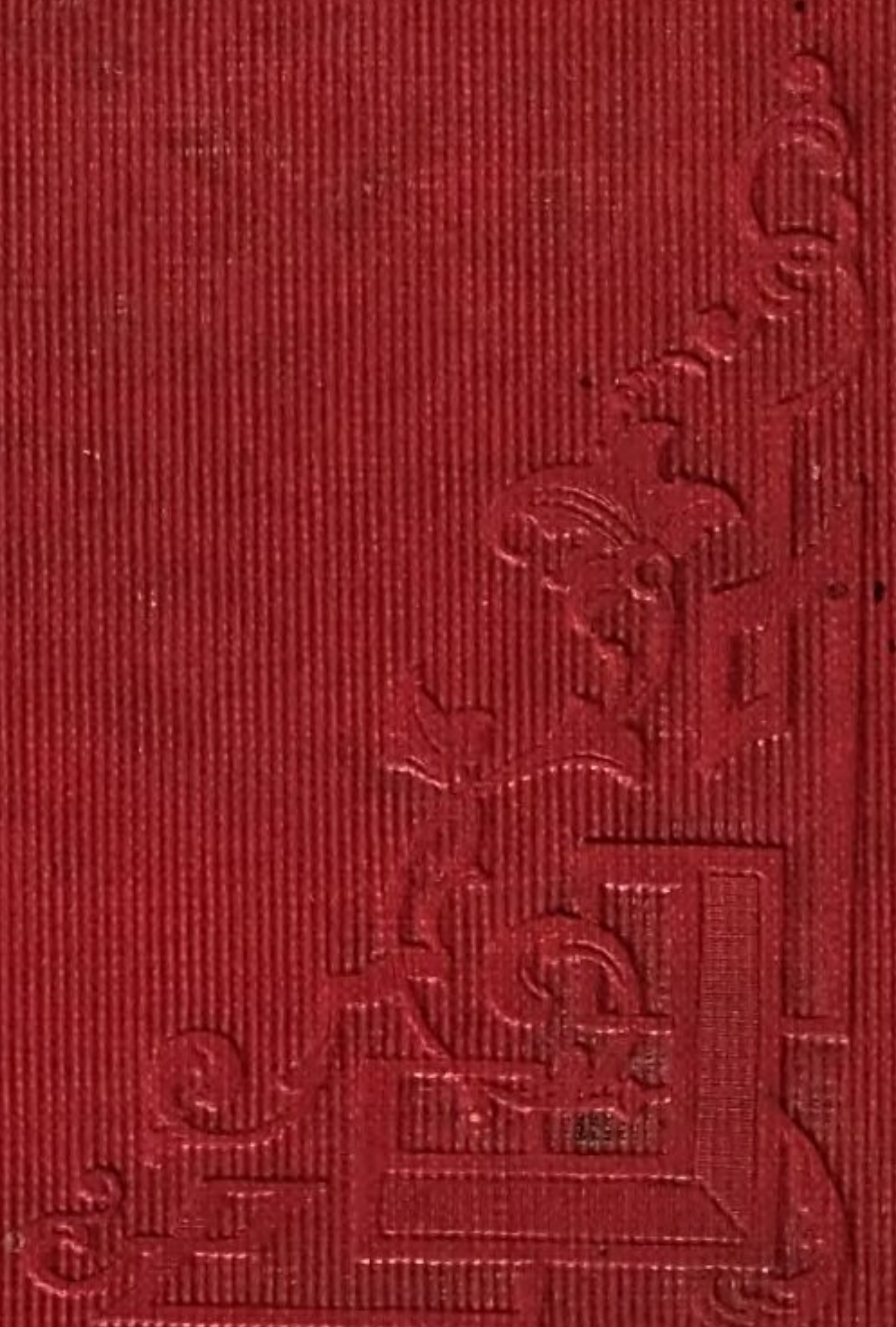
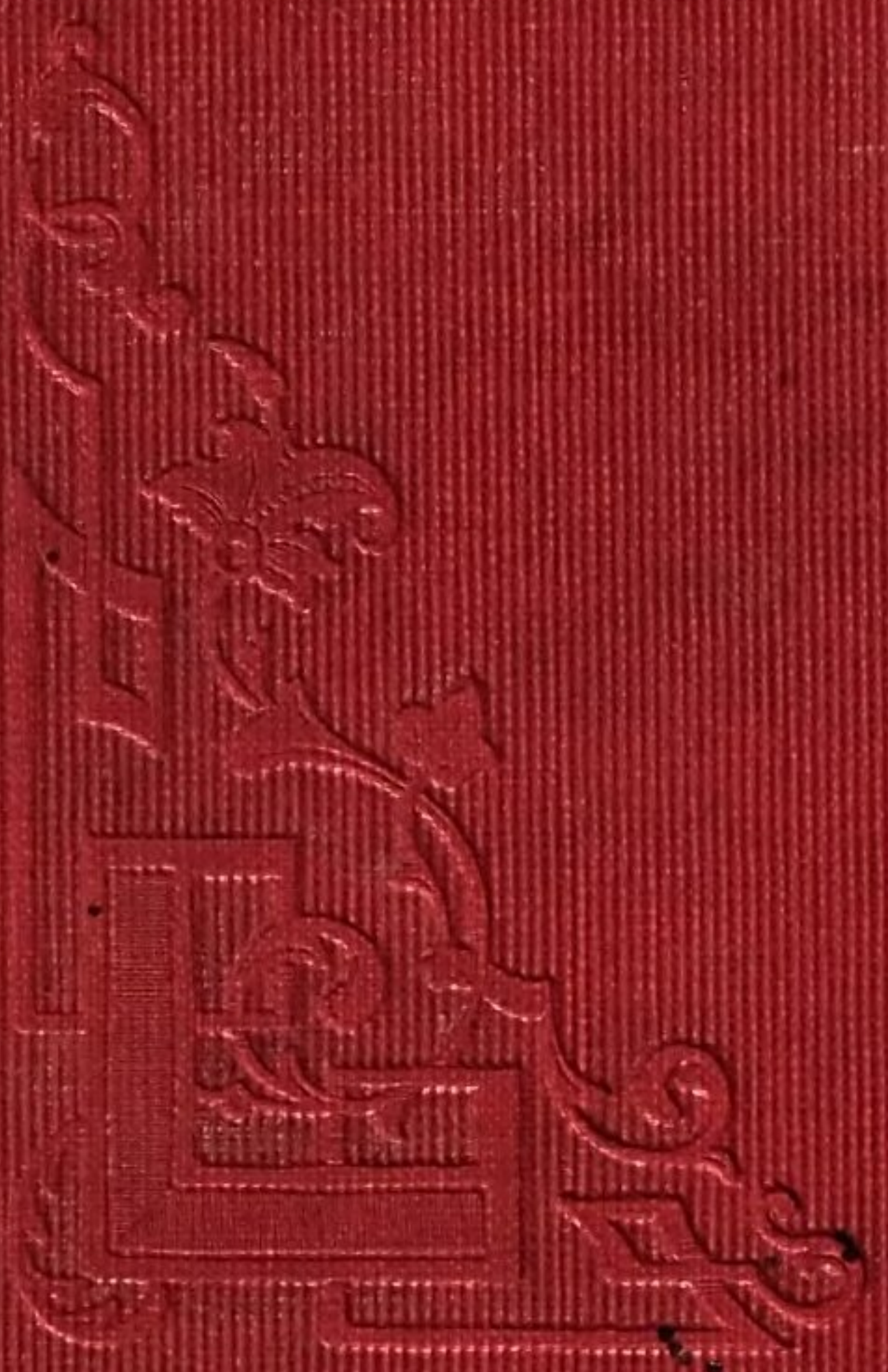




1/30 m. 11/11

2/11

8/17

L. fr. o. H6.

Marie von Marschall
zu Weihnachten 1854.

Musée de Lectures.

Auswahl

von

Mährchen, Erzählungen, Allegorien, Theaterstücken, geschichtlichen Darstellungen, Gedichten u. s. w., moralischen und religiösen Inhalts,

aus den

neuesten, französischen Schriftstellern;

zur Bildung

der weiblichen Jugend;

von

Siegesmund Fränkel,
Lehrer der neueren Sprachen.

Berlin.

Verlag von Gustav Hempel.

Musée de Lectures

OFFERT

AUX JEUNES DEMOISELLES

PAR

SIEGESMOND FRÄNKEL

Maitre des Langues modernes.

BERLIN.

GUSTAVE HEMPEL.

[1851]

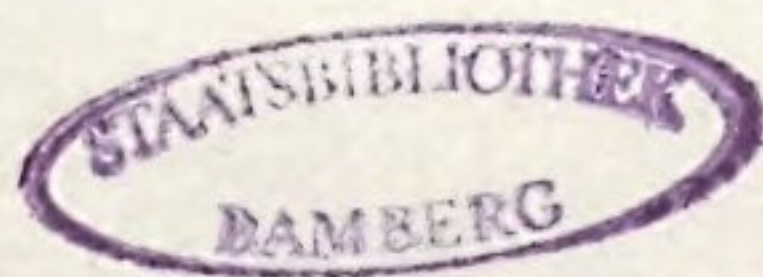


TABLE DES MATIÈRES.

	Page
L'arbre de Noël, imité de l'allemand. (Mme. Eveline Ribbecourt.)	1

I. CONTES ET NOUVELLES.

1. Les jumelles, conte de fées. (Alida de Savignac) . . .	3
2. Elise et Mira ou l'île des esclaves. (Conte) (Eugénie de Foa)	25
3. Le lac des fées. (Conte) (La même)	35
4. Le vieux roi et la jeune fille. (Nouvelle historique) (Vicomte Walsh)	71
5. La vierge aux ruines. (Événement du temps du terrorisme) (René de Saint-Louis)	81
6. Euxodie. (Épisode des guerres de l'empire) (Émile des Champs)	97

II. PIÈCES DRAMATIQUES.

1. La rosière ou: trop parler nuit. (Eveline Ribbecourt) .	107
2. Henriette, ou les vers anonymes. (N. Fournier) . . .	125

III. PIÈCES MORALES ET RELIGIEUSES.

1. L'emploi du temps. (Eveline Ribbecourt)	162
2. Les ours et la poupée. (Apologue) C.	164
3. Histoire d'une marguerite et d'un épi de blés. (Jardineur)	166
4. La fête des rois. (C. de Chatouville)	172
5. La veuve de Sarepta.	178
6. La première communion. (Eveline Ribbecourt) . . .	179

IV. TABLEAUX HISTORIQUES.

1. Sybille d'Anjou. (Eveline Ribbecourt)	184
2. Le voeu de Béatrix de Provence. (Laure Prus) . .	199

V. POÉSIE.

1. Les feuilles et le vent. (Fable)	219
2. Le paon et le rossignol. (Fable)	220
3. La machine	222
4. L'ânon	223
5. L'Avarice et l'Envie. (Conte)	224
6. Le pauvre et le pommier. (Fable)	226

L'ARBRE DE NOËL.

(Imité de l'allemand.)

*Le Seigneur s'est chargé de moi
pour en prendre soin.*

Ps. 26.

Il faisait froid, bien froid. Une nuit de Noël,
Un enfant étranger s'en allait par la ville;
Ses yeux bleus regardaient les maisons, ou le ciel,
Les maisons où riait mainte heureuse famille!

Derrière les vitraux qui rougissait le feu
Il s'accoudait, pensif et les pieds dans la neige,
Et se disait tout bas: „Pourquoi donc, ô mon Dieu!
„N'ai-je personne ici qui m'aime et me protège?

„Voyez! tous les enfants sont joyeux aujourd'hui:
„Le sapin de Noël est chargé de lumières,
„Des fruits et des présents à ses feux ont relui,
„Et les petits enfants sont baisés par leurs mères!

„Et moi seul, je n'ai rien, ni baiser ni présent! . .
„J'ai frappé vainement à ces portes bien closes:
„— Pour ma nuit de Noël, laissez-moi seulement
„M'égayer à l'aspect de tant de belles choses!

„On ne me répond pas, et j'ai froid et j'ai peur
„Dans cette grande rue, où la neige s'amasse;
„Comme le noir chasseur, le vent mugit et passe
„Et sur la lune court une sombre vapeur.

„O Christ . . . vous le voyez! tout le monde m'oublie;
„Orphelin, délaissé, sans appui pour mon coeur,
„Je n'espère qu'en vous, en vous que je supplie,
„O Christ, soyez mon père et mon consolateur!”

Resserrant ses habits autour de sa poitrine,
 Il reprenait la rue et marchait, grelottant,
 Quand il vit éclater une lueur divine,
 Quand il vit approcher un radieux enfant.

„Je suis le Christ, lui dit une voix pure et douce,
 „Tes pleurs m'ont invoqué, je suis venu vers toi,
 „Je suis l'ami de ceux que le monde repousse,
 „Le riche et l'indigent sont égaux devant moi.

„Souviens-toi qu'en la nuit de la Bonne Nouvelle
 „Je reçus, tour à tour, des pieux messagers,
 „Et les présents royaux où l'or pur se recèle,
 „Et le miel et les fruits des plus humbles bergers.

„Ne pleure plus; regarde! en cet espace vide,
 „Un arbre de Noël va reluire à tes yeux,
 „Et jamais les regards de cette foule avide
 „N'auront pu contempler rien d'aussi radieux.”

Et le Christ éleva sa main toute-puissante
 Dans le céleste azur, qu'ont balayé les vents,
 L'on vit s'épanouir la tête éblouissante
 D'un arbre glorieux aux feuillages mouvants.

O merveil du ciel! les fleurs sont des étoiles!
 Les astres suspendus à ses amples rameaux
 Scintillant par milliers, sans brouillards et sans voiles,
 Étonnent les regards de leurs feux sans rivaux.

Oue l'enfant étranger, admirant ce spectacle,
 En son coeur enivré se réjouit tout bas!
 A genoux, il paraît Vers l'arbre du miracle
 Des anges gracieux l'ont porté dans leurs bras.

Et rendu maintenant à la Sainte Patrie,
 L'enfant célèbre encor les pompes de Noël;
 Mais combien aisément en ces lieux il oublie
 Les fêtes de la terre et le bonheur mortel!

M^{ME} EVELINE RIBBECOURT.

I. CONTES ET NOUVELLES.

1. LES JUMELLES, CONTE DE FÉES.

Il y a bien long-temps, bien long-temps, lorsqu'il y avait encore des génies et des fées; une de ces dernières, fille du feu et de la rosée, laquelle avait le nom Brillantine, passait son printemps d'épreuve (chaque jeune fée en subit un tous les cent ans) sous la figure d'une petite mouche aux ailes dorées. Pour éviter le bec des hirondelles ou des rossignols, qui serait devenu son tombeau, Brillantine avait élu domicile dans la grande salle du château de Beauval, nommée par les vassaux salle du trône; là, promenant ses loisirs le long des vitraux coloriés, elle jouissait des premiers rayons du soleil levant, et même aussi du soleil couchant, car ce salon était construit dans une grosse tour.

Des quatre points cardinaux on découvrait une des plus riantes vallées, au travers de laquelle serpente le Lignon. La fée n'admirait pas cependant tout ce qu'elle voyait: légère et frivole, elle eût demandé moins de moissons dans ces plaines, et plus de fleurs. Bien des fois, bourdonnant d'une fenêtre à l'autre, elle se surprit ordonnant des changements comme si elle avait eu en main sa baguette.

Dans une de ces courses vagabondes, Brillantine, l'esprit préoccupé de ses revers de pouvoir, alla donner tête baissée dans une toile d'araignée. C'en était fait de la pauvre fée, si la châtelaine, au-dessus du métier de laquelle la scène se passait, eût été seule avec filles d'honneur, damoiselles et chambrières; car toutes seraient mortes de pure frayeur avant d'approcher du monstre. Il faut les excuser, la civilisation était alors si peu avancée! Heureusement pour Brillantine, le seigneur de Beauval, preux chevalier, qui s'était distingué dans plus d'un tournois, se trouvait présent. Emu de pitié par le péril de la petite mouche, il se saisit d'un éventail de plumes de paon... La châtelaine s'écrie: „Mon bel éventail!” Chaque fille d'honneur, damoiselle et chambrière, se sauve, croyant voir l'araignée tomber sur elle; le brave châtelain s'élance, brise le réseau fatal ... et Brillantine s'en-

vole n'ayant perdu qu'une seule de ses six pattes et la moitié d'une de ses deux ailes.

Aussitôt que le printemps fut passé, la fée, ayant recouvré sa forme et sa puissance, quoique boitant encore un peu, par suite de son accident, voulut venir visiter son libérateur.

Brillantine traversa donc les airs, montée sur son char formé d'une seule opale creusée en conque; huit oiseaux de paradis, qu'elle guidait avec des fils de perles, lui formaient un attelage aussi magnifique que galant. Pour marquer son passage et témoigner sa gratitude, Brillantine, entrant dans la seigneurie de Beauval, embellit tout. Avant d'arriver au château, elle avait fait disparaître du parc et des jardins les vieux chênes aux fronts chauves, et les antiques châtaigniers, qu'elle avait remplacés par des massifs d'ébéniers et d'acacias chargés de fleurs embaumées. Les noyers, les haies de noisetiers, se changèrent en des buissons de rosiers et en des bosquets de lilas de toute espèce. Non contente d'embellir et de parfumer le parc de Beauval avec les fleurs d'Europe, Brillantine y appela celles des autres parties du monde; puis elle fit de même pour les potagers. Les fraises les plus exquises s'étendirent sur les plate-bandes, où se pavanaient de vulgaires carottes. Les choux disparurent devant les ananas; partout s'élevèrent

des cerisiers, des pruniers, des abricotiers chargés de fruits; le pêcher s'étendit en espalier, et la vigne s'élança, promenant d'arbre en arbre ses pampres joyeux, fléchissant sous le poids des grappes, comme le buveur sous le poids de leur jus.

Toujours changeant sur son passage, Brillantine ne laissa pas un carré de légumes au jardin. Arrivée au château, elle métamorphosa les pierres rudes et noircies, dont les murailles étaient formées, en agates brillantes, qui, artistement entremêlées de marbres précieux, bleu turquin et portor, firent un très-bel effet; les portes massives devinrent de bronze doré, dont le travail et la légèreté rehaussaient encore le prix. Enfin elle fit abattre ces jolis coursiers ailés; mais elle ne consentit à poser le pied sur le pont-levis, qu'après en avoir remplacé les grossiers madriers par une marqueterie de bois précieux.

A tous ces merveilleux changements, serviteurs, pages, écuyers et gardes, restaient stupéfaits comme étaient restés les pâtres, les bûcherons, les laboureurs et les jardiniers, pas un ne pensa pas à précéder Brillantine, encore moins à l'arrêter. Elle franchit le vestibule, qu'elle revêtit en entier de pur albâtre, sur lequel, par galanterie, elle sculpta l'histoire des seigneurs de Beauval, depuis le premier, qui terrassa trois lions et conquit ainsi sur

eux cette vallée où il s'établit, jusqu'au dernier, qui avait détruit une araignée.

La fée, en montant le grand escalier, le dota d'une rampe de cristal de roche; puis s'avancant à travers les galeries et les salons, elle sema sur sa route velours, satins, brocarts, qui se fabriquaient d'eux-mêmes, et devenaient à l'instant des tentures et des meubles d'un goût parfait et d'une fraîcheur ravissante. Toujours créant des merveilles, Brillantine atteignit la salle du trône, où le sire et la dame de Beauval se tenaient; dans cette même salle où, sous la forme d'une mouche, elle avait couru un si grand danger. Pendant que la châtelaine descendait péniblement de sa haute chaise, pour faire honneur à cette belle visiteuse inconnue, les toiles d'araignée tombèrent des lambris, et l'or et l'azur les remplacèrent.

A ces prodiges, le sire et la dame de Beauval reconnurent une fée.

Le châtelain, tout interdit, ne sut que se lever, prendre son bonnet, le tourner entre ses deux mains en broyant sa couronne de comte, comme si ce n'eût été qu'un méchant ruban; mais la châtelaine, qui allait bientôt être mère, eut plus de présence d'esprit. Qu'était pour elle cet or qu'elle voyait étinceler partout? Rien! Elle se jeta aux pieds

de Brillantine, et lui demanda sa protection pour son enfant.

„Je serai la marraine du petit qui va venir, dit la fée en la relevant, et afin de vous prouver ma reconnaissance de ce qu'on a fait ici pour moi, lorsque je n'étais qu'une faible mouche, je m'engage, par avance, à douer l'enfant de beauté, de grâce et de richesse.”

La châtelaine se confondit en remerciements. Le châtelain, de son côté, comprenant que tant et de si bonnes fortunes venaient de son combat contre l'araignée, prit un certain air d'aplomb. De ce jour, voulant ajouter un écartelage de plus à ses armes, il commença à méditer qui, d'une mouche d'or sur un fond de sable, qui, d'une araignée d'argent sur un fond de gueules, retracerait le mieux le grand événement.

Avant que le sire de Beauval eût rien décidé à ce sujet, le jour du baptême se leva clair et radieux. Mais ce que ni la fée, ni la châtelaine, et encore bien moins le châtelain, n'avaient prévu, c'est qu'au lieu d'un fils qu'on attendait, la dame de Beauval mit au monde deux filles ... double désappointement ! Brillantine ne pouvait pas être la marraine des jumelles ; le roi des génies l'avait défendu par ordonnance.

La pauvre mère pleurait. Laquelle de ses

deux filles choisir pour être favorisée? laquelle pour être déshéritée? la dame de Beauval les donnait tour à tour à la fée et les lui reprenait.

Des pas pesants ayant fait résonner le pont-levis, Brillantine regarda par la fenêtre, et vit une grande dame, vêtue d'une étoffe de couleur brune, montée sur un beau taureau dompté qui lui obéissait comme le cheval le mieux dressé.

„Voici une de mes soeurs, dit la fée, la noble et sage Utilis; ainsi plus d'embarras.”

Utilis était une vieille fée. On disait que du temps où il n'y avait qu'elle, Industrie, Équité et Modération, ses soeurs, avaient présidé à l'âge d'or chez les humains. Le châtelain, en entendant annoncer une seconde fée, s'était élancé au bas du grand escalier avec tant de promptitude, que, grâce à son admirable agilité, il arriva à temps pour donner la main à Utilis, et l'aider à descendre de son imposante monture.

„Seigneur, dit la sage fée en jetant un coup-d'oeil sur les jardins, qu'est-ce que vous donnez donc à manger à vos pauvres? est-ce que vous les nourrissez avec des fraises et des ananas?”

Le seigneur de Beauval baissa la tête; depuis que Brillantine avait tout changé chez lui, cette pensée ne lui était pas venue.

„Voilà, dit en continuant Utilis, une belle toi-

ture, bien dorée, peut-elle vous préserver de l'orage?"

Toujours marchant, Utilis critiqua tout ce qu'elle rencontrait: les portes fermaient mal, les meubles ne devaient pas durer, rien enfin ne lui convenait.

Brillantine, voyant approcher la vénérable fée, prit les deux petites filles entre ses bras, et les lui présentant avec déférence, elle lui dit de choisir celle qu'elle voulait douer.

Utilis s'assit dans un grand fauteuil, et prenant sans hésiter une des petites filles: „Voici la mienne, répondit-elle, elle sera laide."

La pauvre mère étouffa dans ses oreillers un cri de douleur.

„Je doue ma filleule d'une éclatante beauté," reprit aussitôt Brillantine. La jeune fée s'arrêta encore pour céder la parole à sa doyenne:

„Continuez, lui dit Utilis d'un ton de commandement.

— C'est vous, qui l'ordonnez. Émeraude, ainsi se nommera cette chère petite, aura le don de plaire à la première vue; enfin, pour troisième et dernier présent, je veux que deux fois chaque année, à l'anniversaire de sa naissance et à celui du jour où je fus sauvée par le sire de Beauval... (Ici le châtelain s'inclina et s'apprêtait même à la haranguer, lorsque la fée lui imposa silence d'un

geste de la main) à l'anniversaire du jour où je fus sauvée des serres d'une araignée, je veux qu'Émeraude ne puisse faire un mouvement sans qu'il ne tombe autour d'elle les fleurs, les rubans, les parures les plus à la mode."

La comtesse, émue par la reconnaissance, baisa la main de sa bonne amie Brillantine; mais combien sa joie maternelle était troublée par l'attente de ce que la sévère Utilis réservait à l'autre pauvre petite.

La vieille fée regarda l'enfant, lui sourit tout en la berçant entre ses bras. La châtelaine espérait....

Brillantine, qui trouvait la cérémonie un peu longue, interpella sa doyenne par un: „Eh bien, ma soeur?

— Un instant; je cherche un nom. Celui que vous avez donné à votre filleule est caractéristique. Je voudrais en donner un qui ait la même qualité." Utilis réfléchit un moment, puis elle se leva en disant:

„Je ne trouve rien de mieux que *Châtaigne!*

— Ah grâce!" s'écria la comtesse en joignant ses mains.

Mais le sire de Beauval, qui croyait voir dans la conduite d'Utilis des preuves de malveillance, arrêta cet élan de sa femme. „Périsset plutôt l'en-

fant que d'attirer sur l'illustre maison de Beauval le courroux d'une fée!" dit-il. Et se mettant devant le lit, il s'inclina, comme pour protester de sa reconnaissance du nom de Châtaigne ... que pourtant il trouvait fort laid.

Utilis, sans paraître remarquer ce manège, continua: „Je doue l'enfant du goût des choses utiles ... la nature et l'éducation feront le reste. Quant au troisième don, elle pourra le réclamer le jour où elle entrera dans sa quinzième année. J'aime beaucoup cette enfant; je vais le lui prouver par mes présents."

La fée parlait avec un tel accent de vérité, que la châtelaine espérait encore; se soulevant sur son coude, elle ouvrit de grands yeux pour mieux admirer les présents d'amour d'une puissante fée.

„Voici d'abord, continua Utilis, une quenouille; le bois en est grossier, mais le lin qui la couvre ne finira jamais. Je me défais ensuite, en faveur de ma petite Châtaigne, d'un vrai trésor."

Et Utilis, fouillant dans sa poche, en sortit un gros volume relié en maroquin noir, ouvrage prodigieux que les génies des airs, devançant l'intelligence humaine, avaient exécuté à l'aide de l'imprimerie, alors inconnue aux mortels, et où se trouvaient réunis la sagesse de toutes les nations et l'enseignement des choses utiles. A la section

de la morale, on lisait en première ligne: la Loi et les Prophètes.:

— Aime Dieu de tout ton coeur, et ton prochain comme toi-même.

Suivaient ces maximes de différents peuples:

— Reconnais les bienfaits par d'autres bienfaits, et ne te venge jamais par des injures.

— La vertu rend noble.

— Il ne faut pas avoir honte de demander ce qu'on ne sait pas.

— La justice et la bonté sont plus agréables à Dieu que les offrandes.

— Qui donne aux pauvres, prête à Dieu.

— Fais ce que dois, advienne que pourra!

Et beaucoup d'autres encore qui étaient propres à inspirer à une jeune fille la modestie, l'ordre, la patience et l'amour du travail. Quant au savoir, qui pourrait dire tout ce que le livre d'Utilis renfermait d'excellentes recettes, tant pour soigner les terres que les troupeaux, et même les hommes? C'était un vrai puits de science.

Le comte et la comtesse, qui ne savaient pas lire, virent avec indifférence les premiers caractères d'imprimerie; ils appréciaient bien mieux les enluminures de leurs missels! Le chapelain, quoique plus savant qu'eux, trouvait aussi que seulement du noir sur du blanc c'était bien laid, et pour

rétablir les choses comme elles lui semblaient devoir être, il se promit de copier sur du beau vélin les sentences du livre, et d'enjoliver chaque lettre d'or, d'azure et de vermillon.

Pour en revenir à notre baptême, les fées ayant rempli leur tâche, chacune selon son caractère, s'étaient retirées; Brillantine accablée par les caresses et les remerciements de la comtesse; Utilis comblée de marques de respect: on croyait devoir la craindre.

Émeraude, déjà belle comme un amour, fut déposée dans son berceau. Ce superbe meuble, formé d'une seule nacre de perle, était monté en or et enrichi d'émeraudes. Deux génies en or pur, merveilleusement sculptés, semblaient se jouer dans les airs, tant ils étaient artistement suspendus au-dessus de la couche enfantine; dans les mains de chacun d'eux brillait une couronne de simples fleurs des champs, exécutée avec des pierres précieuses; de cette couronne s'échappaient des rideaux en gaze d'argent, relevés par des cordons de perles. C'était vraiment éblouissant; et la petite fille, couchée dans ce berceau, tout entourée de dentelles et de broderies, autres présents de sa marraine, semblait aux yeux de sa mère être encore plus jolie.

Petit à petit, la dame de Beauval prit son parti sur la différence que le sort avait mis entre

ses deux filles, ou plutôt elle oublia qu'elle avait un autre enfant que sa belle et bien-aimée Émeraude. Châtaigne et sa sœur grandirent ainsi : la première, protégée contre le venin de la flatterie par sa laideur et l'indifférence de ses parents ; la seconde, idolâtrée, gâtée à plaisir, séduisant d'abord, n'attachant jamais personne, excepté pourtant sa mère, car le cœur d'une mère est plus fort que la baguette des fées !

A mesure que le temps marchait, le sire de Beauval apprenait à ses dépens à connaître la valeur véritable des présents de Brillantine. On venait, à la vérité, de fort loin pour admirer les magnificences surnaturelles de son château ; les oisifs, de dix lieues à la ronde, se donnaient rendez-vous sous les bosquets de lilas et d'acacias, pour y danser et y chanter des rondes ; les plus grands seigneurs de l'Auvergne lui faisaient demander de ses fruits rares pour leurs femmes qui étaient prises d'envie ; mais outre que le bon seigneur eût donné volontiers les fraises et les ananas pour les choux et les haricots que, par dévouement à sa chère bienfaitrice, la comtesse s'obstinait à repousser, c'est que la fée avait si bien changé en bosquets, en grottes, en gazon toujours verts et menus, en allées sablées, les environs de Beauval, que l'on y mourait de faim.

Chaque année, il fallait tirer de l'épargne: tant pour le blé, tant pour l'orge, tant pour le foin; aussi, bêtes et gens, que, par économie, on mettait à la demi-ration, faisaient triste mine. Ce n'était pas là le plus grand souci du châtelain; ses belles murailles commençaient à se lézarder, et toute sa comté mise en gage n'aurait pas suffi à payer le bleu turquin et le portor nécessaires pour les réparer. Le sire de Beauval, qui passait jadis pour un rude voisin, était devenu souple comme un gant depuis la naissance de ses filles; on l'entendait dire à tous venants:

„Baron! vous réclamez ce coin de terre, il est à vous. Dieu me garde de suspecter la justice du droit d'un frère d'armes!

— Marquis! vous prétendez avoir droit de chasser dans cette forêt qui m'appartient? je vous le dénie; mais c'est pour avoir le plaisir de vous l'offrir.

— Chevalier! le péage que vous exigez sur le pont devrait m'appartenir en ma qualité de votre suzerain; cependant continuez à le percevoir, vous me le revaudrez plus tard.”

Et barons, marquis et chevaliers, rirent de ses manières engageantes. On se disait tout bas que le comte n'était si doux que par la crainte de voir ébrécher ses belles murailles, et faute d'oser ex-

poser ses hommes d'armes, car on savait que les Auvergnats se battraient mal, ayant l'estomac insuffisamment garni d'ananas et de citrons doux.

Chaque année, en dansant seulement une sara-bande, Émeraude fournissait à sa mère, à ses filles d'honneur, à ses damoiselles, voire même à ses chambrières, une profusion de modes nouvelles; mais en vain le châtelain espérait voir arriver quelque objet de prix, capable de remplir le vide que l'achat des provisions faisait journellement dans le trésor. La mode n'adopte pas les choses solides. Ce n'était donc que plumes, clinquant et oripeaux sans nulle valeur, qui abondaient au castel.

Dans sa tristesse, le bon seigneur fut trop heureux de retrouver la délaissée Châtaigne. A huit ans, la filleule d'Utilis filait comme sa marraine, et lisait couramment dans son grand livre. Elle avait même compris: „Aime Dieu de tout ton coeur et ton prochain comme toi-même!" De sorte qu'au milieu de son enfantillage, elle montrait des saillies de piété, d'obligeance et de dévouement qui la faisaient chérir. A douze ans, Châtaigne obtint un champ qu'elle fit labourer. Le soc de la charrue se promena où étaient des massifs d'arbustes rares. Ce fut une vraie fête que la moisson de ce petit coin de terre! La vue des premières gerbes de

blé causa plus de joie au sire de Beauval que toutes les superfluités prodiguées par Brillantine.

L'âge charmant où, selon la chanson: On plaît, on aime, on se marie; quinze ans enfin venaient de sonner pour les jumelles. Émeraude était belle, et n'avait qu'à se montrer pour conquérir les coeurs. A la vérité, bien des captifs, le lendemain, secouaient leurs chaînes; mais qu'importe? ils étaient remplacés par d'autres; et ces frivoles succès suffisaient au coeur léger d'Émeraude. La comtesse, qui idolâtrait sa fille, encourageait cette foule d'admirateurs. On avait vendu le merveilleux berceau à l'impératrice du Grand-Mogol, et avec l'argent que l'on en avait donné, il restait, le château réparé tant bien que mal, de quoi tenir cour plénière: un bon mariage, que ferait Émeraude, devait tout payer.

Le duc Jehan d'Argelès, fort grand seigneur, dont les domaines étaient situés aux pieds des Pyrénées, vint en Auvergne, attiré par le renom de la magnificence, un peu décrépète cependant, du château de Beauval, et le renom de la fraîche beauté d'Émeraude. Jeune, beau, riche et puissant! c'était là justement l'époux que la comtesse rêvait pour sa fille. Tout ce que la mode et l'élégance offrent de ressource et d'adresse dans le but de faire valoir une jolie figure, la comtesse

l'employa afin de parer sa fille. Émeraude était éblouissante; Jehan fut subjugué par le premier coup d'oeil. C'était un mercredi, premier jour des Quatre-Temps d'été. Le jeudi, il dansa avec elle au bal. Le vendredi, il lui parla à la chasse. Le samedi, il porta ses couleurs dans un tournoi. Le dimanche, il se disposait à confier son amoureux martyre à la dame de Beauval, en lui demandant secours et allégeance, quand, en descendant le grand escalier pour se rendre à la chapelle, où déjà les dames entendaient la messe, le malheureux jeune homme s'abandonna trop sur la rampe de cristal, qui se rompit, et, dans sa chute, l'entraîna de plus de trente pieds!

C'était en pareille occasion seulement que l'on pensait à la modeste Châtaigne. Le duc était blessé, on alla la trouver dans la chambre où elle filait avec ses femmes. Bonne et charitable autant que résignée, la jeune fille quitta tout pour voler au secours de l'affligé. En la voyant venir à lui, le duc d'Argelès ne put s'empêcher de la trouver bien laide; il fallut lui répéter trois fois que c'était la soeur d'Émeraude; cependant il lui confia sa tête fracassée.

D'une main légère, Châtaigne lava les plaies du duc, posa un appareil et des bandages, comme aurait pu le faire le meilleur chirurgien; elle l'arrangea

dans son lit, prévenant tous les accidents, prévoyant toutes les répugnances; car, pour Châtaigne, un être souffrant n'était plus un étranger, c'était un frère, un ami qui avait droit à ses veilles, à ses soins. La fièvre survint; alors Châtaigne ne quitta plus son malade, et fit pour le soulager tout ce que humainement elle pouvait faire; puis elle s'agenouilla et pria Dieu de tout son coeur.

Jéhan, sauvé de cette première crise, pouvait encore succomber à la langueur ou à l'ennui. Pour éviter ce malheur, la jeune fille le laissait rarement seul; elle causait avec lui, ou lui lisait à haute voix les plus beaux passages du livre d'Utilis.

Dans cette intimité, Jéhan remarquait moins chaque jour la laideur de Châtaigne; chaque jour aussi la jeune fille trouvait un nouvel intérêt à regarder ce visage, qui n'était plus défiguré par l'enflure et les contusions. Pendant ce temps Émeraude dansait. Un admirateur emplâtré ne lui convenait guère. La comtesse, qui voulait le mariage, la forçait bien à quelques démonstrations polies; mais c'était peine perdue! Jéhan n'aimait plus Émeraude. Les yeux des malheureux et des malades découvrent l'indifférence au plus profond des coeurs!

Un jour que Châtaigne disposait les grains d'une grenade mûre pour rafraîchir les lèvres de

son malade, le duc d'Argelès, admirant sa touchante sollicitude, lui dit: „Généreuse Châtaigne, que vous méritez bien votre nom! Un peu brune d'écorce, mais blanche de coeur, et surtout utile et douce aux riches comme aux pauvres.”

Jéhan croyait être aimable en parlant ainsi. Cependant il venait de réveiller chez la pauvre fille le souvenir de sa figure. En se laissant aller à aimer le duc un peu plus que d'amitié, Châtaigne avait oublié qu'elle était laide et ne pouvait plaire... La jeunesse ne croit pas au malheur.

Rentrée dans son appartement, Châtaigne pleura: „Je l'aime, se dit-elle, et je ne puis penser qu'il me désire pour femme. Cependant, s'il est grand seigneur, je suis noble dame. S'il est brave et spirituel, je suis douce, économe et sage! mais il est beau, et je suis laide... Ah! ma marraine! ma marraine!”

Châtaigne s'arrêta tout-à-coup. Pourquoi gémir? ne lui reste-t-il pas un don à réclamer? n'a-t-elle pas quinze ans? Elle va demander à Utilis la beauté, une beauté enchanteresse, et demain... A cette pensée, le feu monte au visage de la jeune fille; elle est honteuse de tant faire pour avoir un mari.

Afin de rafraîchir son esprit, Châtaigne s'ap-

prochait de sa fenêtre Un triste et lugubre spectacle attire son attention.

Depuis longtemps une horrible misère désolait les hameaux environnant le château de Beauval, où la disette s'était déjà fait sentir; mais depuis que la foule abondait au castel, depuis que tout y retentissait du bruit assourdissant des fêtes, c'était la famine qui désolait ce malheureux pays. Ce que voyait Châtaigne, c'étaient de longues processions d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards, escortant le cercueil de leur pasteur, mort le premier de faim, au milieu de ces mourants, qui venaient avec cris, larmes et menaces, demander du pain à leur seigneur.

Jamais plaintes plus déchirantes n'étaient parties de la terre pour monter au ciel.

Châtaigne en fut émue jusqu'au fond de l'âme; mais quand elle vit que, faute de meilleures raisons, les hommes d'armes allaient repousser ces pauvres gens à coups de pique, elle oublia ses vœux d'amour, ses songes de bonheur, et s'élançant sur le rempart entre les soldats et les paysans:

„Ah! ma marraine! s'écria-t-elle en levant les bras au ciel, vous me devez un troisième don. Un instant j'ai désiré être belle; mais accordez-moi que la moisson de mon petit champ devienne suffisante pour rassasier tant de malheureux!

— Moissonne!” répondit une voix qui éclata tout-à-coup au milieu du plus profond silence.

Châtaigne ne douta pas que sa marraine ne l'eût exaucée. Prenant une faucille, elle marcha la première vers son champ; la foule l'y suivit.

On se mit à l'ouvrage. Beaucoup doutaient que deux journaux de terre pussent suffire à la subsistance de quatre villages; mais les premiers épis qui furent coupés ayant produit chacun une gerbe, ce furent des transports de joie, des élans de reconnaissance qui allèrent jusqu'au délire; Châtaigne ne voyait plus autour d'elle que des visages heureux.

„Mon Dieu! dit-elle avec effusion, j'ai renoncé à être belle, mais le souvenir de cette journée me tiendra lieu d'hymen et d'amour! Mon Dieu! je me consacre à vous, daignez bénir mon sacrifice!”

Cependant, il ne devait pas en être ainsi. Le duc d'Argelès, lorsqu'il apprit la noble action de Châtaigne, s'écria: „Cette femme est à mes yeux la plus belle femme du monde, et si j'étais assez heureux pour qu'elle daignât m'accepter comme époux, j'en serais plus fier que d'être le mari de Cythérée!”

Ce n'était point une gasconnade que cette phrase, quoique Jehan la prononçât avec un certain accent méridional. Huit jours après la mois-

son, Châtaigne était fiancée au duc, qui bientôt après, l'emmena avec toute sa famille dans son duché d'Argelès, où ils vécurent heureux, et eurent un grand nombre d'enfants, qu'Utilis protégea, parce qu'ils ressemblaient de coeur à leur mère.

Quant à Émeraude, elle resta fille. La beauté et le don de plaire ne résistèrent pas à la vieillesse; mais elle continua toujours à faire pleuvoir autour d'elle, deux fois par an, les modes nouvelles; ce qui, grâce à son obstination à les porter, la rendit, pendant les longues années qu'elle vécut, complètement ridicule.

Alida de Savignac.

2. ÉLISE ET MIRA

ou

L'ÎLE DES ESCLAVES.

(Conte.)

Il y avait dans la ville d'Athènes une jeune demoiselle, nommée Élise, qui avait un grand nombre d'esclaves, qu'elle rendait les plus malheureuses personnes du monde par son humeur et sa méchancité. Parmi les esclaves d'Élise se trouva une jeune fille, nommée Mira, qui, malgré les mauvaises façons de sa maîtresse, lui était fort attachée. Élise eut un jour à faire un voyage par mer, et comme c'était pour une affaire pressée, d'où elle devait bientôt retourner, elle ne prit avec elle que Mira, sa femme de chambre. A peine fut-elle en pleine mer, qu'il s'éleva une grande tempête qui éloignait le vaisseau de sa route. Après qu'il eut couru la mer pendant plusieurs jours, ceux qui conduisaient le vaisseau apperçurent une île; comme ils ne savaient où ils étaient et qu'ils n'avaient plus de vivres, il fallut y aborder. En entrant dans le port, une chaloupe vint au-devant d'eux et ceux qui étaient dans cette chaloupe demandèrent à tous ceux du vaisseau, quels étaient

leurs noms et leurs qualités. L'orgueilleuse Élise fit écrire les titres de sa famille; il y en avait plus d'une page: elle croyait que cela obligerait ces gens-là à la respecter. Elle fut donc fort surprise lorsqu'ils lui tournèrent le dos, sans lui faire politesse; mais elle le fut bien davantage, quand son esclave eut déclaré son nom et sa qualité; car ces gens-là lui rendirent toutes sortes de respects et lui dirent qu'elle pouvait commander dans le vaisseau où elle était la maîtresse. Ce discours impatienta Élise, qui dit à son esclave: „Je vous trouve bien impertinente d'écouter les discours de ces gens-là.” — Tout beau! Madame, lui dit le maître de la chaloupe, vous n'êtes plus à Athènes. Apprenez, que trois cents esclaves, au désespoir des mauvais traitements de leurs maîtres, se sauvèrent dans cette île, il y a trois cents ans; ils y ont fondé une république où tous les hommes sont égaux. Mais ils ont établi une loi à laquelle il faut vous soumettre de gré ou de force. Pour faire sentir aux maîtres combien ils ont eu tort d'abuser du pouvoir qu'ils avaient sur leurs domestiques, ils les ont condamnés à être esclaves à leur tour. Ceux qui obéissent de bonne grâce peuvent espérer qu'on leur rendra la liberté, mais ceux qui refusent de se soumettre à nos lois sont esclaves toute leur vie. On vous donne cette journée pour

vous accoutumer à votre mauvais sort; mais si demain vous faites le plus petit murmure, vous êtes esclave à jamais. Élise profita de la permission et vomit mille injures contre cette île et ses habitants; mais Mira, profitant d'un moment où personne ne la voyait, se jeta aux pieds de sa maîtresse et lui dit: „Consolez-vous, Madame, je n'abuserai pas de votre malheur et je vous respecterai toujours comme ma maîtresse.” Le lendemain on la fit venir devant les magistrats avec Élise qui était devenue son esclave: „Mira, lui dit le premier magistrat, il faut vous instruire de nos coutumes; mais souvenez-vous bien que si vous y manquez, il coûterait la vie de votre esclave Élise. Rappelez-vous bien fidèlement la conduite qu'elle a eue avec vous à Athènes; il faut pendant huit jours que vous la traitiez comme elle vous a traitée; il faut le jurer tout-à-l'heure. Au bout de huit jours vous serez la maîtresse de la traiter comme il vous plaira. Et vous, Élise, souvenez-vous, que la moindre désobéissance vous rendrait esclave pour le reste de vos jours.”

A ces paroles, Mira et Élise se mirent à pleurer; Mira se jeta aux pieds du magistrat et le conjura de la dispenser de faire ce serment. „Levez-vous, Madame, lui dit-il, cette créature vous traitait d'une manière bien terrible, puisque vous frémissez de

l'imiter. Je voudrais que la loi me permît de vous accorder ce que vous me demandez, mais cela n'est pas possible. Tout ce que je puis faire en votre faveur, c'est d'abrégé l'épreuve et de la réduire à quatre jours; mais ne répliquez pas, car si vous dites un mot, vous ferez les huit jours entiers." Mira fit donc ce serment et on annonça à Élise, que son service commencerait le lendemain. — On envoya chez Mira deux femmes, qui devaient écrire toutes ces paroles et ces actions pendant ces quatre jours. Élise, voyant, que c'était une nécessité, prit son parti en fille d'esprit; car malgré sa hauteur elle résolut d'être si exacte à servir Mira, qu'elle n'aurait occasion de la maltraîter; elle ne se souvenait pas que cette fille devait copier ses caprices et ses mauvaises humeurs. Le matin du jour suivant, Mira sonna et Élise manqua de se casser le cou pour courir à son lit; mais cela ne lui servait de rien, Mira lui dit d'un ton aigre: „A quoi s'occupait cette fille? elle ne vient jamais qu'un quart d'heure, après que j'ai sonné." — „Je vous assure, Madame, que j'ai tout quitté, quand je vous ai entendue." — „Taisez-vous! lui dit Mira, vous êtes une raisonneuse, qui ne sait que répondre mal à propos. Donnez-moi ma robe, que je me lève!" — Élise, en soupirant, alla chercher la robe que Mira avait mise la veille et la lui apporta;

mais Mira, la lui jetant au visage, lui dit: „Que cette fille est donc bête! il faut lui dire tout: ne devez-vous pas savoir, que je veux mettre aujourd'hui ma robe bleue?" Élise soupira encore, mais il n'y avait pas le plus petit mot à dire; elle se souvenait fort bien, qu'il eût fallu à Athènes que la pauvre Mira eût deviné ses caprices, pour empêcher, d'être grondée. — Quand sa maîtresse fut habillée et qu'elle lui eut servi son déjeuner, elle descendit pour déjeuner à son tour; mais à peine fut-elle assise, que la cloche sonna: cela arriva plus de dix fois dans une heure et c'était pour des bagattelles que Mira la faisait monter. — A deux heures, madame annonça, qu'elle voulait aller au spectacle et qu'il fallait la coiffer. Elle dit à Élise, qu'elle voulait être coiffée en grosses boucles; mais ensuite elle trouva que cela lui rendait la tête trop grosse: elle fit donc défaire cette frisure pour en faire une autre; et jusqu'à six heures qu'elle sortit, Élise fut contrainte de rester debout, encore eut-elle à essuyer mille brusqueries; car en la coiffant, lui ayant tiré les cheveux par accident, Mira lui donna un soufflet. La patience manqua échapper à Élise; mais elle se souvint qu'elle en avait donné plus de dix à Mira et ce souvenir l'engagea à se taire. — Enfin, Mira répéta si bien toutes les sottises de sa maîtresse, qu'Élise conçut

toute la dureté de sa conduite. Elle était si fatiguée, lorsque les quatre jours furent finis, qu'elle tomba malade. Mira la fit coucher dans son lit, lui apporta ses bouillons et la servit avec la même exactitude, que quand elle était à Athènes; mais Élise ne recevait pas ses services avec la même hauteur: elle était si confuse du bon coeur de son esclave, qu'elle eut consenti à être la sienne toute sa vie, pour réparer toutes les fautes, qu'elle avait commises à son égard. On avait pris sur le vaisseau, où était Élise, quelques dames et quelques gentilshommes d'Athènes; mais comme ce n'étaient pas des personnes de son rang, elle les connaissait peu. Au bout d'un mois on les ressembla toutes; et les juges, qui étaient nommés pour cela, examinèrent leur conduite et commencèrent par interroger les maîtresses devenues esclaves, pour savoir comment elle se trouvaient dans leur nouvelle condition. Elles avouèrent toutes en soupirant, qu'il était bien dur pour elles d'être soumises à ceux auxquels elles devaient commander. „Et pourquoi, leur demandèrent les juges, vous croyez-vous en droit de commander à vos esclaves? La nature a-t-elle mis entre vous et eux une distinction réelle? Vous n'oseriez le dire. L'esclave, le domestique et le maître sortent du même père, et les dieux, en les plaçant dans des conditions si différentes,

n'ont pas prétendu que les uns fussent plus à leurs yeux que les autres. L'esclave doit se distinguer par son attachement à son maître, par sa fidélité et son amour pour le travail. Il faut que les maîtres, par leur douceur et leur charité, adoucissent ce que la condition d'esclave a de dur. — „Vous avez fait l'épreuve des deux conditions, dit le juge aux maîtres devenus esclaves, que cela vous serve de leçons, quand vous serez retournés à Athènes et ne traitez jamais vos domestiques autrement que vous n'auriez souhaité d'être traités dans le temps que vous êtes restés ici.” Le juge ensuite, s'adressant aux esclaves devenus maîtres, leur dit: „La loi vous permet de rendre la liberté à vos esclaves, mais elle ne vous y force pas. Vous pouvez les garder ici toute leur vie, vous pouvez les renvoyer à Athènes, vous pouvez, si vous le voulez, y retourner avec eux. Que tous ceux, qui veulent rendre la liberté à leur anciens maîtres, viennent écrire leurs noms sur le livre.” — Le juge espérait de Mira, qu'elle serait la première à rendre la liberté à sa maîtresse; mais elle restait à sa place, aussi bien qu'une autre femme et un jeune homme qui avait la plus belle physionomie du monde. On demanda à cette femme par qu'elle raison elle ne rendait pas la liberté à sa maîtresse qui était une bonne vieille? „C'est, répondit-elle,

parce qu'ayant été son esclave vingt ans, il est juste que j'aie ma revanche pendant un pareil nombre d'années; je suis lasse d'obéir, et je veux goûter plus longtemps le plaisir de commander à mon tour." Cette esclave se nommait Bélise. Dans le moment ce jeune homme, qui avait une si belle physionomie, et qui se nommait Zénon, dit au juge: „Je ne me suis point avancé pour signer la liberté de mon maître, parce qu'il a cessé d'être esclave du moment que j'ai eu la liberté de le traiter selon ma volonté. Je lui demande pardon d'avoir été obligé de le maltraiter pendant huit jours; la loi m'ordonnait de copier les mauvaises façons qu'il avait eues à mon égard; mais je vous assure que j'ai souffert plus que lui. Vous pouvez le faire partir pour Athènes, je m'offre à partir avec lui, à le servir même toute ma vie s'il l'exige; car enfin il m'a acheté, je lui appartiens, je ne crois pas pouvoir profiter d'un accident qui me rend la liberté, sans lui rendre l'argent avec lequel il m'a acheté." — „Ce garçon a répondu pour moi, dit Mira, son histoire est la mienne. Hâtez-vous de nous renvoyer à Athènes, car je me trompe fort, ou ma chère maîtresse, qui a connu mon affection, me traitera avec plus de douceur que par le passé." Élise interrompit son esclave et dit au juge: „Si je n'ai pas parlé plu-

tôt, c'est que la honte et la confusion retenaient ma langue. Cette pauvre fille est digne d'être ma maîtresse toute sa vie et je ne mérite pas d'être son esclave. Je m'étais crue jusqu'à présent d'une autre espèce de la sienne, et je ne me trompais pas tout-à-fait. J'avais au-dessus d'elle un nom de richesses, de l'orgueil, de la dureté; elle avait au-dessus de moi un bon coeur, de la patience, de l'humanité, de la générosité. Que serais-je devenue aujourd'hui, si elle n'avait eu que mes titres? Je reconnais donc avec plaisir sa supériorité sur moi. J'accepte pourtant la liberté qu'elle m'a rendue, et je la remercie de vouloir bien revenir avec moi à Athènes; car alors j'aurai l'occasion de lui marquer ma reconnaissance, en partageant ma fortune avec elle, et en la regardant comme une amie respectable, dont je suivrai les conseils et dont je tâcherai d'imiter les exemples." —

Le maître de Zénon, qui n'avait encore rien dit, s'avança à son tour; il se nommait Zénocrate. S'adressant aux juges, il leur dit: „Je partage la confusion d'Élise, comme elle j'ai maltraité mon esclave, qui m'était de beaucoup de supérieur par la noblesse de ses sentiments; comme elle, j'ai le regret le plus sincère de ma mauvaise conduite, et je veux la réparer, en faisant à Zénon le sort le plus heureux." — Le juge

alors condamna Bélise à être esclave toute sa vie, pour n'avoir point eu pitié de sa vieille maîtresse; il donna les plus grands éloges à la vertu de Mira et de Zénon, et les engagea à retourner avec Zénocrate et Élise. — Élise et Zénocrate, avant de partir, remercièrent beaucoup les habitants de l'île, et leur dirent, qu'ils n'oublieraient jamais les leçons d'humanité, qu'ils avaient reçues chez eux. Pendant le voyage qu'ils faisaient, pour retourner à Athènes, Zénocrate et Zénon, qui connurent plus particulièrement les bonnes qualités d'Élise et de Mira, en devinrent épris, et les ayant demandées en mariage, ils furent écoutés favorablement, et les épousèrent en arrivant à Athènes. Comme ces deux fidèles esclaves ne voulurent point se séparer de leur maîtres, quoiqu'ils eussent reçu leur liberté, ils furent chargés de la conduite de toute leur maison, et s'en acquittèrent avec un zèle et une fidélité, qui peuvent servir d'exemple à tous ceux, que la Providence a placés dans la servitude.

Eugénie de Foa.

3. LES LACS DES FÉES.

(Conte.)

Il y avait autrefois dans l'île St.-Denis, île très-connue de tous les géographes anciens et modernes, une reine, dont la beauté paraissait sans pareille; elle était si vaine de ce présent du ciel, qu'elle ne prisait que cet avantage. Cette belle reine n'avait pas d'enfants, et c'était son seul chagrin; elle et le roi faisaient, tous les mois, des neuvaines au bord du lac d'Enghien, situé à une demi-lieue du palais. Ordinairement la reine accomplissait cette dévotion de grand matin; une fois, elle et le roi, eurent l'idée de s'y rendre à midi. „Qui sait? dit le roi de Denis, peut-être les eaux de cette fontaine sont-elles plus salutaires au milieu du jour que vers le matin.” — „Mais le soleil me fanera le teint,” observa judicieusement la reine. Cette observation ayant fait réfléchir le roi, il manda son premier ministre, qui, par son ordre, proposa un prix à celui, qui ferait une mécanique assez ingénieuse, pour garantir des ardeurs du soleil le teint d'une femme. Un savant mécanicien de l'île inventa les ombrelles, invention heureuse et qui s'est propagée jusqu'à nos jours. Or donc

l'ombrelle étant perfectionnée à la grande admiration de tous les habitants de l'île, on institua une nouvelle charge de porte-ombrelle, et le cortège se mit en marche vers le lac d'Enghien. Comme on en approcha, la reine vit venir à elle une petite femme si laide, si bossue, si boiteuse, et dont un oeil regardait à droite, pendant que son voisin regardait à gauche, si déplaisante, en un mot, que la reine se tourna vers le roi et lui dit: „Comment est-il possible, Sire, qu'une personne aussi mal faite réside dans nos états?" — Avant que le roi eût le temps de répondre, la laide personne s'écria: „Sachez, impertinente reine, que je suis la fée du lac; c'est moi qui guéris presque tous les maux du corps de tous ceux qui viennent se baigner dans mes eaux. Je suis assez puissante pour combler tous vos vœux; mais puisque vous me trouvez si mal faite, que vous êtes étonnée que je réside dans vos états, je m'en retourne dans les miens. Adieu, la belle!" — „Oh! de grâce, Madame, excusez, dit la reine tout interdite, mon intention n'était pas de vous fâcher: j'ai parlé comme une sotte que je suis, sans réfléchir, sans même vous regarder; car maintenant que vous voilà près de moi . . . je vois bien, que vous n'êtes pas . . . que certes . . . que . . . en effet . . . mais . . . c'est que . . . car . . . enfin . . . — „Assez, assez," dit

la fée en riant aux éclats, ce qui lui donna l'occasion de montrer une bouche énorme, fendue jusqu'aux oreilles et garnie de dents noires, crochues et creuses, et ce qui faisait un effet très-désagréable, „je vous dispense de me dire des flatteries, je ne les aime pas plus que les vérités trop crues : la première loi du monde, c'est la politesse. Du reste, je connais beaucoup de gens comme cela; ils disent tout ce qui leur passe par la tête, et ils appellent cela de la franchise : la franchise n'est bonne et acceptable qu'en réponse; mais en demande, bon soir, c'est de l'impolitesse toute pure.” — La fée aurait pu parler tant qu'elle eût voulu, le roi et la reine ne l'auraient pas interrompue. Voyant leur silence, elle reprit : „Bien, bien, mon conseil est déjà suivi, c'est bon signe; nous allons voir maintenant, si vous avez autant de discernement que de prudence. Vous désirez un enfant, vous en aurez un; ce sera une fille. Je ne puis lui octroyer qu'un don . . . Parlez, parlez vite, sans réflexion, que désirez-vous qu'elle soit?” — „Belle!” cria aussitôt la reine. — „Bon!” dit presque en même temps le roi. — „J'en suis désolée, dit la fée au roi en ricanant, mais le souhait de votre femme l'emportera sur le vôtre, comme sa précipitation l'a emporté sur le vôtre . . . La beauté est souvent le don le plus funeste, que le ciel puisse

accorder à une femme; néanmoins, reine, la fille sera belle ... mais sa beauté fera son malheur, si ...” Ici une toux si forte interrompit la fée, qu’elle en cracha plusieurs dents, et sa toux calmée, elle dit: „Quand ta fille aura quatorze ans, tu la conduiras à ma cour; le chemin en est facile et frais; regarde.” Et aussitôt la fée sauta dans le lac. Comme elle enfonçait peu à peu et que la tête dépassait encore, elle cria: „Ne manque pas de m’envoyer ta fille à quatorze ans; autrement tu deviendras si laide, et toutes les femmes de ton royaume aussi, sans oublier ta fille, que ton île, au lieu de s’appeler l’île St.-Denis, serait nommée à venir l’île Saint-Laidron ...” Alors elle enfonça tout-à-fait; et à l’endroit où elle avait disparu, une espèce de frémissement se fit sentir encore un moment. La reine but un verre d’eau, et se retira, suivie de toute sa cour et du porte-ombrelle.

Quelque temps après, la reine mit au monde une petite princesse plus belle que le jour. On la nomma Bellichone; ce nom exprimait tout ce qu’il y avait de plus beau. Tous les poètes la célébrèrent à l’envi; le roi commanda qu’un prix serait décerné à l’auteur du plus beau poème. Enfin il y eut grande réception à la cour, et le poète Lauréat lut au roi l’apothéose de la jeune prin-

cesse. Les fêtes se succédèrent. Or Bellichone croissait en grâces et en beauté; elle faisait l'admiration de toute l'île et particulièrement du roi et de la reine: ils étaient fous tous deux de cette enfant; ils la gâtaient tous deux, lui répétaient si souvent, si souvent, qu'elle était belle; belle à ravir, belle à charmer, que la petite princesse en devint d'une impudence, d'une vanité extrêmes; certaine qu'elle était de sa perfection, elle regardait en pitié le reste des humains, son père et sa mère les premiers; elle se moquait de tout le monde, ne trouvait personne qui pût lui être comparée; bref, à force de se croire parfaite, elle devint la princesse la plus insupportable du monde, et par conséquent la moins aimable. — Un an après la naissance de Bellichone, la reine mit au monde une seconde fille: quoiqu'elle ne fût pas mal, il s'en fallait de beaucoup, qu'elle approchât de la beauté de sa soeur aînée; aussi ne la nomma-t-on que Belotte, ce qui signifie un peu belle. Belotte n'était pas belle, je vous l'ai dit; elle n'avait pas le port noble et majestueux de sa soeur, ses grands airs dédaigneux, ses belles manières insolentes; mais qu'elle rachetait bien ces grands avantages par la grâce de ses manières, par l'aménité de ses regards! Au premier aspect, Bellichone emportait tous les suffrages, elle effaçait complètement Bel-

lotte; à la seconde vue, on commençait à remarquer Bellotte; à la troisième, on oubliait sa soeur pour elle.

La reine ne voyait approcher qu'avec peine le moment de faire une visite à la fée, et pourtant elle ne l'aurait pas retardée d'une minute; la menace de la fée était trop redoutable, pour qu'on s'exposât à en attendre l'accomplissement. La veille du jour donc que Bellichone accomplissait ses quatorze ans, la reine dit au roi: „Je vais partir avec ma fille. J'espère ne pas être plus de huit jours absente; ne soyez pas étonné, si je ne vous écris pas.” — „Mais quel besoin de se presser? fit observer le roi; ce n'est que demain que Bellichone accomplit ses quatorze ans.” — „Songez à la menace de la fée, sire, répliqua la reine; si je me voyais retardée en route, on ne sait pas ce qui pourrait arriver.” — Le roi n'osa rien répliquer. „Avez-vous déclaré à Bellichone où vous alliez la conduire?” dit-il. — „Je m'en serais bien gardée, dit la reine; notre fille a l'esprit si bien fait, qu'il suffit qu'on la prie de faire une chose, pour que cela lui donne envie d'en faire une autre, et toujours opposée.” — „Alors, adieu, dit le roi à la reine; portez-vous bien et bon voyage.” La reine appela Bellichone, et lui prenant le bras, lui dit: „Viens vite avec moi, que je te conduise à un endroit où je ne voudrais

pas mener ta sœur." Ce peu de mots fit son effet; Bellichone suivit sa mère.

Le jour commença à décliner; la reine et sa fille marchèrent, jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées à un endroit, que Bellichone ne connaissait pas. „Quel joli site, ma mère, dit-elle, quel beau royaume et quel beau lac!" — „C'est le royaume d'Enghien, qui relève les États de ton père, et voilà son lac si renommé, ajouta la reine; en se baignant dans son eau, on ne perd jamais sa beauté!" — „Oh! vite, ma mère, baignons nous," dit Bellichone en courant vers le lac. — „Attends-moi," lui dit la reine. Et toutes deux, se prenant la main, descendirent les degrés de marbre qui conduisaient au fond du lac. „Encore plus bas, disait la mère; il faut conserver la forme de nos bras." Et elle faisait descendre sa fille une marche de plus. „Encore plus bas, disait-elle en descendant toujours; il faut conserver le vermillon de nos lèvres et l'émail de nos dents. Encore plus bas, mon enfant; il faut conserver la délicatesse de notre nez et l'éclat de nos yeux." — „Mais nous allons nous noyer," observa Bellichone, qui commençait à perdre la respiration. — „Viens toujours, dit la reine en l'entraînant; n'avons-nous pas aussi la beauté de nos cheveux à conserver?" Cela dit, elles disparurent toutes deux sous l'eau. —

La reine et sa fille, se tenant toujours par la main, descendaient sous les flots, et plus elles descendaient, plus l'eau leur paraissait légère. Elles vinrent à un endroit, où l'onde était si fine, qu'elle ne les incommodait presque plus, et ne mouillait même pas leurs vêtements. Enfin elles atteignirent la dernière marche. Comme les deux princesses mettaient le pied sur la terre ferme, elles aperçurent un petit crapaud couché sur le dos, les pattes en l'air, et faisant de vains efforts pour se remettre d'aplomb. Bellichone l'examina un instant; le crapaud faisait de si drôles de contorsions, qu'il excita le rire de la princesse. Cependant, avant de rejoindre sa mère qui l'appelait, elle remit, à l'aide d'une feuille d'arbre, le crapaud sur ses pieds. „Merci, Bellichone,” dit-il; puis il fit une révérence et s'échappa en sautillant. Bellichone rejoignit sa mère toute surprise. „Où sommes-nous donc, lui dit-elle, que dans ce pays les bêtes parlent?” Mais la reine ne put lui répondre, et la princesse ne songea pas à renouveler sa question; les paysages qui se déployaient à leurs yeux paraissaient si beaux, si pittoresques, que les deux princesses en restaient muettes d'admiration. Le gazon, fin comme de la soie, était couvert de fleurs dont les nuances brillaient d'un si doux éclat, qu'il n'y a pas de tapis de Perse qui puisse lui être

comparé. L'étonnement de ces dames redoubla, lorsqu'elles voulurent toucher ces fleurs : c'étaient des diamants, des perles, des saphirs, des émeraudes ; il y avait surtout des arbres de corail, grands comme nos plus grands peupliers, qui faisaient le plus bel effet ; puis le sable était de l'or, de l'or tout pur ; au milieu de ces diamants, de ces perles, de cet or, les plus beaux poissons se jouaient en étalant la nacre de leurs écailles. Les deux princesses allaient toujours de surprise en surprise. Elles suivaient un charmant sentier, en prenant bien soin de n'écraser sous leurs pieds aucun des petits poissons qui y glissaient en folâtrant, lorsqu'au détour d'une allée de corail, ce qui s'offrit à leur vue acheva de les frapper d'admiration. C'était un palais immense, fait d'un seul bloc de cristal ; un péristyle à colonnes d'un ordre marin, ordre peu connu par les architectes de nos contrées, entourait ce palais, et le soleil qui s'y réfléchissait lui donnait l'éclat du feu, en lui faisant reproduire les plus belles couleurs de la nature. Les deux princesses en furent tellement éblouies, que leurs yeux se fermèrent malgré elles. — Quand elles les rouvrirent, un petit nain fort laid était devant elles, leur demandant ce qu'elles souhaitaient ? — „Voir la fée de la fontaine,” répondit la reine. — „Qui faut-il annoncer ?” demanda le nain.

„La reine de l'île St.-Denis et mademoiselle sa fille,” répondit la reine.

Marchant toujours le premier, le nain conduisit la reine et sa fille par mille appartements, tous plus beaux les uns que les autres, jusqu'à une salle où tout ce que l'art de la féerie a de plus pompeux, de plus grand, était rassemblé. Sur un trône d'une seule coquille, mais quelle coquille! la fée du lac était à demi couchée; mille femmes très-belles l'entouraient en jouant des instruments. Quand parut le petit nain qui précédait les deux princesses, les instruments se turent, et la fée, se soulevant sur son séant, essaya de sourire le plus agréablement qu'elle put aux nouvelles arrivées; malheureusement elle ne réussit qu'à faire une laide grimace, qui occasionna chez Bellichone un de ces demi-sourires, que l'ironie excite et que la politesse retient. On n'est pas fée pour rien, et celle-ci comprit tout ce que ce sourire renfermait d'humiliant pour sa majesté féerique; toutefois elle se contenta et fit même assez bonne mine à la reine et à sa fille. „Je vous attendais, leur dit-elle; j'ai fait préparer des appartements dignes de vous recevoir; j'espère que vous vous plairez chez moi, et que vous y resterez longtemps.” Puis, ayant fait approcher des coquilles pour les princesses, elle les pria de s'asseoir; ce qu'elles firent,

et presque aussitôt la conversation tomba sur les modes. „Comment trouvez-vous mon chapeau?” demanda la fée à la reine. — „Mais un peu ancien, ajouta Bellichone; il y a six jours et demi, qu'on n'en porte plus à Saint-Denis.” — „Pourtant, reprit la fée d'un air piqué, je l'ai reçu ce matin; il vient de Paris.” — „Qu'est-ce donc que Paris?” demanda la princesse d'un air dédaigneux. — „Que les gens, qui n'ont pas voyagé, font de drôles questions, dit la fée. Paris est un petit village, où se trouve réuni tout ce qu'il y a de plus riche, de plus savant en hommes de tous les hémisphères. Les chapeaux de dames, qu'on y fait, ont une vertu singulière, celle de faire tourner toutes les têtes, hors la tête qui les porte ... C'est pour cela que toutes les femmes en veulent avoir.” — „Et depuis que vous en possédez un, vous apercevez-vous que vous ayez fait tourner beaucoup de têtes?” demanda la princesse Bellichone d'un petit air naïf, dont la fée fut la dupe. — La princesse allait sans doute faire d'autres questions, lorsque le mot: chut! qu'elle entendit souffler à ses pieds, lui fit baisser les yeux: elle vit le petit crapaud vert, qu'elle avait tiré d'une mauvaise position à son entrée dans le royaume de la fontaine.

A ce moment, une trompette marine s'étant fait entendre, la fée se souleva et dit: „C'est l'an-

nonce du dîner. Nous allons, s'il vous plaît, mes dames, passer dans la salle à manger . . . Mais ne bougez donc pas, ajouta-t-elle, voyant la reine et la princesse disposées à se lever. Pensez-vous être ici chez vous, où l'on ne peut passer d'un endroit à l'autre, d'une chambre à une autre, sans être obligé de se lever et de marcher? — Les coquillages à qui appartiennent vos coquilles ne sont point morts; ils marchent, à mon commandement ou au vôtre, et vous transporteront où vous désirez aller." Aussitôt les princesses se sentirent doucement glisser, et arrivèrent avec la fée dans une salle, où un couvert pour mille personnes était mis. La table était faite d'un seul coquillage, les assiettes, les plats, les bouteilles, les verres, tout était des coquillages de différentes couleurs. Aussitôt que tous les convives furent placés, la musique se fit entendre de nouveau.

„Je vous demande bien pardon de ne vous offrir que des poissons, dit la fée à ses invitées; mais vous comprenez que sous l'eau nous n'avons ni boeuf, ni mouton, ni volatile d'aucune espèce. Voici une soupe de requin; ce ragoût est fait avec un marsouin, cet autre avec des rats d'eau: les rats d'eau sont estimés; c'est un manger délicieux. J'ai fait mettre une baleine à la broche; je présume qu'elle sera tendre, à moins que mon cuisi-

nier ne la laisse brûler, comme cela lui arrive très-communément. Je ne suis pas du tout contente de mon cuisinier. En connaissez-vous un bon, reine? vous me feriez plaisir de me l'indiquer ... Que faites-vous à vos cuisiniers, quand vous en êtes mécontente, reine?" — „Je les renvoie et j'en prends d'autres," dit la reine. — „Moi, j'ordonne à mon grand chambellan de les faire pendre, répondit la fée le plus naturellement du monde, et de plus, j'exige qu'il assiste à l'exécution. C'est peut-être un peu cruel; mais, que voulez-vous, c'est prudent. Je n'aime pas les caquets, et un cuisinier qui sort de chez vous en fait toujours peu ou prou: si vous n'êtes pas prodigue, il va chanter partout que vous êtes avare; si vous le grondez, il prétend que vous avez un caractère insoutenable. Le plus court moyen, et j'oserais dire le seul, pour empêcher de parler ces créatures, c'est de les étrangler: je n'y manque jamais." La conversation continua ainsi sur ce chapitre et sur d'autres jusqu'à la fin du dîner; et comme le temps était superbe, Bellichone témoigna le désir de se promener. „Faites selon votre bon plaisir, lui dit la fée. Vous avez ici, autour de mon palais, les plus belles promenades du monde, et telles, j'oserais l'affirmer, que vous n'en trouveriez de pareilles nulle part, pas même à Paris, dont on cite

toujours les merveilles. Il y a surtout une allée de corail blanc et une allée de corail rouge dont les écrivains ne manqueraient pas de rendre compte, s'ils les connaissaient. Allez, Bellichone, mais ne restez pas trop longtemps dehors; l'humidité est plus forte dans nos climats que dans le vôtre. Cela vient apparemment de la situation." Bellichone sortit, et revint une minute après. „Quoi! lui dit la fée, êtes-vous déjà fatiguée?" — „Non, répondit la princesse; mais vos allées sont si solitaires, qu'elles dégoûtent de l'envie de se promener. On a beau aller à droite ou à gauche, on n'y rencontre pas une âme, pas une figure humaine, pas un être qui se retourne pour vous voir passer." — „Excusez mon ignorance, dit la fée. Je pensais que vous ne vouliez vous promener que pour vous livrer à un exercice salutaire." — „Certainement, répondit Bellichone; mais quand on n'est pas d'un aspect à faire peur, quand on a surtout une robe délicieuse et un chapeau neuf, on est bien aise de trouver quelqu'un à qui les montrer: doit-on critiquer votre toilette; on aime qu'on la voie". — „Expliquez-vous donc! répliqua la fée; demandez-moi un endroit où vous puissiez vous faire voir, et non un lieu seulement pour vous promener, car je peux vous contenter de toutes les manières ... Je vous menerai dès ce soir au spec-

tacle, et si vous voulez du monde, j'espère que vous aurez lieu d'être satisfaite de la quantité que vous en trouverez." Sur ce, l'heure du spectacle étant venue, une grande coquille, attelée de chevaux marins, vint prendre la fée, la reine et la princesse, et les conduisit toutes trois à une salle de spectacle située non loin du palais.

A peine la princesse fut-elle assise dans la loge de la fée, qu'elle poussa un cri d'horreur. La salle, les loges, les bancs, le parterre, les stalles, les sièges, l'orchestre, les avant-scènes, tout était plein d'objets animés, luisant et grouillant, dont, au premier abord, la princesse Bellichone ne se rendit pas compte. Mais que devint-elle, grand Dieu! lorsqu'elle reconnut que toutes ces choses luisantes et grouillantes étaient autant d'anguilles, auxquelles autant de serpents donnaient le bras. Si Bellichone n'avait pas eu une si grande peur, elle aurait pu s'amuser en observant l'air galant et empressé, avec lequel le serpent faisait placer son anguille, l'air de fatuité et d'insolence, avec lequel il lorgnait et faisait les yeux doux à l'anguille de son voisin; puis les minauderies et les coquetteries des anguilles l'auraient fort réjouie. Mais la frayeur de se trouver en pareille compagnie lui ôta tout sentiment de convenance; elle oublia l'étiquette, le décorum, ce qu'elle devait à la fée, à la

reine, même à messieurs les serpents et à mesdames les anguilles, ce qu'elle se devait aussi à elle-même : Bellichone se leva et s'enfuit précipitamment, sans écouter un mot, sans vouloir répondre seulement à sa mère qui l'engageait, mais en vain, à se contraindre. Elle courut même si vite, qu'elle perdit sa mantille en route, arriva tout essoufflée au palais et rentra dans sa chambre, où elle se promit de rester tout le temps que durerait la visite de la reine chez la fée. La pauvre reine eut toutes les peines du monde à calmer la fée; elle rejeta l'inconvenance de l'action de sa fille sur sa jeunesse, sur son inexpérience des choses. La fée eut l'air de croire à tout cela; elle n'en traita pas plus mal la reine toute la soirée, et la quitta le soir en l'embrassant sur les deux joues et lui disant d'une voix caressante : „Au revoir, ma bonne, ma chère amie.” Comme la reine s'empressait de gagner l'appartement de sa fille, elle entendit chuchoter à ses pieds; elle se baissa et vit le petit crapaud vert. „Pars au plus vite avec ta fille, lui dit-il; si tu attends le jour ou si tu vas prendre congé de la fée, tu es perdue et ta fille aussi. Retourne dans tes États, et empêche Bellichone de sortir pendant un an; qu'elle ne se mette pas même à la fenêtre. Passé ce temps, elle n'aura plus rien à craindre. Le pouvoir de la fée sur les

personnes cesse lorsqu'un an s'est écoulé, sans qu'elle les ait vues. Mais ne perds pas de temps, pars au plus vite. A la porte du palais, tu trouveras une tête de grondin; tu la dépouilleras de sa peau; le phosphore qu'elle jettera te servira de lumière et te guidera hors de ces lieux. Adieu! Bellichone m'a rendu un service plus grand qu'elle ne croit; ma vie entière lui est dévouée, dis-le lui de ma part." Cet avis donné, le crapaud vert galopa jusqu'à ce que la reine l'eût perdue de vue; et cette princesse, ayant fait en tout point ce qui lui avait été recommandée, marcha, ainsi que sa fille, toute la nuit, et se retrouva le lendemain matin à la porte du palais.

La reine se garda bien de dire au roi les inconvenances dont sa fille s'était rendue coupable; car il serait entré dans une terrible colère, et la pauvre Bellichone aurait couru grand risque de paraître le soir en cérémonie avec de grandes cornes en papier à la tête, punition la plus rigoureuse des pères de ce temps-là. Mais comme Belotte était fort sage, beaucoup plus raisonnable qu'on ne l'est ordinairement à son âge, la reine lui raconta tout, et se concerta avec elle sur les précautions à prendre pour éviter de cruels malheurs. Belotte, après de mûres réflexions faites en particulier, alla trouver sa soeur. „Je conçois tout ce que vous

avez fait, lui dit-elle; peut-être, à votre place, aurais-je fait pis, on ne peut pas savoir: il faut s'être trouvé dans les mêmes circonstances, pour pouvoir affirmer consciencieusement, quelle conduite on aurait tenue ... et encore! ... et encore! ... Mais maintenant, ma chère soeur, si vous daignez suivre les conseils de votre cadette, car je vous vois trop effrayée pour pouvoir prendre une détermination de vous-même, voici à quoi j'ai pensé: Au haut, tout en haut du palais, il y a un fort joli donjon, je vous assure; il est sans portes, ni fenêtres; la lumière vient d'en haut, et on y arrive par une trappe qui s'ouvre au milieu de l'appartement. ... Je le connais; vous savez que j'aime à fureter partout. ... Si vous y consentez, ma chère soeur, nous nous y renfermerons pendant l'année que le petit crapaud vert vous a conseillé de rester cachée." — „Pourquoi dites-vous *nous*, ma chère soeur, répondit Bellichone; il me semble que le courroux de la fée ne menace que moi." — „Et s'il vous atteint, dit Belotte avec âme, ne serai-je pas victime, moi aussi? Un malheur, peut-il vous arriver, sans que je ne le ressente peut-être plus vivement que vous? Et puis, ma chère Bellichone, vous vous ennuierez toute seule là-haut. Oh! ne refusez pas ma compagnie, je vous prie." — „Certes, je ne la refuse pas, au contraire. Allons donc à

ce donjon, Belotte, puisque vous présumez que j'y serai plus en sûreté qu'ici." — Cela dit, les deux soeurs montèrent au donjon. C'était une assez jolie chambre ronde, dont la couverture était vitrée. La reine fit porter là tout ce qu'elle crut être agréable ou utile à ses deux enfants: puis elle les y laissa. „Dieu, que je m'ennuie! dit Bellichone, dès le premier jour; il n'y a seulement pas là une grande glace où l'on puisse se regarder du haut en bas!" — Belotte descendit prier la reine d'en faire poser plusieurs. La reine y consentit, et le second jour, Bellichone fut assez contente; mais le troisième, elle dit, assise tristement devant la plus grande des glaces: „Que c'est maussade, quand on est belle, de n'avoir personne autour de soi, pour se l'entendre dire!" Belotte partit d'un grand éclat de rire. „Laissez-moi achever d'étudier ma sonate, et je vous la répéterai jusqu'à satiété," dit-elle. — „La belle avance!" répliqua Bellichone.

Sur ces entrefaites, la reine et le roi, qui, comme cela se pratiquait ordinairement alors, ayant envoyé dans toutes les cours le portrait de la princesse Bellichone, reçurent en échange les portraits de tous les princes de l'univers. Il en vint de la Chine, du Pérou, du Mexique; il en vint du Mogol, des États-Unis et de l'Amérique; il en vint aussi du Congo, du Monomotapa et de Rome; enfin,

il n'y eut pas jusqu'au royaume de France qui n'envoyât les portraits de tous ses fashionables les plus remarquables. Tous demandaient la main de la princesse. On plaça tous ces portraits dans le donjon, et chaque matin le roi faisait demander à Bellichone, quel prince elle choisissait? Il lui tardait de la marier; car il craignait, comme de juste, que les princes de l'univers et les fashionables de Paris ne lui déclarassent la guerre. Mais Bellichone n'entrait nullement dans la politique de son père: elle ne voulait pas le prince de la Chine, dans la crainte d'épouser un magot; elle refusa celui du Mogol, à cause de ses moustaches; celui du Pérou et du Mexique, à cause de leurs chaussures pointues; elle dédaigna celui des États-Unis, parce que son habit était trop large; et celui du Congo et du Monomotapa, à cause de leurs dents. Elle ne voulut, sous aucun prétexte, entendre parler du prince de Rome, à cause de son accent italien; enfin, l'un avait ceci, l'autre avait cela; tous, jusqu'aux fashionables de Paris, reçurent leur congé.

En attendant, tant bien que mal, l'année s'avancait; et un jour qu'un coup de vent avait cassé une vitre de la lanterne, il prit fantaisie à Bellichone de respirer un peu d'air pur. A cet effet, elle prit une grande échelle de bibliothèque, monta, passa la tête à travers l'ouverture, et s'écria: „Mon

Dieu! la belle vue, le beau temps! Viens donc voir, Belotte, d'ici l'on distingue la plaine Saint-Denis, Montmartre, Pantin, Saint-Germain, Enghien, Montmorency. Je donnerais mon royaume de grand coeur pour faire une promenade seulement dans la plaine Saint-Denis." — „Un peu de patience, répondit Belotte au bas de l'échelle, demain l'année expire; après-demain, sans donner ton royaume ni ta vie, tu pourras sauter et courir dans cette belle prairie." — „Crois-tu donc que la fée pense encore à ce que je lui ai fait?" répliqua Bellichone. — „Les fées sont très-rancuneuses, ma chère soeur." — „Mais un jour de plus, un jour de moins, qu'est-ce que cela fait, Belotte?" — „Peut-être plus que tu ne le crois, Bellichone." — Dans ce moment la reine entra; les deux soeurs exposèrent le sujet de leur discussion. „Je serais assez de l'avis de Bellichone, dit la reine, qui n'avait pas beaucoup de prévoyance; il fait un temps superbe, et je crois que la fée ne pense plus à mal. D'ailleurs, je vais faire mettre sur pied un régiment de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie, pour escorter la princesse pendant sa promenade; de plus, je ferai doubler les postes de la garde bourgeoise avec distribution, pour cette fois seulement de cartouches, et la fée sera bien fine, si elle vient nous enlever la princesse au milieu de tout cela." — Belotte secoua la tête sans ré-

pondre; elle savait trop bien le respect, qu'elle devait à sa mère, pour oser émettre un avis contraire; seulement, se penchant vers Bellichone, elle lui dit à voix basse: „Promets - moi du moins de ne pas t'éloigner de moi, d'avoir toujours ton bras passé au mien, quelque chose qu'il arrive; de cette manière, on ne pourra nous frapper l'une sans l'autre. Dis, le veux-tu, chère soeur?" — Pour toute réponse, Bellichone s'appuya en souriant sur le bras de Belotte, et, laissant passer la reine devant, les deux princesses descendirent l'escalier du donjon.

Belotte, qui, comme je vous l'ai dit, n'avait pas osé adresser des réclamations à la reine sur l'imprudence du désir de sa soeur, envoya avertir le roi de leur promenade. Celui-ci, partageant les craintes de sa plus jeune fille, fit aussitôt battre la générale. Croyant qu'une révolution était imminente, tous les citoyens s'élancèrent pour voir, puis s'enfuirent bien vite, en apercevant la troupe. Mais ce fut une panique de courte durée, et un quart d'heure ne s'était pas écoulé, que, grâce à la discipline, avec laquelle le service militaire était organisé dans ce royaume, une imposante armée, composée de trente hommes de troupes de ligne, auxquels se joignaient trente autres gardes, se trouva rangée en bataille autour de la prairie où les deux soeurs se promenaient. Il y avait déjà longtemps

qu'elles jouaient, couraient, allaient, venaient, mais toutefois sans se quitter, lorsque Belotte, toujours inquiète, proposa à sa soeur de rentrer. „Déjà? dit l'autre, faisons au moins un bouquet.” — „Soit!” répondit Belotte; et, se tenant par le bras, toutes les deux se baissèrent, cueillant chacune de la main, qu'elles avaient libre, les fleurs qui s'offraient à leur vue. Mais tout à coup Bellichone, apercevant une superbe fleur jaune à quelque distance d'elle, quitta le bras de sa soeur et se mit à courir pour la cueillir. Aussitôt, à la place où était la fleur, la terre s'entr'ouvrit, et Bellichone disparut aux yeux de sa mère, de sa soeur, de toute l'armée et de la garde bourgeoise. C'est depuis ce temps-là que ces fleurs jaunes ont été nommées: soucis.

Sauf votre bon plaisir, mesdemoiselles, nous allons laisser la reine et Belotte se désoler, le roi continuer à gouverner sagement ses États, pour voir un peu ce qu'est devenue la vaine et glorieuse Bellichone.

A peine la terre se fut-elle entr'ouverte sous Bellichone, qu'elle se vit, à son grand effroi, descendre tout doucement. En même temps une obscurité complète l'environna; elle descendit ainsi trois jours et trois nuits, et lorsqu'elle sentit la terre sous ses pieds, elle aperçut en même temps, à une

distance considérable, un rayon de lumière. Alors, aussi, elle put marcher; Bellichone se dirigea vers ce rayon de lumière, et se trouva bientôt sur un rivage délicieux, au bord de la mer. Une petite pirogue, bateau formé d'un seul tronc d'arbre creusé, était amarrée non loin de là. Bellichone s'en approcha; une corbeille remplie de fruits était au milieu de la pirogue; Bellichone mourait de faim; on ne reste pas impunément trois jours et trois nuits sans manger. Elle sauta dans la pirogue en regardant de côté et d'autre, si elle n'apercevrait pas le propriétaire: mais, ne voyant personne, elle se hasarda à prendre un fruit et à le goûter; il était délicieux et avait la forme d'un ananas. C'en était peut-être un. Après celui-là elle en prit un autre, puis un autre, jusqu'à ce qu'elle fût tout à fait rassasiée: alors elle songea à s'approcher de quelque habitation, car le soleil descendait sur l'horizon, et elle n'aurait pas voulu se trouver seule, au milieu de la mer, la nuit, sur une pirogue. Elle la détacha, et laissant l'esquif voguer au gré des flots, il se dirigea vers une île, au bord de laquelle, à mesure qu'elle avançait, elle voyait des huttes et du monde qui allait et venait. Mais quel ne fut pas son effroi, lorsqu'en approchant davantage, elle remarqua que le visage, le cou et les mains de ces hommes, de ces femmes, même des

petits enfants, étaient noirs; sa première idée fut, qu'elle aussi était devenue noire; elle se pencha sur l'eau transparente de la mer pour se regarder, mais la beauté de notre héroïne était toujours la même: elle n'avait perdu aucune de ses grâces; elle sourit à sa charmante image, en s'écriant: „Ne suis-je pas la plus belle de la terre, et partout où j'aborderai, les peuples ne me rendront-ils pas hommage? Il me tarde de voir l'étonnement de ces insulaires: mais eux, ajouta-t-elle, en les regardant se grouper le long du rivage, pour la voir aborder, qu'ils sont laids! Quelle peau noire, quelle chevelure laineuse, et quelles lèvres, quel nez, bon Dieu!” La pirogue qui touchait terre, l'interrompit dans ses réflexions. Elle sauta légèrement sur le rivage, et s'avança au-devant des insulaires, souriante et radieuse, comme une personne certaine de sa beauté et des hommages qu'elle va recevoir; déjà même elle s'étudiait à prendre un air de fausse modestie, pour se dérober aux louanges dont toutes les bouches allaient l'accabler, lorsqu'un grand éclat de rire, parti du sein de la troupe, l'arrêta dans sa marche. „Oh! quelle drôle de créature, disait une femme noire à un homme noir qui lui donnait le bras. Et d'où vient-elle donc?... — Quelle peau! s'écriait un autre, en la montrant du doigt, comme elle est fade, sans

couleur! — Et ses cheveux! disait un autre; on dirait de la filasse sale et mal blanchie. — Et ses petits pieds! ses petites mains! hurlaient les hommes en étalant de grosses mains larges, de larges pieds plats. — Et puis la bouche! pas de lèvres; mon Dieu! comme elle est drôle, ajoutait un autre! — Et son nez donc! droit et petit, sans presque de narines, répliquaient plusieurs négri-lons. — Grand Lama! comme elle est laide!” — Ce fut le dernier cri et le plus général; Bellichone crut rêver.

„Moi, laide! peuple ignorant! s’écria-t-elle dans une sainte indignation, n’avez-vous donc aucune idée de la beauté?” — „La beauté, ma mie, lui dit le nègre qui était le plus près d’elle, en lui présentant une grosse petite boulotte toute noire, toute ramassée, qu’il tenait sous le bras, la beauté, c’est une taille comme celle-là; une belle peau noire comme du jais, des cheveux noirs et crépus, de grosses mains, de larges pieds; la beauté, ce sont des yeux ronds, des lèvres épaisses et un nez épaté, voilà ce que c’est la beauté. Avec ta blanche peau, tu viens sans doute d’un pays situé bien loin d’ici, bien drôle, et dont les femmes doivent être bien laides, si elles te ressemblent.” — „Dans mon pays, les hommes sont plus polis,” répliqua Bellichone avec un air d’impertinente hauteur. — „Et dans le

nôtre, les femmes ont le ton plus doux; entends-tu, la laide créature?" répliqua le premier nègre qui avait parlé, et qui était le roi de son pays, comme Bellichone le sut plus tard. Toutefois, et comme nous aurions tort de te juger sur ta laideur, car la laideur n'empêche pas souvent les bonnes qualités, nous te considérerons ici sur tes oeuvres; que sais-tu faire?" — „Et s'il ne me plaisait pas de vous répondre?" dit la princesse du ton le plus dédaigneux. — „Il me plairait, à moi, de te faire donner cent coups de nerf de boeuf pour t'y engager, la laide!" répliqua le roi en faisant un signe. Alors sortirent du milieu du groupe deux grands et beaux nègres armés du redoutable instrument. Bellichone répondit, intimidée par la vue des deux nègres: „Je sais chanter." — „Passons, dit le roi, nous avons ici des rossignols qui s'acquittent de cet emploi probablement beaucoup mieux que toi... — „Je danse à ravir," dit encore Bellichone. — „Nous ne manquons pas des sauterelles dans le pays, répondit le roi. A quoi donc es-tu bonne?" — „Alors à rien," dit Bellichone en soupirant. — „Qu'étais-tu donc dans ton pays?" demanda Sa Majesté noire. — „Princesse du sang," répondit la princesse avec un geste qui eût été très-convenable dans son île, mais qui parut fort inconvenant devant le roi nègre. — „Tu mens, répondit le roi en colère: si tu étais

princesse du sang, tu saurais faire tout. Vois ma femme, mes filles, elles savent filer, coudre, faire la cuisine, la pâtisserie; en un mot, tout ce qui concerne l'état d'une femme noble; mais je vois ce que c'est, tu étais laveuse de vaisselle dans ton pays, et tu as honte de l'avouer; tu es donc aussi sotte que laide, car tu saurais qu'il n'y a pas de sot métier, qu'il n'y a que de sottes gens. — Par ainsi, dit le roi, moi, Negro, cent dix-huitième du nom, par la grâce du Grand Lama, roi du royaume des Nègres, je te nomme de mon autorité privée laveuse de vaisselle de la case royale! Qu'on l'installe," ajouta le roi, en se tournant vers deux négresses qui vinrent chacune prendre une main de Bellichone.

Quelle humiliation pour une princesse aussi fière et aussi hautaine que l'était la princesse de l'île Saint-Denis! Elle aurait bien voulu en appeler de ce jugement, mais le moyen?... Les deux grands nègres qui se mirent immédiatement en marche derrière elle, armés d'un immense nerf de boeuf, lui fermèrent la bouche. Elle se tut, baissa la tête, et suivit ses conductrices. En passant devant une fontaine, elle jeta un coup-d'oeil, et se voyant si belle et si maltraitée, deux grosses larmes coulèrent le long de ses joues. Arrivée dans l'office de la case royale, les deux femmes la dé-

pouillèrent de ses beaux vêtements, lui passèrent en place une jupe de bure, chaussèrent ses pieds de gros sabots mal faits, et lui remettant un tapon de mauvais linge d'une main, et un torchon de l'autre, elles la placèrent devant un évier, où il y avait haut comme un premier étage de vaisselle à laver, de chaudrons à récurer. „Il faut que tout cela soit lavé dans une heure, lui dirent les deux femmes noires, ou gare tes épaules!” et elles la laissèrent seule. — La première chose que fit Bellichone, aussitôt que ces horribles femmes l'eurent quittée, ce fut de pleurer. „O fée barbare et rancuneuse, s'écria-t-elle, en s'abandonnant à toute sa douleur, dans quel état tu jettes une pauvre princesse, qui n'a pas d'autre défaut que celui de se savoir trop belle!” — „Trop belle!” répéta une voix derrière elle; et la princesse, ayant tourné la tête, vit un jeune homme blanc d'une beauté merveilleuse. „Pauvre petite! dans quel aveuglement vous êtes!” — Qui êtes-vous? dit Bellichone avec le plus grand étonnement. — Un pauvre être disgracié, comme vous, de la nature, répondit-il; on m'appelle Bianco, pour désigner ma vilaine peau blanche; j'ai été amené ici tout enfant, et comme vous encore, n'étant bon à rien, j'ai été fait marmiton. — Et vous me trouvez laide! dit la princesse, à qui l'étonnement de cette nouveauté ôta

pour un moment le souvenir de son triste état. — Horriblement! répondit Bianco, et c'est ce qui me désole; car le roi, qui veut, que tout le monde se marie dans ses États, vous a destinée à moi, vous, la plus disgraciée des femmes, comme moi, le plus laid magot de la Nigritie. — Savez-vous, dit Bellichone avec dédain, que les plus beaux princes de la terre ont sollicité l'honneur de m'avoir pour femme, et que je les ai tous refusés, n'en ayant trouvé aucun digne de moi? — Pauvre enfant! dit Bianco, regardant Bellichone en soupirant; n'êtes-vous pas encore timbrée? il ne vous manquerait plus que ça pour vous achever! — Insolent! dit Bellichone; et soudain, se rappelant sa triste position, elle fondit en larmes. Ah! tout le monde a le droit de m'insulter, dit-elle; je suis malheureuse! — Voulez-vous que je vous aide à laver votre vaisselle? lui dit Bianco . . . Mais travaillez aussi . . . non, vous êtes trop maladroite; vous casseriez quelque chose, et nous serons battus tous deux." — En un clin d'oeil, Bianco eut lavé, essayé et fourbi cette énorme vaisselle; et Bellichone, trop heureuse de son assistance, ne savait comment lui en témoigner sa reconnaissance. Bianco reprit: „Accoutumé que je suis, depuis mon enfance, aux beautés noires de ce pays, je ne puis, je l'avoue, m'habituer à la vôtre. Votre taille a une certaine té-

nuité qui approche si peu de la masse énorme de celle de Négrinette!.... Ah! Négrinette, trop belle, trop séduisante Négrinette!... Puis, quand vous marchez, on vous entend à peine; on dirait que vous glissez; au lieu que Négrinette, l'adorable Négrinette, qu'elle se remue seulement, et personne n'ignore sa présence.... Ah! quel bruit! Voilà ma divinité qui se promène; courons la voir!" Ayant dit ces mots, Bianco s'éloigna.

.... Vingt années se passèrent ainsi: Bianco disparaissait plusieurs heures chaque jour, mais revenait régulièrement tenir compagnie à la pauvre servante, qu'il raillait sans cesse impitoyablement. Quiconque aurait connu Bellichone avant son voyage souterrain, aurait eu peine à la reconnaître; le travail, le grand air et une nourriture grossière lui avaient donné un embonpoint bien éloigné de l'élégance qu'elle possédait jadis. La délicatesse de son teint était remplacée par des couleurs un peu fortes à la vérité, mais qui attestaient une bonne santé. Puis on aurait cherché en vain cette transparente de peau, cette blancheur mate, dont elle était si fière; elle avait non seulement bruni, mais elle était hâlée. Toutefois, elle était encore très-belle, plus belle à trente-quatre ans que bien des femmes à vingt.

Un beau matin, Bianco, retenant Bellichone au

moment, où elle allait laver un tas de vaisselle énorme, lui dit: „Le temps de votre pénitence est fini, madame.” Il y avait si longtemps qu'on n'avait parlé avec respect à la princesse, et qu'on ne l'avait appelée madame, qu'elle fit une exclamation et regarda à deux reprises Bianco, pour voir, s'il ne se moquait pas d'elle; mais le ton sérieux du marmiton la rassura; elle écouta. Celui-ci continua.

„Il m'est permis de vous dire la vérité, et c'est ce que je vais faire. Mon histoire est simple, peut-être peu intéressante; mais elle se rattache tellement à la vôtre, que je ne puis la séparer. Prêtez-moi donc une grande attention, je vous prie... Mon père était un honnête laboureur de Montmorency; il avait un troupeau de moutons superbes, et c'était moi qui les menais paître; j'étais le plus beau garçon du village, et si fier, si fier de cet avantage, que j'en devins insupportable. Un jour, en menant boire mes moutons à une fontaine, je m'amusais à cueillir des roses; j'aperçus une petite vieille, laide et sale, qui s'avavançait vers moi. Quand elle fut tout près, elle me pria de lui donner une de mes roses; mais, au lieu de cela, je jetai toutes celles, que j'avais à la main, et les foulai aux pieds. Elle me regarda sans mot dire, mais elle sourit d'un air narquois. Lorsque je fus arrivé à la fontaine, je la vis qui

se dirigeait de nouveau vers moi; je lui dis alors assez rudement de s'éloigner. „Je ne demande pas mieux, me répondit-elle avec douceur; mais je n'ai pas la force de puiser de l'eau; puisez-m'en, je vous prie, et me la donnez à boire; je meurs de soif.” — Je pris un seau, je puisai de l'eau, et puis, au lieu de la lui offrir, je la lui jetai à la face en lui disant: „Tiens, voilà d'abord pour débarbouiller ton laid visage.” Mais je n'eus pas plutôt fait cette action, que j'eus lieu de m'en repentir: car la vieille femme, se levant tout en colère, me dit: „Je suis la fée du lac d'Enghien, et pour t'apprendre la politesse, sois crapaud jusqu'à ce que” Un accès de toux l'empêcha d'achever sa phrase; et la terre, s'entr'ouvrant sous la fée, je me trouvai transporté avec elle dans ses États. Mais ce que vous aurez peine à croire, madame, c'est que, malgré ma triste transfiguration, j'étais encore plus sot et plus vain, s'il est possible, qu'auparavant. Le proverbe: Vain comme un crapaud, ne pouvait mentir. Un jour que, m'admirant au soleil, j'osais comparer la couleur de ma peau à celle de la fée; elle me donna un coup de pied, qui me retourna sur le dos, où je serais mort sans doute, charmante Bellichone, sans votre intervention; je jurai à mon tour de ne négliger aucune occasion de vous rendre service . . . Ce fut

moi, qui avertis madame votre mère du danger qui vous menaçait, et si vous aviez écouté et suivi mes avis, vous seriez heureuse et moi aussi. — Comment cela? demanda la princesse. — Oui, madame, votre imprudence causa votre trop long exil. Le danger était grand; je dus m'attacher à vous et partager vos destinées pour vous sauver. En me rendant ma première forme, la fée m'avait appris que vous ne sortiriez des États du roi nègre, que lorsque vous seriez guérie de votre vanité; j'ai inventé un système de conduite pour cela; en jouant mon rôle avec persévérance, j'ai travaillé à reformer votre caractère, et ce n'est que d'hier, que les personnes invisibles qui vous surveillent, ont trouvé votre guérison complète. Maintenant vous pouvez retourner dans l'île Saint-Denis aussitôt que vous le désirerez. — Et vous? dit la princesse. — Je vous y accompagnerai, madame; et Belotte, j'espère, ne refusera pas de récompenser de sa main le libérateur de sa soeur. — Ah! monsieur, lui en feriez-vous une obligation? dit Bellichone. — Dieu m'en préserve, madame! Bellotte me connaît, elle m'estime, elle m'honore de son amitié; car il faut que vous sachiez tout. Le roi votre père et la reine votre mère sont morts tous deux; Bellotte est donc devenue reine par votre disparition, et jamais reine plus sage, ni

plus adorée, n'a gouverné un état. Les arts fleurissent chez elle, et ce n'est ni à la naissance, ni à l'intrigue qu'on accorde des places ou des faveurs, c'est à celui qui les mérite le mieux. Vous savez, madame, que le soleil n'éclaire pas à la fois les deux mondes; ce royaume-ci est justement l'antipode de celui de votre soeur. Au moyen d'un cheveu que m'a donné la fée, je suis tantôt ici, tantôt là-bas : ici je suis marmiton pour vous obliger, madame; là-haut, je cultive les arts pour plaire à votre soeur. A l'heure qu'il est, par ma peinture (car je suis peintre), j'ai acquis une fortune considérable, et, de plus, je suis ministre de l'île Saint-Denis . . . Vous voyez par là, madame, que dans l'île de votre soeur, un simple berger peut arriver à tout. — „Quand il a du talent”; répondit Bellichone. Bianco rougit en s'inclinant. „Voulez-vous mon cheveu pour vous rendre à l'île Saint-Denis, madame? — Mais vous? dit la princesse. — Vous le tiendrez par un bout et moi par l'autre, si toutefois vous daignez m'accepter pour chevalier. — Oh! partons, partons, dit Bellichone, la main en avant pour prendre le cheveu. Allons embrasser ma soeur! — Ce moment vous sauve de tous les dangers à venir, dit Bianco, et je les redoutais beaucoup, je vous l'avoue; si vous eussiez pensé à vous regarder

dans la glace, à faire votre toilette seulement, à arranger vos cheveux, vous étiez perdue. Partons, madame.” — A peine Bellichone eut-elle touché le cheveu, qu’elle s’endormit; elle ne se réveilla que dans la plaine Saint-Denis. Prenant alors le bras de son conducteur, elle s’achemina vers le palais. „Vous avez donc beaucoup d’amour pour ma soeur? lui dit-elle en marchant. — Aucunement, madame; si j’épousais celle, dont je suis amoureux, ce serait vous que j’épouserais. Mais votre soeur doit faire le bonheur d’un mari; c’est pour cela que je désire être le sien.” Bellichone soupira sans répondre.

Mais le bruit de la nouvelle du retour de Bellichone étant arrivé jusqu’au palais, Bellotte sortit en grande hâte; elle aperçut sa soeur et courut au-devant d’elle. „Reine de l’île Saint-Denis, lui dit-elle, en ôtant sa couronne et en la lui présentant, recevez l’hommage de votre première sujette: je n’ai régné qu’en votre nom, et pour vous; reprenez ce qui vous est dû. „A cet acte de dévouement si rare, Bellichone se jeta en pleurant dans les bras de sa soeur, et refusa la couronne. „Régnez ensemble, soeurs charmantes, dit la fée, paraissant tout à coup devant elles; et vous, Bianco, choisissez votre épouse entre elles deux.”

— Choisissez pour moi, grande fée, répondit-il en s'inclinant.

— „Consultez votre coeur,” lui dit Belotte avec un sourire ironique. Presque sans le vouloir, le regard de Bianco se tourna vers Bellichone.

„Soyez heureux”! dit Bellotte en mettant la main de sa soeur dans celle de Bianco. Puis les deux soeurs invitèrent la fée au repas des fiançailles, qui devaient avoir lieu le même jour. La fée accepta; le repas fut superbe, les fêtes qui suivirent furent encore plus belles; puis la fée retourna dans son lac. Les deux soeurs régnèrent toujours d'un bon accord; Bellichone vécut fort heureuse avec Bianco. Quant à Belotte, elle resta fille et vécut aussi fort heureuse, aimant ses neveux et ses nièces, comme s'ils avaient été ses propres enfants.

La Môme.

4. LE VIEUX ROI ET LA JEUNE FILLE.

(Nouvelle historique.)

J'étais depuis deux mois à Londres (les deux mois, les plus brumeux de la brumeuse Angleterre). Enfin, vers la mi-février, à travers un voile de

nuées grisâtres, j'aperçus, comme une pâle copie de notre soleil de France, le soleil de la Grande-Bretagne. J'avais besoin, pour respirer à l'aise, de sortir de l'atmosphère pesante, qui oppressait ma poitrine, et je résolus d'aller guérir *a very bad cold* (un méchant rhume) à Richemond, que j'avais si souvent entendu citer comme un des plus beaux lieux des environs de Londres. Quittant avec plaisir mon hôtel noir et enfumé, je montai *in a light and comfortable mail coach* (dans une légère et bonne diligence) et arrivai en quelques heures à la destination que je m'étais fixée.

La vue, qui s'offre au voyageur du haut de la terrasse de Richemond, est une des plus riantes et des plus gracieuses. Devant ses yeux se déroule une forêt immense et épaisse, qui semble dominer tout le pays, et au milieu de laquelle toutes les habitations ont l'air d'être enfoncées dans ces épais et moëlleux ombrages. De distance en distance s'étendent de belles pelouses, qui ressemblent à ces clairières qui entrecoupent les bois, où les cerfs, les biches et les faons viennent bondir et jouer sous les rayons du soleil. C'est aussi de la colline de Richemond, où l'on voit le cours de la Tamise: ce n'est point encore l'orgueilleuse reine des fleuves; ici elle est simple et modeste comme la villageoise qui n'a pas encore

vu la ville des rois. Toute poésie à part, la Tamise est peu de chose à Richemond: on ne dirait pas, en la voyant si humble, que quelques milles plus loin elle va devenir si puissante par ses ondes et ses richesses. — Après avoir déjeuné à l'hôtel de l'Étoile (*Star hotel*), j'allai visiter la maison du célèbre Pope*). Les princes d'Orléans l'habitaient alors. Cette jolie villa devait être selon le coeur du poète d'Angleterre; elle est merveilleusement et tranquillement assise sur la pente très-adoucie d'un coteau formant pelouse devant le château, et qui baigne les ondes couleur d'aigue-marine de la Tamise. Un énorme bouquet de chênes séculaires est comme la toile de fond, sur laquelle se dessine en clair l'élégante habitation. — Je consacrai ma soirée à explorer le parc de Kew et son jardin botanique. Cette très-modeste résidence appartient à la couronne; c'était la retraite favorite de la reine Charlotte, femme de Georges III. Le petit pavillon qu'habitait le couple royal, semblerait trop bourgeois à un enrichi de nos jours.

La reine Charlotte s'en arrangeait à la merveille; elle y était plus heureuse qu'à Windsor. Cette reine, d'un esprit peu agréable, mais solide,

*) Alexander Pope, ein berühmter engl. Dichter, geb. 1688, gest. 1744. D. B.

possédait de grandes qualités; elle était le modèle des épouses de la Grande-Bretagne. Les Anglais de mon âge se souviennent encore des soins assidus et pleins d'égards, qu'elle n'a cessé de prodiguer à son malheureux et royal époux pendant sa longue et cruelle maladie, alors que le Seigneur le visitait, comme disait son peuple respectueux, qui s'est toujours abstenu de nommer la maladie dont le souverain était affligé.*)

A Kew, Charlotte et Georges III vivaient très-retirés; souvent on les voyait assis tous les deux sous les nobles ombrages des cèdres; là, ils oublièrent les soucis du trône, les ennuis de la cour, les fatigues de la représentation, et s'occupaient avec délices de botanique, que tous les deux aimaient passionnément.

Un jour, une jolie enfant, avec de beaux cheveux noirs bouclés et jouant autour de son cou, vint à passer près du banc où ils se reposaient de leur promenade. La reine appela la petite fille, qu'elle trouva charmante. C'était l'enfant d'un émigré français. — La petite fille avait rempli son tablier de fleurs champêtres, qu'elle venait de cueillir sur les pelouses. — La reine lui parla d'abord en anglais.

*) Der König hatte häufige Anfälle von Geisteszerrüttungen, wodurch er genöthigt war, sich von der Regierung zurückzuziehen. D. B.

L'enfant, ne le comprenant pas (sa famille ne faisait que d'arriver en Angleterre), elle lui dit en français :

— Vous avez là de bien jolis bouquets ; pour qui sont-ils ?

— Pour maman, qui aime bien les fleurs ; mais qui ne peut plus venir voir les belles plantes qu'il y a ici . . . parce qu'elle est malade.

— Y a-t-il longtemps qu'elle souffre ?

— Oh ! oui, bien longtemps ! bien longtemps ! . . . depuis qu'elle a appris la mort de papa, que les méchants ont tué.

— Quels méchants ?

— Les révolutionnaires, qui ont tué le roi.

— Pauvre enfant ! dit le roi Georges, en passant sa main vénérable dans la belle chevelure de jais de la petite française ; que Dieu te conserve ta mère !

— Je le demande au bon Dieu tous les jours . . . et cependant il ne la guérit pas . . . Je voulais rester auprès d'elle aujourd'hui ; mais elle a ordonné à ma bonne de m'amener ici."

Alors Charlotte se leva et pria l'enfant de la conduire à sa bonne. La vieille gouvernante était loin de croire, que c'était une reine, qui venait ainsi vers elle, si simplement mise, et tenant la petite par la main.

— D'où venez-vous, mademoiselle Louise? demanda-t-elle d'une voix sévère; je vous avais recommandé de ne pas vous éloigner.

— Ne la grondez-pas, dit la reine, elle était, la pauvre petite, à me parler de sa mère, et je viens vous demander, madame, de me conduire chez elle.

— Ma maitresse est bien malade... En disant ces mots, la vieille femme, se passa la main sur les yeux et essuya ses pleurs. Charlotte ajouta:

„Je pourrai peut-être diminuer ses souffrances... et être assez heureuse pour lui rendre quelque service... Allons, retournons chez vous.” Et la reine reprit la main de l'enfant.

Bientôt elles arrivèrent à la maison, qu'habitait l'émigrée dans le village de Kew.

„Maman! maman! voilà une bien bonne dame qui vient vous voir... Elle m'a promis de me donner tous les jours de belles fleurs pour vous.”

A cette voix, la malade, qui était assise près de la fenêtre, sur laquelle se trouvaient quelques pots de réséda, et qui, la tête appuyée sur sa main, regardait le soleil couchant, essaya de se lever... mais la reine l'en empêcha avec bonté, et prit une chaise auprès d'elle, en lui disant: „Vous souffrez beaucoup, Madame?”

— Je n'ai plus la force de souffrir beaucoup

... mais j'ai souffert beaucoup, répondit la veuve émigrée.

— Votre charmante enfant me l'a dit, et je viens vous proposer de changer de logement; celui-ci est humide et malsain. Ici vous n'avez pas assez de soleil. J'ai une habitation tout près ... dans le voisinage. Votre jolie petite fille y aura plus d'espace pour courir et pour jouer ... Permettez, madame, que je vous envoie chercher demain.

— Oh! j'ai peu de temps, ce n'est guère la peine ... je vous remercie, madame.

— Éloignez des pensées si sombres... Pensez à votre enfant, et veuillez accepter mon offre; je vous la fais de bon coeur. Je viendrai vous prendre moi-même. Mon mari et moi aimons beaucoup les émigrés français.

— Oh! tant mieux! tant mieux! répétait la petite Louise. Je suis bien contente d'aller dans une grande maison ... avec un beau jardin ... Maman, vous y serez bien mieux qu'ici." Et en disant ces mots, elle baisait les mains de la dame étrangère.

Le lendemain matin, une voiture vint chercher la pauvre malade. Ce ne fut qu'en arrivant au pavillon de Kew que la noble dame française sut que la reine était sa bienfaitrice.

„Qui aurait jamais dit que c'était une reine!

répéta sans cesse, dans sa joie, la vieille gouvernante; une dame en robe d'indienne et un chapeau de paille!"

Les soins les plus empressés, les mieux entendus, les prévenances les plus délicates étaient prodigués à la mère de Louise, mais ne lui rendaient pas la santé: le chagrin avait été trop avant dans son coeur... Quant à la petite fille, elle ne pouvait croire qu'un grand jardin avec beaucoup de fleurs, un bon logement avec de bons meubles, ne guérissent pas sa mère. Elle était si contente, la charmante enfant, de jouer dans la volière de la reine, et de donner à manger à ses oiseaux!

Un jour le vieux roi Georges, qui venait de retomber dans un de ses sombres accès de folie, entendit la jeune française chanter. Il fut frappé de la douceur de sa voix; il l'appela, et, la prenant sur ses genoux, il lui dit:

— Louise, chantez-moi ce que vous chantiez tout à l'heure.

— Oh! c'est bien triste, répondit l'enfant.

— C'est égal, j'aime cet air; et je serais bien aise de l'entendre encore."

Alors Louise obéit et commença cette touchante complainte sur la mort de Louis XVI:

O, mon peuple! que vous ai-je donc fait?

J'aimais la vertu, la justice;

Votre bonheur fut mon unique objet;

Et vous me traînez au supplice!...

Pendant que la fille de l'émigré faisait entendre ce refrain douloureux, le vieux monarque, les yeux fixés sur elle et plongé dans une sombre rêverie, avait laissé couler des larmes silencieuses. Le soir, quand il fut seul chez lui, pendant qu'il n'y avait pas encore de lumière dans sa chambre, il se mit au piano et répéta l'air du Pauvre Jacques, sur lequel la complainte royaliste a été composée.

Depuis ce jour, il faisait souvent venir la petite orpheline avec sa robe de deuil (car la mère de Louise venait de succomber à sa maladie de poitrine), et il lui disait :

„Enfant, chantez l'air de Louis XVI, l'air qui me fait pleurer.”

Quand Louise commençait à chanter, le vieillard s'asseyait à son piano-orgue, et l'accompagnait doucement et avec des accords si tristes, qu'ils ressemblaient à de mélodieuses plaintes.

Ah ! c'était vraiment chose touchante à voir et à entendre, que cette petite orpheline, chantant, d'une voix émue, les malheurs d'un roi martyr à un autre roi accablé sous la main de Dieu. — La reine Charlotte s'attacha de plus en plus à Louise de Glandeuil... Elle avait soigné la mère jusqu'à son dernier moment ; elle adopta l'enfant, l'éleva avec bonté, et, plus tard, l'ayant richement

dotée, elle la maria avec un gentilhomme anglais...

Louise vit encore; ses beaux cheveux noirs sont devenus blancs, et dans l'aisance et la paix que Dieu lui a donné sur la terre étrangère, elle conserve religieusement le souvenir de sa pauvre mère et de ses nobles bienfaiteurs. Elle a beau vieillir, la mémoire du cœur ne s'éteint pas en elle; et quand, il y a trois ans, je suis retourné en Angleterre, j'ai vu chez mistress (Madame) Radnor, née Glandeuil, un portrait de Georges III, peint dans ses plus vieux jours.

Le monarque, aveugle, semble courbé sous le faix des ans et de son mal; une longue barbe blanche s'épanche sur sa poitrine; sa vénérable chevelure, partagée sur le front, tombe, de gauche et de droite, sur ses épaules; la tête du vieillard semble avoir été inclinée par le poids de sa couronne; cependant, il y a encore comme un sourire errant et vague sur ses lèvres. C'est peut-être un ressouvenir de la gloire de son règne, qui lui vient au milieu des égarements de son esprit, comme un éclair au milieu des ténèbres, ou comme un rayon de soleil sur un tombeau.

Vicomte Walsh.

4. LA VIERGE AUX RUINES.

[Évènement du temps du terrorisme*).]

I.

Le 27 Juillet 1794, à quatre heures du matin, une charette quittait à pas lents la ville d'Arras, conduite par un roulier et escortée par quatre gensd'armes. Elle renferma cinq prisonniers. Cette triste caravane partit de la maison commune, se dirigeait sur Cambrai, où siégeait un tribunal révolutionnaire.

Ces prisonniers avaient été liés fortement de grosses cordes. L'un était un fermier du prince de Vaudemont, accusé d'avoir favorisé l'évasion d'un aristocrate, car on appelait crime, alors, l'action de soustraire au bourreau une proie innocente. L'autre était un vénérable vieillard aux longs cheveux blancs, depuis longtemps curé d'un village

*) Terrorismus, Schreckenssystem, war das tyrannische System, das im Laufe der ersten franz. Revolution von Robespierre und Marat zu Anfange des März 1793 in Ausübung gebracht wurde, um jeden einzelnen Staatsbürger von Frankreich in beständiger Furcht zu erhalten, jeden Augenblick sein Vermögen, seine Freiheit und sein Leben zu verlieren. Diese Schauer erregende Schreckenszeit endete mit dem Sturze und der Hinrichtung Robespierres (den 27. Juli 1794).

aux environs d'Arras; la révolution l'avait surpris enseignant la vertu et la paix à ses paroissiens. Il venait d'être dénoncé et arrêté comme prêchant la révolte! Les trois autres captifs étaient des soeurs hospitalières d'Arras, accusées d'aristocratie, elles qui avaient fait vœu d'humilité. Le vieux prêtre récitait à demi-voix le triste psaume de *Miserere*, et les soeurs répondaient les versets.

Le jour commença à poindre. De légers nuages, flottant sans ordre dans l'air, s'empourpraient des premiers feux du soleil, tandis que du côté de l'occident, encore dans la nuit, les étoiles semblaient ranimer leurs feux pour lutter avec la clarté naissante; mais peu à peu elles pâlirent et semblèrent s'enfoncer dans l'azur du ciel. Les oiseaux, hors de leurs nids, commençaient leurs chansons matinales, et annonçaient le réveil de la nature.

A ce magnifique spectacle, le dernier peut-être qu'ils dussent voir, les prisonniers devinrent silencieux, ils admirèrent la grandeur de la Divinité, et des larmes coulèrent à travers leurs paupières.

„Dieu, le créateur de ces merveilles, jette peut-être sur nous un regard compatissant, dit le vieux prêtre, élevons nos âmes vers lui;” et d'une voix grave et solennelle il se mit à prier.

En ce moment, un des gensd'armes cria au

roulier de presser le pas, et les chevaux prirent, sous le fouet de leur maître, une allure assez décidée. Quatre heures après, ils arrivaient à Cambrai et se dirigeaient vers la prison de la ville.

Dès le matin, l'accusateur public, nommé Cambrière, dressait à la geôle la liste de ceux qui devaient ce jour-là être appelés au tribunal révolutionnaire. En cet instant, la charrette entra et deux porte-clefs commencèrent à en descendre le vieux prêtre qui s'appelait Jacques Béranger, et le déposèrent dans un coin de préau. Ils détachaient déjà une des soeurs, lorsque le geôlier survint et s'écria :

„Mais, citoyen Cambrière, je n'ai plus de place pour loger ces aristocrates!”

— Eh bien, ne t'en mets pas en peine, répondit l'accusateur public, je vais les envoyer tout droit au tribunal révolutionnaire, ils m'y trouveront.”

Et sur un signe, les porte-clefs abandonnèrent la voiture, qui fit volte-face et se rendit au lieu où Cambrière et Lebon tenaient leurs audiences : le vieux prêtre fut oublié dans la cour.

„Et celui-là ! dit un des geôliers ; le citoyen Cambrière n'aura pas son compte.”

— Bah ! reprit un autre, il sera sans doute pour demain ; il en a assez aujourd'hui.”

Jacques Béranger fut enfermé dans un cachot

avec vingt autres prisonniers, tandis que le fermier et ses compagnes de voyage étaient conduits au tribunal, et une heure après, la même charrette les conduisait à la guillotine, dressée sur la place d'Armes.

Les soeurs montèrent sur l'échafaud: toutes trois s'agenouillèrent; il se faisait un grand silence dans la foule. Quand elles eurent prié, l'une d'elles, Madeleine Fontaine, se releva, et d'une voix haute et ferme:

„Chrétiens! dit-elle, nous sommes les dernières victimes de la terreur. Dieu vous l'annonce par ma voix; demain la persécution aura cessé, les échafauds seront détruits, et les autels du Seigneur se relèveront glorieux . . .” Elle allait continuer, lorsqu'un bruit sourd se fit entendre . . . elle se retourna . . .” c'était la tête de Jeanne Gérard, l'une de ses compagnes, qui venait de tomber dans le panier placé au bas de l'échafaud. Thérèse Simon la suivit; après elle, la vénérable et sainte femme qui venait de faire cette prophétie; puis le pauvre fermier offrit sa tête au couteau révolutionnaire.

II.

Le lendemain de la mort des soeurs hospitalières d'Arras, les prisonniers s'entretenaient de la prédiction de Madeleine Fontaine, qui était par-

venue jusqu'à eux; tous accueillèrent ses paroles avec une foi naïve. Le vieux prêtre avait raconté plusieurs exemples de cette prévision de l'avenir au moment suprême de la mort, et son récit augmentait les espérances d'une liberté prochaine. La prédiction s'accomplissait déjà; car il n'y eut pas d'exécution le lendemain; les citoyens Cambrière et Lebon ne devaient pas siéger ce jour-là au tribunal révolutionnaire. Le surlendemain, ils allaient reprendre leurs terribles fonctions, lorsque arriva dans la nuit la nouvelle de l'évènement du 9 thermidor*), qui frappait Robespierre, anéantissait le pouvoir de ses séides et les menaçait de cet échafaud, sur lequel ils avaient fait périr tant de victimes. Les rues de Cambrai retentirent de cris d'allégresse; une partie de peuple se porta sur la place d'Armes et renversa cette guillotine rougie de tant de sang, tandis que l'autre courut à la prison de la commune, en enfonça les portes, délivra les prisonniers et les porta en triomphe. Quelle joie pour ces malheureux, qui se croyaient

*) Der 27. Juli. Während der Revolution wurde, vom 27. Nov. 1793 an, ein neuer Kalender in Frankreich eingeführt, wobei zugleich die Monate andere Benennungen erhielten. Der Thermidor, Sizmonat, dauerte vom 19. Juli bis zum 17. August. Dieser Kalender wurde indessen von Napoleon, im Jahre 1805, wieder aufgehoben.

voués à la mort, et qui voyaient s'ouvrir devant eux les portes de la liberté! — Chacun, parmi la foule, trouvait un parent, un ami, un frère, une épouse; c'étaient des embrassements, des rires et des larmes. Jacques Béranger, le bon prêtre, bien qu'il fût un des derniers à quitter la prison de Cambrai, avait cependant hâte de retourner à Arras, où étaient restés deux jeunes filles, ses nièces, Jeanne et Marguerite. Aussi prit-il d'un pas pressé le chemin de sa modeste demeure. Il marchait en remerciant Dieu de sa bonté infinie, lorsqu'il vit une voiture dont le conducteur faisait boire les chevaux à une fontaine, non loin du chemin.

„Tiens! c'est vous, Monsieur Béranger? vous voilà libre? lui dit le charretier en l'apercevant, son bâton à la main. Eh bien! j'en suis content.”

— Merci, mon ami. Tu le vois, la prédiction de la soeur Madeleine s'est accomplie, l'échafaud est renversé et les prisonniers courent les champs.

— Voulez-vous profiter de ma charette? C'est celle qui vous a amené; mais faut pas m'en vouloir, voyez-vous; il n'y avait pas moyen de refuser si l'on tenait à sa tête. Voyons, monsieur le curé, montez à côté de moi; le chemin est long, le soleil est brûlant et la route poussiéreuse.

— J'accepte, mon ami; ta voiture, qui me

menait, il y a deux jours à la mort, me ramène auprès de ma famille, et j'ai hâte d'y arriver.

Quand ils entrèrent dans la ville d'Arras, la nuit était venue; le charretier, pour toute récompense, demanda au bon prêtre son pardon et sa bénédiction: le vieillard l'embrassa et se dirigea d'un pas léger vers la demeure, où lui et ses nièces s'étaient tenus cachés pendant la terreur.

III.

Dans une pauvre chambre, sous le toit, étaient assises deux jeunes filles travaillant. Une lampe de terre éclairait cette demeure enfumée, qui n'avait d'autres meubles qu'un lit vermoulu, une table et deux ou trois chaises. Au-dessus du lit, un tableau représentant la Vierge et l'enfant Jésus était suspendu au mur; un rayon de la lampe venait expirer sur cette image, qui au tremblement de la lampe semblait vivante et animée. Les deux jeunes filles cousaient en silence. Jeanne, l'aînée, la tête baissée, laissait quelques larmes tomber sur ses mains blanches et maigres. Marguerite, la plus jeune, la regardait à la dérobée et semblait faire effort pour retenir sa douleur; enfin, ne pouvant plus la contenir, elle laissa sortir de sa poitrine un long gémissement. Jeanne, ayant

levé les yeux sur sa soeur, lui dit en la contemplant avec tendresse :

„Marguerite, tu sais le précepte de notre bon oncle: „Dieu est le maître; ce qu'il fait est bien fait.”

Puis elle se tut, et toutes deux continuèrent à travailler. „Pauvre oncle! reprit Marguerite, où est-il maintenant? peut-être est-il mort.

— Oh! ne dis pas cela, reprit Jeanne, cette pensée me fait peur; et pourtant, dans la détresse où nous sommes, ne vaudrait-il pas mieux qu'il fût au ciel? Dieu aura été clément envers lui.

— Jeanne, reprit Marguerite, Dieu a déjà pitié de nous, puisqu'il nous a envoyé du travail, alors que tant de pauvres en manquent; au moins, nous aurons du pain, et combien n'en ont pas! Oh! Dieu est bon.

— Oui, Dieu est bon, puisqu'il nous a laissées ensemble! — A ces paroles les deux jeunes filles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre. Puis elles se mirent au travail et Marguerite raconta à Jeanne un rêve qu'elle avait eu la veille:

„Hier, ma soeur, la sainte Vierge Marie, qui est là, sur ce tableau, m'apparut pendant mon sommeil; elle n'était plus agenouillée au milieu de ces ruines, devant ce beau Jésus endormi; elle était debout et portait son enfant éveillé. Elle me

souriait de sa bouche divine, et le petit me tendit les bras. Puis elle parut sortir de son cadre et s'approcher de moi. Elle toucha de sa main mes vêtements et les tiens; alors, de pauvres qu'ils étaient, ils devinrent riches. Au lieu de cette chambre obscure, tout s'illumina d'une lumière éclatante, et nous nous trouvâmes dans une belle église: un prêtre était à l'autel; il se retourna vers les assistants pour les saluer de ces doux mots: „Que le Seigneur soit avec vous!” Quelle fut ma joie! . . . c'était mon oncle! je voulus m'élancer vers lui! . . . mais hélas! je m'éveillai, et cette chère vision s'effaça devant la triste réalité!”

En ce moment on frappa à la porte. Les deux soeurs effrayées tressaillirent en se serrant l'une contre l'autre; elles s'interrogeaient du regard sur ce qu'il fallait faire, lorsqu'un second coup plus fort vint augmenter leur perplexité; mais une voix du dehors s'écria:

„Jeanne, Marguerite, c'est moi, ouvrez donc!” A cette voix bien connue, Marguerite s'élança pour ouvrir la porte, et reçut dans ses bras son bon oncle, le vénérable Jacques Béranger.

Jeanne était restée assise, incapable d'aucun mouvement; elle regardait d'un air effaré ce bon vieillard, qu'elle croyait mort ou du moins au fond d'un cachot.

„Eh bien! qu'as-tu, ma Jeanne? lui dit-il en lui prenant les mains; ne me reconnais-tu pas? c'est moi, c'est ton oncle.”

A cette voix, le sentiment revint à la jeune fille, un long sanglot sortit de sa poitrine, et elle s'élança au cou du vieillard sans pouvoir proférer une parole.

„Est-ce bien possible! disait Marguerite, vous nous êtes rendu! pour toujours, n'est-ce pas? ... Oh! il n'y a plus de malheurs possibles ... vous êtes là!”

Alors le vieillard leur raconta ce qui était arrivé et comment il avait été rendu à la liberté. Après cela Marguerite et Jeanne ouvrirent cette pauvre chambre de leur oncle, qu'elles avaient tenue fermée pendant sa courte absence, et il y rentra en bénissant le Seigneur de toute son âme, car il croyait lui avoir dit un éternel adieu.

Ce miraculeux événement augmenta la vénération des deux jeunes filles pour la sainte image de la Vierge. Depuis deux cents ans elle avait appartenu à leur famille, et aujourd'hui, que cette Vierge venait de montrer sa puissance d'une façon si éclatante, elle devenait une relique plus précieuse encore.

„Crois-moi, Jeanne, dit la jeune Marguerite,

c'est cette Sainte Vierge qui veille sur nous et nous protège.

— Comme elle est belle! reprit Jeanne, sa figure respire une angélique bonté; avec quel doux regard elle contemple son enfant endormi! Notre pauvre mère avait pour elle une grande dévotion. Toutes petites que nous étions, elle nous agenouillait devant cette image et nous faisait réciter nos prières.

— Eh bien, ma soeur, faisons comme lorsque nous étions toutes petites." Et les deux soeurs se mirent à genou devant le tableau, pour remercier la Vierge, de leur avoir rendu leur bon oncle.

IV.

Deux années s'écoulèrent au milieu d'un travail assidu; il paraissait léger aux jeunes filles, car ce travail nourrissait celui qui les avait recueillies orphelines. Cependant cette quiétude devait être troublée, car Dieu envoie des épreuves pénibles à ses fidèles serviteurs. Le marchand, pour lequel travaillaient Jeanne et Marguerite, fit de mauvaises affaires, et s'enfuit, emportant une assez forte somme qu'il leur devait pour des travaux terminés, et, par ce départ, le travail leur manquant tout à coup, elles se trouvèrent sans pain. Il leur fallut se résigner à vendre peu à peu leurs hardes, afin que

jusqu'au dernier moment le bon Jacques Béranger ignorât l'affreuse position dans laquelle ils se trouvaient.

La Noël arriva, c'est-à-dire le 4 nivôse an IV. Le propriétaire des deux chambres, que l'oncle et ses nièces occupaient, vint chercher le loyer du semestre. Hélas! il n'y avait rien pour le payer. C'était un homme dur, il se fâcha; et Jacques Béranger apprit pour la première fois le dénûment de la petite famille. Jeanne et Marguerite supplièrent vainement le maître de la maison, en lui exposant leur misère.

„Que voulez-vous? leur répondit-il; je ne puis me payer de belles paroles, le gouvernement ne s'en contente pas pour l'impôt; cherchez un autre asile. Vos meubles resteront, c'est à peine qu'ils suffiront pour me payer.

— Oh! monsieur, dit Jeanne, tout vous appartient ici. Mais je vous le demande en grâce, laissez-nous ce tableau, c'est un héritage de famille; nous lui portons, ma soeur et moi, une dévotion toute particulière.

— Ici tout est à moi, le tableau comme le reste, ou bien, trouvez de l'argent!”

Jacques Béranger restait muet d'étonnement. A peine put-il articuler une parole en faveur de la demande de ses nièces.

Le soir même survint un huissier, qui leur fit commandement d'avoir à payer dans les vingt-quatre heures.

Pauvres enfants, elles se couchèrent bien tristes! Toute la nuit, à travers la mince cloison qui les séparait du vieillard, elles l'entendirent gémir et soupirer. Enfin Marguerite, cédant à ce besoin impérieux de sommeil qui domine la jeunesse, s'endormit. Jeanne restait reveillée et regardait sans voir, lorsque, tout à coup, elle aperçut l'image de la Vierge, resplendissante de lumière ... c'était la lune qui, glissant à travers les nuages, jetait dans la chambre sa pâle lueur, et Jeanne crut voir dans cet accident naturel une heureuse prédiction.

Le lendemain l'huissier revint; il saisit tous les meubles, au nom du propriétaire, et quelques jours après une affiche collée à la porte annonçait qu'un pauvre meublier serait vendu sur la place publique. A midi on enleva tout; les deux jeunes filles et le vieillard restèrent ensemble. Jeanne et Marguerite pleuraient en silence. Le bon prêtre, appuyé contre le mur, car il n'avait pas même une chaise pour s'asseoir, était morne et abattu. L'huissier rentra, fit une recherche minutieuse, et leur dit d'une voix émue:

„Pardonnez-moi d'ajouter encore à votre dou-

leur, mais j'exerce un devoir rigoureux ... il faut que j'emporte la clef de cette chambre."

Il n'osait pas leur dire de s'en aller...

Jacques Béranger comprit, et, prenant ses nièces par la main, il sortit, en jetant un dernier regard sur ce paradis terrestre, qui l'avait abrité, lui et les siens, durant les orages de la révolution. Une pauvre voisine était sur le pas de sa porte ouverte; sans mot dire elle leur montra sa chambre, ce qui signifiait:

„Voilà tout ce que j'ai, partageons."

Les deux soeurs entrèrent en pleurant.

„Vous le voyez, mes enfants, leur dit le bon prêtre, Dieu ne nous abandonne pas tout à fait... Du courage!"

Sur la place on vendait le mobilier; déjà la table, les chaises, les lits étaient adjugés; le tableau seul restait. Jacques Béranger s'approcha et le contempla une dernière fois d'un oeil humide.

„Voyons, dit le crieur, combien le tableau?"

— Un petit écu, dit un marchand.

— A un petit écu la sainte Vierge! vociféra le crieur. Ce n'est pas cher; on a l'enfant par dessus le marché."

Jacques Béranger allait s'enfuir pour ne plus entendre ces impies profanations, lorsqu'une voix, partie de la foule, cria:

„Cent livres!”

Le prêtre s'arrêta: avec cent livres le propriétaire était payé et bien au delà. Il eût volontiers embrassé ce protecteur inconnu.

„Deux cents livres!” dit une autre voix.

Un murmure circula parmi la foule.

Dans ces temps de révolution, alors que la religion du Christe était proscrite, c'était presque un crime d'acheter un tableau de sainteté. Cependant un étranger se fit jour à travers la foule et jetant autour de lui un regard dédaigneux, il cria:

„Cinq cents livres!”

— Huit cents! dit un brocanteur.

— Mille! répliqua l'étranger.

— Qu'est-ce donc, monsieur? demandèrent à Jacques deux officiers qui passaient.

— C'est mon mobilier que l'on vend, Messieurs, répondit humblement le viellard; voilà un tableau qui va déjà à mille livres. C'est une richesse, que je ne me soupçonnais pas.

— Oh! voyons cela, dit le plus âgé des deux officiers, après avoir considéré le vieillard avec émotion.

— „Dix mille livres!” cria-t-il avant d'avoir percé la foule. Ce cri lui fit ouvrir une large

place, et bientôt il se trouva au premier rang, en extase, devant la toile.

L'étranger, surpris, ajouta à son tour:

„Quinze mille!”

Mais l'officier offrit de nouveau:

„Soixante mille livres!”

Le murmure augmenta dans la foule, et de sourdes menaces s'adressèrent à l'enchérisseur.

„Respect au génie! s'écria l'officier. Ceci est l'oeuvre du plus grand peintre des temps anciens, de Raphaël Sanzio. Je l'offrirai au gouvernement français comme une riche conquête.”

Cet homme était un des plus braves généraux de la république. Jugez de la joie de la pauvre famille! —

Jacques Béranger plaça sûrement ses fonds avec hypothèque, et loua à la campagne une petite maison, que ses nièces et lui allèrent habiter, ainsi que la bonne voisine, qui les avait recueillis; puis, quelques années après, Napoléon, ayant relevé les autels du Christ, Jacques Béranger fut nommé à l'une des principales cures d'Arras; ses nièces se marièrent et devinrent de bonnes femmes de ménage, qui partagèrent leurs soins et leur tendresse entre leur vieil oncle et leur jeune famille.

Aujourd'hui le tableau de la Vierge aux ruines se trouve dans le musée du Louvre.

Réné de Saint-Louis.

6. EUDOXIE.

(Épisode des guerres de l'empire.)

Thécla et Eudoxie, d'une honnête famille de la Saxe, étaient restées orphelines, dès leur bas âge. Madame Offenheim, leur tante maternelle, les avait recueillies dans son domaine, près de Dresde, ou plutôt dans le domaine de son mari, vieillard plus que septuagénaire, qui eût été son père, et qui, ayant conçu pour elle une tendre affection, l'avait demandée en mariage, parce qu'elle n'avait pas de fortune, et afin de pouvoir, tout naturellement, lui laisser un sort convenable.

Thécla et Eudoxie, installées, aimées et choyées dans le castel de M. Offenheim par leur tante, qui leur fut d'abord une mère pour les soins dûs au premier âge, et bientôt une institutrice pour l'éducation que réclame la jeunesse, les chères petites, grâce à tant de sollicitude et d'amitié, n'avaient pas eu le temps de se savoir orphelines.

Depuis plus de dix ans, le petit château d'Offenheim était devenu, par l'amabilité de la châtelaine, le rendez-vous des personnes les plus distinguées et les plus agréables du voisinage, de manière que Thécla et Eudoxie, indépendamment d'une instruction et d'une éducation des plus soignées, étaient redevables à leur tante de tous les meilleurs plaisirs. Jamais jeunes demoiselles n'avaient été plus heureuses et plus contentes de leur bonheur . . . lorsqu'un soir madame Offenheim les fit appeler auprès de son lit, où on la croyait retenue par une légère indisposition.

„Mes enfants, leur dit-elle, ce n'est point une indisposition, ce n'est pas une maladie, c'est la mort! . . . Demain vous serez orphelines une seconde fois . . . Un anévrisme déjà ancien va tarir dans quelques heures les sources de ma vie . . . je le sens . . . j'avais caché la gravité de mon état à mon mari . . . Pourquoi assombrir encore les ombres de sa vieillesse? . . . Je ne vous en avais rien dit, mes chères petites. Pourquoi pâlir d'avance les roses de votre printemps? . . . Quoique j'espère en la miséricorde de Dieu, je regrette cette vie où je vous laisse. Je la regretterai moins, si vous me promettez de ne pas abandonner votre vieil oncle, que les infirmités commencent à accabler, et que la solitude achèverait de briser. Cependant, grâce

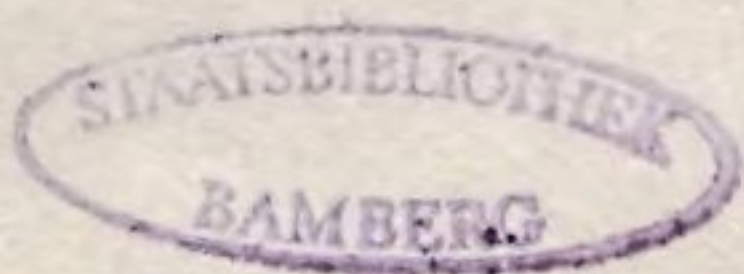
à ses libéralités, je puis vous laisser à chacune vingt mille ducats de dot; mais si vous vous mariez, avant que Dieu ait rappelé votre oncle, promettez-moi d'imposer l'obligation de vivre avec lui, comme première condition de votre mariage. Ce ne sera pas trop de vous deux pour remplir le vide de mon absence . . . il m'aime tant! . . . L'affection se mesure à l'étoffe du coeur qui aime, et non au mérite de l'objet aimé . . . Adieu! . . . adieu! . . . promettez, et laissez-moi seule avec le prêtre qui entre."

Et les deux jeunes filles jurèrent ce qui leur était demandé, en inondant de larmes la main, qui se levait encore pour les bénir.

La nuit même cette sainte femme mourut. La contrée entière fut en deuil; tout le monde pleura, excepté M. Offenheim: il avait un trop violent désespoir.

Cette mort fit une révolution complète dans le château d'Offenheim, qui devint aussi triste et aussi désert, qu'il avait été prospère et animé. Le vieux châtelain, immobile de douleur, fut frappé d'une paralysie du bras droit; et il n'avait plus d'autre consolation que la vue et les soins de Thécla et Eudoxie.

Rien ne se ressemblait moins que les deux soeurs entre elles. Thécla, les yeux et les cheveux



noirs, la taille haute et élancée, avait le caractère altier, l'humeur vive et coquette, l'imagination plus ardente que le cœur. Eudoxie avait pour ainsi dire l'âme blonde comme les cheveux; ses yeux bleus étaient doux et voilés comme son cœur; un tendre nuage de mélancolie semblait envelopper son front et son esprit; ses devoirs étaient ses premiers plaisirs. Tout excitait les vœux de Thécla; un rien contentait ceux d'Eudoxie. Sans doute, Eudoxie soupirait un peu de l'austérité de sa vie auprès de M. Offenheim, mais il lui avait été légué par sa tante, et elle ne comprenait pas pour elle-même un autre bonheur que de le rendre moins malheureux: Thécla, au contraire, supportait avec impatience un pareil assujettissement, et ses rêves ne tendaient qu'aux moyens possibles de s'en affranchir. C'était presque toujours Eudoxie qui soutenait les pas du vieillard, qui lui faisait de saintes et intéressantes lectures, et qui lui chantait les airs qu'il préférait, les vieux airs de sa jeunesse. Elle était admirable de soins, de gaieté, de courage, et M. Offenheim avait retrouvé des larmes pour pleurer sa jeune épouse; c'était une grande joie pour Eudoxie. — Thécla au contraire avait presque toujours quelque bonne raison pour n'être pas près de M. Offenheim; il s'en apercevait bien, mais il ne s'en plaignait jamais; il était trop bon, et aussi

trop content de son Antigone-Eudoxie, qui inventait d'ailleurs mille excuses, afin d'expliquer l'absence de sa grande soeur.

Quelques mois à peine écoulés, un riche mariage se présenta pour Eudoxie, mais il fallait quitter le château d'Offenheim, et ce mariage fut manqué. Au premier moment, Thécla en avait conçu beaucoup de jalousie. Belle et brillante comme elle était, voir sa soeur cadette recherchée ainsi avant elle, son orgueil en souffrit cruellement : depuis ce jour elle ne cessa d'écrire à Dresde aux connaissances, qu'elle y avait contractées pendant les dernières années, où l'on recevait tant de monde à Offenheim. Enfin, un matin arriva un courrier, qui lui apportait la nouvelle, qu'elle était nommée lectrice et demoiselle d'honneur de la reine. Vîte, elle porta la lettre à sa soeur, qui lui dit seulement : „Et la promesse au lit de mort de notre tante ?” Thécla, sans se déconcerter, répondit : „J'ai promis que je ne me marierais qu'à la condition de rester auprès de M. Offenheim . . . mais ce n'est pas pour me marier que je le quitte . . . Ainsi . . .

— C'est juste ! répliqua Eudoxie, en rougissant pour sa soeur de cette interprétation ; mais, ajouta-t-elle, tu vas donc me laisser seule, chargée d'une si grande responsabilité

— Ah! mon Dieu, interrompit Thécla, je tomberais bientôt malade d'ennui, et je serais pour toi-même une charge plus qu'une aide. Les caractères et les tempéraments varient comme les figures. Tu te plais à cette vie d'abnégation auprès de ce bon vieillard; je t'admire et je voudrais t'imiter; mais je n'en ai ni la force ni le courage... Une langueur mortelle m'a saisie... l'air de la cour me ranimera.

— Adieu donc, Thécla, reprit Eudoxie, adieu, et sois heureuse!"

Huit jours après, une grande dame vint chercher Thécla; M. Offenheim, qu'Eudoxie avait préparé, embrassa la fugitive en lui demandant de lui écrire souvent. Puis, quand les chevaux partirent au galop, se retournant vers Eudoxie: „Ma fille, lui dit-il, te voilà seule chargée du pauvre vieillard!... Dieu te récompensera!

— Il me récompense déjà, répliqua Eudoxie, puisque vous m'appellez votre fille." —

Sur ces entrefaites, l'armée française, qui marchait de victoire en victoire, et qui marchait très-vîte, s'empara de la Saxe, mais à titre d'alliée. L'empereur Napoléon respecta la couronne du vieux roi, seulement, le pays fut occupé par nos

troupes, précaution utile aux projets de Napoléon sur l'Autriche et sur la Prusse. Les généraux, officiers et soldats furent répartis chez les habitants. Un général de la garde se présenta, lui et sa suite, avec un billet de logement au château d'Offenheim. Il fallut bien le recevoir, et, qui plus est, le recevoir bien. Le général souffrait encore d'une blessure récente; c'était d'ailleurs un homme jeune encore, d'une grande distinction, et, aussi doux dans la vie ordinaire, qu'il était terrible dans les combats. M. Offenheim l'admit à sa table, et le français fut témoin des vertus angéliques d'Eudoxie, dont la grâce l'avait d'abord frappé. Au bout d'un mois de séjour, il fit à l'oncle l'aveu d'un sentiment, qu'il cachait le mieux possible aux yeux de la nièce, et offrit son nom et sa main. Il était dans la plus belle passe de fortune et d'ambition, favori de l'empereur et tenant à une excellente famille d'Alsace quasi Allemand par conséquent, ce qui touchait beaucoup M. Offenheim. Le vieillard rajeunissait à cette espérance; l'idée de pouvoir confier avant de mourir sa chère Eudoxie à un époux si éminent par sa position, et qui paraissait si digne d'elle par le coeur, répandait sur la figure du vieillard et dans son humeur une teinte de joie inaccoutumée, dont Eudoxie jouissait sans se l'expliquer. Les informations sur le général furent

faciles à prendre. Quand Mr. Offenheim fut tout à fait en règle de ce côté, il appela Eudoxie et lui révéla le grand secret. „Si tu ne te sens pas d'éloignement pour le général, mon enfant, c'est une chose faite.”

— Ah! monsieur . . . mon bon oncle, mon père! . . .” C'est tout ce que put d'abord articuler Eudoxie.

Puis elle ajouta après un moment de silence: „Mais . . . tant de gloire et de bonheur ne vaut pas la douceur de rester près de vous; je ne puis rompre cette habitude de mon coeur . . . il m'est impossible de vous quitter, même pour une félicité dont je sens tout le prix.”

— Mon enfant, reprit le vieillard, ta piété filiale et ingénieuse a instruit ce qui m'entoure de tous les soins que ma pauvre existence demande. Tu as de bonnes élèves ici, je t'assure, je m'en contenterai fort bien. Et d'ailleurs, si je voulais ce mariage; si je te l'ordonnais . . .

— Je vous désobéirais, mon père! répliqua Eudoxie. Oui . . . et ne vous fâchez pas. Quand ma bonne tante fut près de mourir, elle nous fit jurer, à ma soeur et à moi, en nous léguant nos dots, de ne nous marier qu'à la condition de ne pas vous quitter Ce serment, qui était d'a-

vance écrit dans mon coeur, fut bien vite sur mes lèvres. Vous ne voudriez pas me rendre parjure et malheureuse.

— Eh bien, reprit encore M. Offenheim, tu te marieras et tu ne me quitteras pas. Je te suivrai en France, dans ton ménage Qu'as-tu à dire maintenant?" Et aussitôt il ouvrit ses bras à Eudoxie, stupéfaite de joie et de surprise.

— Comment! s'écria-t-elle, vous me serriez dans vos deux bras! est-ce que je rêve?

— Non, tu ne rêves pas, mon enfant, le chagrin m'avait paralysé, le bonheur me ressuscite . . . Général! cria-t-il, venez, venez et embrassez l'oncle de votre femme!"

Eudoxie était rouge et pâle tour à tour de pudeur, d'orgueil et de joie. Son coeur avait parlé comme celui du général, mais sa bouche serait restée muette jusqu'à la mort.

Le contrat de mariage fut signé le même jour que la paix.

Eudoxie écrivit à Thécla une lettre, où tout son coeur s'épanchait. Thécla répondit par un mot assez spirituel; et, après plusieurs mariages manqués, elle se fit chanoinesse pour être au moins appelée *Madame*.

Le bonheur d'Eudoxie dure encore et s'est accru d'année en année, à travers bien des révolutions. Cela prouve que la vertu a sa récompense sur la terre . . . quelquefois!

Émile Deschamps.

II. PIÈCES DRAMATIQUES.

1. LA ROSIÈRE

ou

TROP PARLER NUIT.

PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. Chambrey, banquier.

Coralie, sa fille (15 ans).

Laurence, nièce du Maire (14 ans).

Mme Beaumont (60 ans, vêtue de noir).

Suzanne, servante de ferme (18 ans).

Françoise, fermière.

Un laquais.

Le théâtre représente le salon d'un château.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Coralie. Laurence.

LAURENCE. Quoi! j'arrive tout juste pour la fête du couronnement! Et moi, qui ne comprenais rien, ce matin, à l'air magistral de mon oncle!

CORALY. Ne t'en étonnes pas : en qualité de maire, ton oncle, revêtu de son écharpe, juge ce soir

Tous les pâles humains,
ou pour parler plus juste, toutes les grosses et rouges filles du village qui prétendent à la rose. Il forme, avec M. le curé, l'adjoint et le juge de paix, le tribunal, où sont discutés les vertus et les mérites des concurrentes ; le choix fait, c'est ton oncle, ou une dame nommée par lui, qui place la blanche couronne sur le front de la plus sage.

LAURENCE. Quel bonheur ! je suis sa nièce, il m'aime . . . donc, je couronnerai la rosière !

CORALY (d'un air froid). Tu raisones dans le cas où je te céderais mes droits . . .

LAURENCE. Tes droits ? . . .

CORALY. Comme la plus âgée . . .

LAURENCE. Et comme la demoiselle du château, n'est-il pas vrai ? Ne te fâches pas ! . . . *A tout seigneur tout honneur ! . . .* tu couronneras la rosière. Mais je croyais qu'il n'y avait de rosières qu'à Salency où à Surènes ; comment se fait-il que ce pauvre village de la Lorraine ? . . .

CORALY. C'est une histoire.

LAURENCE. Conte-la moi ! . . . tiens, tu en meurs d'envie.

CORALY. Tu crois ? . . . Eh bien, écoute ! Il y a

cinquante ans et plus avant la révolution française, le château, dont on voit les ruines au bas de la colline, était habité par les seigneurs du village, le comte et la comtesse d'Austaing. De leurs nombreux enfants, il ne leur restait qu'une fille qui était très-belle, très-pieuse et très sage. Elle avait vingt ans, lorsqu'elle tomba malade et bientôt elle fut à la mort. Son père et sa mère veillaient auprès d'elle et la voyaient s'affaiblir d'heure en heure. Le vieillard s'approcha de la pauvre mère, qui priait le bon Dieu les yeux fixés sur le visage mourant de sa fille, et il lui dit: „Notre fille va mourir; je désire consacrer à des oeuvres charitables la fortune que nous lui avons destinée, afin qu'elle porte à Dieu sa dot en bonnes oeuvres.” Cette résolution fut exécutée, car la pauvre Christine mourut, hélas! et ses parents fondèrent le petit hôpital qui est encore au bout du village, l'école que tiennent les bonnes soeurs, et constituèrent, comme dit papa, un capital, dont la rente devait être, chaque année, à la Notre Dame*) de septembre, donnée avec une couronne de roses.... *A la plus sage!* Sans doute, ils pensaient à leur fille!... Voilà mon histoire.

*) Unsere liebe Frau, ein alter Ausdruck für die Jungfrau Maria.

LAURENCE. Elle est touchante; mais, dis-moi, toi qui es au courant des secrets de l'état, quelle sera cette année la rosière?

CORALY. Connais-tu Suzanne, la servante de la fermière, qui nous apporte des oeufs et du laitage?

LAURENCE. Cette jolie jeune fille, qui a l'air si calme et si doux?

CORALY. C'est elle que l'on désigne ... pourtant....

LAURENCE. Pourtant?...

CORALY. Rien.

LAURENCE. Rien? *mais, cependant, pourtant,* voilà trois mots, qui toujours irritent ma curiosité, et tu ne me feras pas accroire que ton *pourtant* ne voulait rien dire.

CORALY. Suzanne est une bonne fille.

LAURENCE. Je n'en doute pas, *pourtant*....

CORALY. Eh bien! *pourtant*, une prétendante à la rose, qui, le soir, court les champs toute seule, sans pouvoir dire où elle va, cette prétendante-là n'obtiendrait pas mon suffrage.

LAURENCE. Elle a fait cela?

CORALY (avec volubilité). Oui, vraiment. Il y a quinze jours, nous revenions à cheval, mon père et moi, à la nuit tombée; je le précédais dans un étroit sentier, quand, tout à coup, je vis devant

moi une petite paysanne qui marchait rapidement. La lune jouait entre les arbres, je reconnus Suzanne. Elle portait un lourd panier où je vis des fruits d'un côté, et de l'autre le cou d'un poulet passant à travers les barreaux d'osier. „Tiens! Suzanne, dis-je, où vas-tu si tard?” Elle ne répondit pas. „Vas-tu faire une commission pour madame Françoise? — Non, mamzelle. — Où vas-tu donc?” Elle rougit et des larmes roulèrent dans ses yeux. Mon père s'approchait, je la quittai ... mais il me semble que *la plus sage* ne doit jamais être embarrassée de rendre compte de ses démarches.

LAURENCE. C'est singulier, en effet. Et tu crois....

CORALY. Oh! rien! mais, comme toi, je dis: c'est singulier!... Chut! la voici.

SCÈNE II.

Les Mêmes, Suzanne (portant une corbeille).

SUZANNE. Mademoiselle, voici un fromage à la crème, que madame Françoise vous envoie.

CORALY. Merci, Suzanne. Il servira pour le goûter que mon père doit offrir à la rosière.

LAURENCE. Cela vous intéresse, Suzanne.

SUZANNE. Oh! Mademoiselle!

CORALY. Vous êtes prétendante à la rose?

SUZANNE. Comme toutes nos jeunes filles.

LAURENCE. Mais vous avez plus de droits que vos compagnes?

SUZANNE. Moi? mademoiselle Laurence, oh! nenni! Jeanette, Thérèse, Marie, sont des filles si sages, si bonnes! elles soignent si bien leurs parents, leurs petits frères! moi, je ne suis qu'une pauvre orpheline, qui n'est utile à personne....

CORALY. Mais tu serais bien aise d'avoir la rose?

SUZANNE. Ah! mademoiselle, je n'ai personne à qui l'offrir, je suis seule! La mère de Thérèse serait si contente, si sa fille était couronnée!

LAURENCE (bas à Coraly). Elle est généreuse, au moins.

SUZANNE. Ces demoiselles n'ont plus rien à me commander?

CORALY. Tu t'en vas déjà, Suzanne? Françoise s'impatienterait, n'est-ce pas?... pauvre enfant!

SUZANNE. Oh! mademoiselle, que dites-vous là? Madame Françoise est bien bonne pour moi... mais l'ouvrage n'attend pas!

LAURENCE. Allons, Suzanne, nous nous en irons ensemble; voici l'heure du déjeuner de mon

oncle. Adieu, Coraly, à ce soir, pour la cérémonie du couronnement.

CORALY. Adieu, ma chère! Bonne chance, Suzanne!

SCÈNE III.

Coraly (seule).

Elle est gentille, Suzanne, et je suis presque fâchée d'avoir dit à Laurence mes petites idées particulières; elle est si bavarde! Que de fois, à la pension, n'a-t-elle pas excité des tracasseries!... mais, bah! elle saura se taire dans une occasion importante.... Voici mon père.

SCÈNE IV.

M. Chambrey. Coraly.

CORALY. Bon jour, papa.

M. CHAMBREY. Chère enfant! je suis en retard, parce que je te savais avec Laurence, je voulais te laisser tout au bonheur de revoir ton amie.

CORALY. Je l'ai revue, en effet, avec beaucoup de plaisir.

M. CHAMBREY. Je suis charmé de cette rencontre, qui te procure une compagne; car, je le crois, ma Coraly, nous habiterons souvent cette

terre . . . tant de souvenirs sont attachés pour moi à ce château! C'est ici que je vins, jeune, pauvre, orphelin, ayant pour appui dans le monde le plus loyal des hommes, monsieur Beaumont, mon bienfaiteur, mon ami, qui, quoique riche et dans une position brillante, ne dédaignait pas de m'admettre à sa table dans sa famille, moi, obscur commis; c'est ici que je connus ta mère; elle était parente de mon digne patron, et, voyant que j'avais l'amour du travail, il me la donna pour femme, et me céda sa maison de banque.

CORALY. Elle a prospéré entre vos mains, bon père.

M. CHAMBREY. Il est vrai; mais j'ai eu du reste à me plaindre du sort. Ma Cécile, ta pauvre mère, est morte; mes bienfaiteurs ont quitté l'Europe, et m'ont laissé ignorer leur sort! c'est une vive douleur pour moi.... Lorsque, il y a quelques mois, cette terre, qu'ils avaient vendue en partant pour les Indes, fut remise en vente, je l'ai achetée, comme un lieu, auquel sont attachés mes plus doux souvenirs.

CORALY. Et je m'y plais beaucoup, mon papa.

M. CHAMBREY. Tant mieux! nous tâcherons d'y faire le plus de bien possible.

CORALY. Nous couronnerons des rosières.

M. CHAMBREY. Oui, et dès ce soir. J'espère

que Suzanne aura la rose; je ne connais point de caractère plus doux, plus résigné, plus vrai que celui de cette enfant. Cela me rappelle, qu'après le déjeuner, je dois te quitter pour aller au conseil.

CORALY. Et moi, j'irai préparer ma toilette.

(Ils sortent.)

ACTE II.

La salle d'une ferme.

SCÈNE I.

Suzanne (seule, elle file au rouet).

Voici bientôt l'heure où l'on doit donner la rose.... Si ces demoiselles pourtant avaient dit vrai! ... le coeur me bat ... mais non, les autres sont si méritantes.... Cependant, ces demoiselles avaient l'air bien sûre de leur fait.... Je serais donc couronnée!... J'aurais cet argent, une grosse somme ... deux cents écus!... mon Dieu! je serais si contente!... C'est beau, à l'église, quand on est à genoux devant monsieur le curé, qui a l'air si bon, et qu'il vous met sur le front la couronne de roses, en vous disant: „Persévérez!” L'année dernière, je pleurais de joie, quand Jeanne a eu

la rose ... et moi ... serait-ce possible!... Certainement, je ne la mérite pas, mais je la désire, car cela ferait tant de plaisir à ...

SCÈNE II.

Suzanne, M^{me} Françoise (entrant brusquement).

M^{ME} FRANÇOISE. Eh bien! malheureuse, eh bien! hypocrite, c'est donc comme cela que tu me trompes!... Si je ne me retenais....

SUZANNE (effrayée). Maîtresse! qu'avez-vous donc? ... la rosière?...

M^{ME} FRANÇOISE. Il s'agit bien de rosière pour toi! tu ne l'es pas, tu ne la seras jamais! ... ces messieurs l'ont dit, et ça sera bien fait!

SUZANNE (pleurant). Mon Dieu, comment ai-je pu mériter....

M^{ME} FRANÇOISE. Pleurniche, va! comme si on ne savait pas.... Tout le village ne parle que de ça, d'abord! Faut entendre!...

SUZANNE. Entendre, quoi? Que dit-on? Qu'ai-je fait?

M^{ME} FRANÇOISE. Tu le demandes? surnoise! Comme si on ne connaissait pas tes promenades au clair de lune, à l'heure où toutes les braves filles sont couchées.... Comme si on ne t'avait pas vue porter hors de la maison des paniers pleins

de fruits, d'oeufs, de légumes, de poulets, que sais-je? Quand je pense à tes friponneries, vois-tu, le sang me bout....

SUZANNE (joignant les mains). Oh! madame, pouvez-vous croire?...

M^{ME} FRANÇOISE. Taisez-vous! et allez faire votre paquet.... Vous sortirez ce soir.

SUZANNE (avec angoisse). Maîtresse, par pitié!

M^{ME} FRANÇOISÉ. Pas de pitié pour les hypocrites! pas de pitié pour les voleuses! Je vais aller compter mon linge et visiter votre malle, car elle pourrait bien contenir quelque chose de trop.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

Suzanne (seule).

Mon Dieu! quelle situation...! accusée, méprisée, chassée, sans asile, sans amis, et ne pouvoir pas dire un mot pour ma défense! Mon Dieu!... vous savez tout et vous seul me restez à cette heure.... Hein! qui vient là?

SCÈNE IV.

Suzanne, Coraly, Laurence.

CORALY. Eh bien! Suzanne, la nouvelle est donc vraie, puisque tu pleures!

SUZANNE. Mademoiselle, tout est vrai dans mon malheur, mais rien n'est vrai dans la faute qu'on m'impute.

CORALY. Quoi! tu nieras que tu sois sortie le soir, seule, portant des provisions....

SUZANNE. Je ne nie pas cela.

LAURENCE. Eh bien! alors....

CORALY. Songe donc, Suzanne, à tout ce que l'on a dit, à tout ce que l'on a pensé, et justifie, si tu le peux, une démarche aussi équivoque.

LAURENCE. Oui, explique-toi! où allais-tu? à qui portais-tu ce poulet, ces oeufs, ces fruits? comment te les étais-tu procurés?

SUZANNE. Je ne peux le dire.

CORALY. Sais-tu, que ta maîtresse Françoise t'accuse, d'avoir dépouillé sa basse-cour et son verger, et d'être sortie à la nuit, pour vendre ces objets volés?

SUZANNE. Tout le monde m'accuse, et je suis innocente.

CORALY. Sois sincère ... Papa, qui s'intéresse à toi, cherchera à te placer ailleurs, si tu veux être franche.

LAURENCE. Ma petite Suzanne....

CORALY. Voyons, avoue ... dis un mot!

SUZANNE. Non, mademoiselle, pas un mot. Qu'on me chasse, qu'on m'accuse, qu'on donne la

rose (elle pleure) à une autre, j'y consens ... mais je ne parlerai pas, non, jamais.... Pourtant, je le répète encore, je suis innocente!

ACTE III.

Le salon du château. Il est cinq heures du soir.

SCÈNE I.

Coralie (seule).

Qui est en faute est en crainte, dit une maxime, et depuis ce matin, je me sens un poids affreux sur le cœur. Que j'ai eu tort de croire Laurence plus discrète, que je ne l'avais été moi-même, et de lui révéler ce que je savais sur le compte de la pauvre Suzanne! Aussitôt, Laurence en a instruit son oncle, et voilà la pauvre Suzanne exclue de ses droits à la rose, chassée, sans ressources et sans pain.... Je voudrais réparer ... mais comment? ... Quelle explication donner à des démarches si douteuses et que tout le monde interprète si sévèrement? Comment la justifier, si elle ne se justifie elle-même? Si Suzanne voulait parler!... Je veux l'interroger, la presser encore ... je vais l'envoyer chercher. (Elle sort, sans voir madame de Beaumont, qui entre par une autre porte opposée.)

SCÈNE II.

M^{me} de Beaumont, un domestique.

LE DOMESTIQUE. Veuillez vous asseoir, madame, je vais avertir monsieur. (Il sort.)

M^{ME} DE BEAUMONT. Me voici donc² dans ces lieux si chers, et qui si longtemps furent pour moi le monde entier! J'y reviens seule, malheureuse, et eux, ils n'ont pas changé! Le parc est toujours aussi beau, les eaux aussi pures, la nature aussi jeune; seule, j'ai subi l'outrage du temps et du malheur. Que cette démarche me coûte! mais il le fallait.... Voici quelqu'un.... Ah! ... c'est lui!

SCÈNE III.

M. Chambrey, M^{me} de Beaumont.

M. CHAMBREY. Madame, j'ai bien l'honneur....

M^{ME} DE BEAUMONT. Pardonnez-moi, monsieur, une visite peut-être indiscrete, mais j'ai cru devoir tenter une démarche en faveur d'une enfant injustement accusée, Suzanne....

M. CHAMBREY. Eh bien! madame? (A part.) C'est étrange! ... ce son de voix m'émeut....

M^{ME} DE BEAUMONT. Suzanne est innocente, monsieur; Suzanne est un ange de dévouement et de bonté.

M. CHAMBREY. J'ai partagé longtemps l'opinion que vous émettez sur son compte, madame; mais cependant quelques circonstances fâcheuses auraient besoin d'éclaircissement.

M^{ME} DE BEAUMONT (avec effort). Eh bien, monsieur, ces explications, je vous les donnerai. Suzanne est sortie la nuit, il est vrai, mais c'était pour aller offrir à une personne malheureuse, malade, isolée, les soins les plus tendres et les plus dévoués; elle portait à cette pauvre... femme des fruits, des aliments et des cordiaux; mais ces secours, qui peut-être ont sauvé la vie de la malade, Suzanne ne les a pas volés; elle avait, pour acheter ces aliments, vendu sa croix d'or, et jusqu'à la bague de mariage de sa mère; et si, pressée, soupçonnée, elle s'est tue avec une constance héroïque, c'est qu'elle ne voulait pas trahir le secret des misères d'une autre... et cette autre, monsieur, ... c'est moi!

M. CHAMBREY. Il serait possible! Mais vous-même, madame, de grâce, qui êtes-vous?

SCÈNE IV.

Les Mêmes, Coraly, Suzanne. (Suzanne reste dans le fond.)

CORALY (vivement). Papa! ... voici Suzanne, je l'amène, interrogez-la encore, elle vous répondra peut-être.

M. CHAMBREY. Ma fille, tout est éclairci, Suzanne est innocente.

SUZANNE (s'avançant). O monsieur! vous le savez!... Mais quoi!... ma marraine! (Elle accourt et se jette au cou de Madame de Beaumont.)

CORALY. Sa marraine!

M. CHAMBREY. Mon coeur avait donc deviné! (Il s'approche de madame de Beaumont.) Eh quoi! madame! vous, la femme de mon bienfaiteur, la protectrice de ma pauvre femme, vous vouliez vous cacher à mes regards! Coraly! voici madame de Beaumont, ta seconde mère....

M^{ME} DE BEAUMONT. Mon cher cousin, pardonnez-moi une défiance causée par de longs malheurs. Je suis veuve, je suis pauvre, je doutais presque du coeur de tous les hommes, et cependant Suzanne aurait suffi à justifier la race humaine.

SUZANNE (lui baisant les mains). O ma marraine! je vous disais bien que vous étiez aimée de tout le monde!

M. CHAMBREY. C'est donc à cette enfant, que vous vous êtes confiée?

M^{ME} DE BEAUMONT. Il est vrai. Lorsque je revins en Europe, malade, sans ressources, je désirai revoir les lieux, où j'avais vécu si heureuse; je vins, je m'établis dans une pauvre chaumière

du village voisin; j'appris avec joie votre prospérité, mais je ne voulus pas l'assombrir par le spectacle de mes souffrances.... Je fis venir Suzanne, ma fille en Dieu, croyant lui devoir quelques derniers conseils.... Vous savez tout ce qu'elle a été pour-moi....

CORALY. O papa! et moi qui l'accusais! Suzanne, pourras-tu me pardonner?

SUZANNE. Toutes les apparences étaient contre moi, mademoiselle.

M. CHAMBREY. Vous le voyez, madame, ma fille a besoin d'un guide; refuseriez-vous désormais d'habiter avec nous et de servir de mère à la fille de notre chère Cécile?

CORALY (s'approchant de Mme de Beaumont). Madame, consentez! dites: oui, je vous en prie!

M^{ME} DE BEAUMONT (l'embrassant). Vous le voulez?... mon coeur le veut aussi.

M. CHAMBREY. Suzanne, bien entendu, ne nous quittera jamais.

SUZANNE. O monsieur! merci. O ma marraine! quoi! vous serez heureuse et je verrai votre bonheur!

SCÈNE V.

Les Mêmes. Laurence.

LAURENCE. Monsieur, mon oncle vous attend

pour le dernier scrutin, qui doit décider du choix de la rosière.

M. CHAMBREY. Cette fois, nous n'aurons pas de peine à nous entendre, et je réponds d'avance de tous les suffrages en faveur de Suzanne.

LAURENCE. Quoi! Suzanne?

CORALY. Ma chère! c'est un ange.

LAURENCE. Un ange! et nous, qui avions cru, qui avions dit...

M. CHAMBREY. Oui, mes enfants, vous avez failli ôter à Suzanne sa réputation; vous avez compromis le secret de sa bienfaitrice, et, quoique cette journée finisse si heureusement, souvenez-vous toujours que:

Trop parler nuit.

Eveline Ribbecourt.

2. HENRIETTE

ou

LES VERS ANONYMES.

PERSONNAGES.

*Madame Radèche, vieille coquette.**Henriette, sa demoiselle de compagnie.**M. Alfred de Lussan.**Mademoiselle Césarine de Rével.**Mademoiselle Anna.**Un domestique.*

La scène se passe aux eaux du Mont-d'Or, dans un hôtel, chez Madame Radèche.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

Alfred de Lussan, M^{me} Radèche.

M^{ME} RADÈCHE. Comment, monsieur, vous voulez m'enlever ma demoiselle de compagnie?

ALFRED. Vous me pardonnez, madame, quand vous saurez que, depuis longtemps, j'ai le bonheur de connaître et d'apprécier mademoiselle Henriette. Il y a trois ans, avant qu'elle ne fût orpheline, je l'ai vue dans ma famille; et maintenant, à la suite d'un long voyage, combien je m'applaudis

de la retrouver ici, aux eaux du Mont-d'Or, près de vous! Jamais elle ne m'a paru si charmante.

M^{ME} RADÈCHE (minaudant). Ah! monsieur! le propos n'est pas galant; vous oubliez qu'on nous voit toujours ensemble; voudriez-vous dire que la comparaison est entièrement à son avantage?

ALFRED. A Dieu ne plaise, madame, que je méconnaisse des grâces, qui sont en possession de plaire depuis si longtemps!

M^{ME} RADÈCHE. A la bonne heure!

ALFRED (à part). La vieille folle! (Haut) La réputation de madame Radèche est trop solidement établie!

M^{ME} RADÈCHE (modestement). Monsieur! . . .

ALFRED. Mais enfin, vous le savez, madame, ce n'est pas toujours la raison la plus judicieuse qui décide de nos sentiments, et je me sens entraîné vers mademoiselle Henriette par un penchant irrésistible.

M^{ME} RADÈCHE. Oui, nous connaissons ces penchants-là, pour les avoir inspirés Au reste, vous savez que ma jeune amie n'est pas riche, c'est un des motifs qui l'ont décidée à entrer chez moi comme lectrice et demoiselle de compagnie . .

ALFRED. Que m'importe, madame? Dieu merci, ma fortune me permet d'enrichir celle que j'aime; mes travaux d'ingénieur occupent une grande partie

de mon temps; les beaux-arts en prennent une autre; et malgré cela, j'ai encore des moments d'ennui, de vide, qui ne peuvent être comblés que par la présence d'une femme; aussi étais-je venu au Mont-d'Or avec l'intention de me marier.

M^{ME} RADÈCHE. Et vous aviez d'abord adressé vos hommages à la fille de Madame de Rével, notre voisine d'hôtel, mademoiselle Césarine, jolie personne, quoique majeure, riche, aimable, spirituelle

ALFRED. Mais alors, je n'avais pas revu mademoiselle Henriette; et, je l'avoue, sa douceur, sa modestie, sa bonté, le charme de sa conversation, enfin, toutes les qualités d'un caractère sûr et d'un esprit élevé, la rendent sans rivale à mes yeux.

M^{ME} RADÈCHE. Dieu me préserve de vous démentir! Entre nous, cependant, j'ai beaucoup à me plaindre d'elle.

ALFRED. Se peut-il?

M^{ME} RADÈCHE. Elle n'a pas assez d'attention pour moi.

ALFRED. Eh quoi? manquerait-elle aux devoirs essentiels? . . .

M^{ME} RADÈCHE. Oh! je ne parle pas de cela! J'ai toujours son bras à la promenade, ou sa compagnie au salon; elle me fait des lectures char-

mantenues; elle récite les vers avec un goût, une perfection! comme si c'était elle qui les eût composés.

ALFRED. Eh bien, que lui reprochez-vous?

M^{ME} RADÈCHE. Hélas! monsieur, elle met de la négligence à m'avertir des nouvelles modes . . . un point si essentiel! Croiriez-vous, qu'elle ne me dit jamais si mes chapeaux vont bien à l'air de ma figure? Le rose, par exemple . . . impossible d'obtenir d'elle un compliment sur l'effet du rose.

ALFRED. Je conviens que c'est fâcheux.

M^{ME} RADÈCHE. Jalousie, monsieur, pure jalousie! ces petites filles, elles s'imaginent que tous les regards doivent être pour elles!

ALFRED. Quel préjugé!

M^{ME} RADÈCHE. On les élève si mal aujourd'hui. Hélas! on leur inspire l'envie de plaire, oui, monsieur, de plaire avant l'âge où nous plaisons naturellement. (Elle minaude devant son miroir).

ALFRED. Je n'entreprendrai pas de vous contredire.

M^{ME} RADÈCHE. Ce que j'en dis, mon cher monsieur, n'est pas pour vous détourner de votre dessein; épousez-la, vous ferez en même temps son bonheur et le vôtre. Quant à moi, j'ai déjà en vue une autre demoiselle de compagnie, made-

moiselle Véronique, affreusement laide, tant mieux; elle ne s'occupera que de moi, et du moins on ne me l'enlèvera pas. J'irai la voir aujourd'hui même, et vous m'accompagnerez; c'est à deux pas du Cours où se réunit la belle société des eaux. (Mystérieusement.) Nous saurons en même temps les nouvelles, et quelles sont les victimes de la journée.

ALFRED. Que voulez-vous dire?

M^{ME} RADÈCHE. Comment? vous ignorez ce que nous appelons les *victimes*? Est-ce que vous n'avez pas entendu parler des épigrammes qui, depuis près d'un mois, circulent dans notre cercle de baigneurs?

ALFRED. En effet, j'en ai quelque idée.

M^{ME} RADÈCHE. Tous les jours, monsieur, des papiers roses apportés, on ne sait par qui, ni comment, se trouvent tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, ou même dans des endroits publics; ce sont des phrases piquantes, des vers ou des couplets, tracés par une main inconnue, d'une écriture évidemment déguisée, et qui drapent tantôt celui-ci, tantôt celui-là . . . c'est très-amusant.

ALFRED. Amusant . . mais les victimes?

M^{ME} RADÈCHE. Les victimes se plaignent, et ce n'est pas le moins comique; leurs ridicules sont si bien saisis, que leurs doléances même nous font mourir de rire. Notez bien, qu'on ne sait à

qui s'en prendre, et que ceux, qu'on accusait hier, sont eux-mêmes attaqués aujourd'hui: chacun son tour on ne ménage personne.

ALFRED. Excepté vous, je suppose.

M^{ME} RADÈCHE. Oh! je ne parle que des gens qui prêtent à la plaisanterie; cela ne me regarde pas, Dieu merci, ni même votre chère Henriette Eh! tenez, la voici.

SCÈNE II.

Les Mêmes, Henriette (entrant par la droite).

HENRIETTE. Me voilà prête, madame, c'est l'heure de votre promenade habituelle, et je viens (Apercevant Alfred). Ah! monsieur . . . excusez-moi.

ALFRED. Vous êtes étonnée, mademoiselle, de me voir encore dans cette maison? En effet, mes visites journalières peuvent donner lieu à quelques conjectures, et j'aime à supposer que vous en avez déjà deviné l'objet?

M^{ME} RADÈCHE (bas à Alfred). Comment voulez-vous qu'elle l'ait deviné? Quand je suis là, peut-elle se douter que c'est elle qui vous attire?

ALFRED (à Henriette). Lorsque vous êtes entrée,

mademoiselle, je causais avec madame d'un sujet bien intéressant de vous.

HENRIETTE. De moi? monsieur . . .

M^{ME} RADÈCHE (à part). Qu'est-ce que je disais? Elle tombe des nues!

ALFRED. J'ai confié à madame les sentiments que m'ont inspirés tant de qualités aimables; elle voudra bien se charger de vous apprendre, à quelles résolutions je me suis arrêté . . . quels vœux, du moins, j'ose former . . .

HENRIETTE. Monsieur! . . .

ALFRED. Ah! je serais bien heureux si vous daigniez m'accorder une réponse favorable.

M^{ME} RADÈCHE. C'est bon, c'est bon, nous verrons cela! Restez ici, petite; je n'ai pas besoin de vous aujourd'hui; monsieur me conduira à la promenade; nous avons encore à causer ensemble, et à recueillir les anecdotes du jour. Je vous parlerai tantôt à cœur ouvert; car je vous aime, mon enfant, et votre bonheur est le plus cher de mes vœux!

HENRIETTE. Ah! madame, que de bontés! Croyez-moi, je ne suis pas ingrate, je vous regarde comme une mère.

M^{ME} RADÈCHE (brusquement). Et pourquoi pas comme une grand'mère? . . . Allons, c'est bien!

ALFRED (à madame Radèche en lui montrant Henriette).
Ah ! madame, n'est-elle pas charmante ?

M^{ME} RADÈCHE. Eh oui, sans doute, elle est charmante . . . (A part). Mais eufin, elle n'est pas la seule . . . Ah ! que les hommes sont parfois aveugles ! (Se regardant au miroir, pour arranger son chapeau). Décidément le ponceau va très-bien aux brunes. Allons, monsieur, donnez-moi le bras . . . (A Henriette). Au revoir, petite.

ALFRED (à Henriette). Mademoiselle, mon bonheur est entre vos mains.

HENRIETTE (émue). Monsieur Alfred ! . . .

M^{ME} RADÈCHE (se tournant). Eh bien ! monsieur, je vous attends !

ALFRED (se précipitant vers elle). Me voilà, madame, me voilà ! (Il lui donne le bras et sort avec elle).

SCÈNE III.

Henriette (seule).

Ai-je bien compris, mon Dieu ? . . . Oh ! oui . . . ses regards expressifs, ses demi-mots éloquents, tout me dit qu'il ne m'avait pas oubliée, qu'il m'aime, qu'il veut me prendre pour femme ! . . . lui ! un homme si distingué, dont le mérite est si reconnu, avoir songé à moi, pauvre orpheline ! . . .

m'avoir préférée à tant d'autres plus belles, plus aimables, plus riches . . . à Mademoiselle Césarine de Rével, à qui d'abord il adressait ses hommages. Elle s'est bien aperçue de son changement; elle, qui demeure dans le même hôtel, sur le même palier que nous; car cette cloison seule nous sépare. Elle le voit venir ici tous les jours; je crains qu'elle ne soit jalouse; ses regards me l'ont fait comprendre: pauvre Césarine! . . . je la plains! mais si elle avait encore le pouvoir de détruire les sentiments favorables que M. Alfred a conçus pour moi; si elle l'essayait seulement! . . . ah! . . . je ne sais, mais je la redoute; car je n'ose croire que j'aie mérité mon bonheur. Ah! si ma pauvre mère vivait, elle, qui, dans son amour, me trouvait si parfaite, elle me rassurerait peut-être . . . (on frappe à la porte du fond). Quelqu'un . . . ah! tant pis! . . . j'étais si contente, d'être seule, pour me recueillir dans ma joie....

UNE VOIX (en dehors). Henriette! Henriette!

HENRIETTE. Eh mais; c'est ma chère Anna!... mon écolière.... (Elle va ouvrir.)

SCÈNE IV.

Henriette, Anna.

ANNA. Bonjour, ma bonne Henriette. (Elle l'embrasse.) Tu es seule?

HENRIETTE. Comme tu vois! Mais je ne t'attendais pas si matin.

ANNA. Je sais bien que ce n'est pas encore l'heure de ma leçon; d'ordinaire, nous attendons le moment où madame Radèche est endormie; mais tout à l'heure je l'ai vue sortir sans toi, et me voilà. Car je n'ai pas de temps à perdre pour devenir savante, et de ton côté, tu es si bonne, si obligeante, que tu veux bien tous les jours consacrer une heure ou deux à m'instruire ... en grand secret, par exemple.

HENRIETTE. Il le faut bien, pauvre amie!

ANNA. Si l'on savait que je ne suis qu'une ignorante, à dix-sept ans bientôt, comme on se moquerait de moi! et pourtant ce n'est pas ma faute.

HENRIETTE. Oh! non, certes; ton oncle, ton tuteur, au lieu d'employer tes revenus à ton éducation, n'a pas eu honte de les dépenser....

ANNA (regardant autour d'elle). Chut! ... il ne faut pas que personne puisse se douter....

HENRIETTE. C'est juste! parlons bas ... dans un hôtel garni, les murs ont des oreilles.

ANNA. Ma tante dit que, si la conduite de mon tuteur était connue, sa mémoire serait déshonorée.

HENRIETTE. Elle a raison.

ANNA. Et mon cousin, le lieutenant, qui va arriver d'Algérie, pour me faire la cour pendant son congé! que j'ai peur de paraître sotte devant lui! car il m'a quittée, quand j'avais six ans; à cet âge-là, j'étais aussi instruite que les autres enfants de mon âge; mais depuis, j'ai eu si peu de maîtres! Heureusement, je ne parle jamais dans le monde, je n'écris jamais; il n'y a que ma tante et toi qui sachiez où j'en suis Du reste, avec une maîtresse, comme toi, je rattrapperai le temps perdu. Et dire que tu ne veux rien recevoir pour cela....

HENRIETTE. Par exemple! ne sommes-nous pas amies? A quoi donc servirait l'amitié, si ce n'était à s'obliger mutuellement.

ANNA. Bonne Henriette!

HENRIETTE (prenant des livres dans une armoire). Voyons, mettons-nous à notre leçon d'histoire de France; puis nous réciterons ensemble quelques-uns de ces beaux vers....

ANNA. Que j'estropie si bien ... te rappelles-tu?
(Déclamant.)

Celui qui met un frein à la fureur des flots,

HENRIETTE (riant).

Sait aussi de tous les méchants arrêter les affreux complots.

ANNA (riant). Après tout, c'est peut-être heu-

reux que je m'en tire si mal ... tu pourrais me justifier si l'on m'accusait.

HENRIETTE. T'accuser! de quoi?

ANNA. D'être l'auteur de ces chansons, de ces vers anonymes, qui se répandent partout, absolument comme s'il en pleuvait! Tiens ... encore un quatrain, comme tu appelles cela; je crois, quatre vers trouvés hier au soir dans le salon de réunion, sur le piano! Cette fois-ci il est question de Laure et de Blanche, les deux filles de la dame du second.... Lis toi-même.

HENRIETTE (après avoir lu). Est-il possible!

ANNA. Je ne peux m'empêcher de rire...

HENRIETTE. Et tu as tort. S'attaquer à des ridicules qui peuvent se corriger, c'est déjà mal; mais à des défauts physiques, c'est inexcusable! Quel abus de l'esprit! Mais qui donc peut se permettre des plaisanteries si cruelles?

ANNA. Connais-tu cette écriture?

HENRIETTE. Mon Dieu, non; cependant ... attends.... J'ai trouvé dernièrement au fond du tiroir d'un secrétaire qui a été plusieurs fois changé de chambre, le manuscrit d'un petit poëme, bien innocent du reste, une ode à la lune. (Tirant un papier de sa poche.) Voilà ces vers, ils commencent ainsi:

(Lisant.)

Astre d'argent, toi dont le front scintille,
Comme un diamant dans la nuit,

Douce compagne, à qui la jeune fille
Fait ses confidences sans bruit.....

Tu le vois, l'écriture est pareille à celle que tu viens de me montrer; une écriture contrefaite sans doute; eh bien, je n'ai jamais pu savoir de qui étaient ces vers-là!

ANNA. Oui, oui, je me le rappelle ... ils étaient dans le journal du département, on les a attribués successivement à plusieurs personnes; toutes s'en sont défendues; et cette fois pourtant, le véritable auteur du poëme aurait pu se nommer; car il n'y avait pas de mal à l'avoir composé.

HENRIETTE. Aussi sommes-nous toujours dans la même perplexité. Voyons ... ta leçon! ... Non, cachons ces livres ... c'est madame Radèche. (Elle remet les livres dans l'armoire et les vers dans sa poche.)

SCÈNE V.

Les Mêmes, M^{me} Radèche.

M^{ME} RADÈCHE (arrivant en riant et sans voir Anna).
Ah! Ah! Ah! c'est curieux! c'est vraiment joli ...
ah! ah!

ANNA (à part.) Qu'a-t-elle donc?

M^{ME} RADÈCHE. Oh! le petit démon! le charmant lutin! c'est une excellente épigramme! Ah! ma chère Henriette, vous allez rire avec moi! Fi-

gurez-vous qu'en sortant d'ici, je suis allée au petit pavillon, à l'autre bout du Cours, à la place où nous nous asseyons ordinairement pour passer en revue nos belles promeneuses; qu'est ce que je trouve à côté de ma chaise? encore un couplet, une pièce de vers....

HENRIETTE. Se peut-il?

M^{ME} RADÈCHE (déployant un papier). Oui, une chanson!... Et sur qui, cette fois? devinez!...

HENRIETTE. Mais je ne sais.

M^{ME} RADÈCHE. Sur cette petite An.... (Elle se retourne et aperçoit Anna.) Hein! ah! ... c'est vous? (Elle reploie son papier.)

ANNA. Bonjour, madame ... Pardon, vous disiez?...

M^{ME} RADÈCHE. Moi? ... est-ce que j'ai dit quelque chose?

ANNA. Vous parliez d'une épigramme....

M^{ME} RADÈCHE. Ah! oui ... sur ... sur des amies....

ANNA. Ah! je sais ... Laure ... Blanche ... pauvres filles! comme on les arrange!

M^{ME} RADÈCHE (à part). Et elle donc! si elle croit qu'on la ménage!

ANNA. J'étais venue faire une petite visite à Henriette; mais je ne veux pas vous déranger plus longtemps. (Saluant.) Madame.... (Bas à Henriette.) Je

reviendrai ce soir dans ta chambre, comme à l'ordinaire, pour ma leçon d'histoire de France. Chut!
(Elle sort.)

SCÈNE VI.

M^{me} Radèche, Henriette.

M^{ME} RADÈCHE. Ouf! il me tardait qu'elle fût partie!

HENRIETTE. Pourquoi donc cela?

M^{ME} RADÈCHE. Parce que c'est d'elle qu'il s'agit.

HENRIETTE. D'elle! comment?

M^{ME} RADÈCHE. Eh oui! d'Anne ... Anne, comme dit la chanson!... Ah! ah! elle est bien nommée!... il paraît que la pauvre enfant est d'une ignorance crasse.

HENRIETTE. Ah! mon Dieu, qu'est-ce qui vous a dit cela?

M^{ME} RADÈCHE. C'est la chanson qui le dit.... C'est très-comique! Pauvre Anna! moi, qui ne la savais pas ici, et qui ai failli lui chanter cela au nez car je sais l'air:

(Air de Turenne ou de la Colonne.)

(Elle chante.)

Sans rien savoir, parlant à l'aventure,
Anne peut confondre parfois
Les trois règnes de la nature

Et les trois races de nos rois;
Car elle compte jusqu'à trois.

(Riant.) Ah! ah! ah!

HENRIETTE. Madame!

M^{ME} RADÈCHE. Attendez:

(Continuant.)

Si du savoir elle n'a pas l'organe,
Les arts du moins témoignent de son goût,
Et pour la musique surtout
Rien ne vaut les oreilles d'Anne.

(Riant.) Ah! ah! ah!

HENRIETTE. Mais, c'est affreux de se moquer ainsi.

M^{ME} RADÈCHE. Au contraire, c'est très-amusant! toutes nos connaissances y passeront... victimes sur victimes! Les oreilles d'âne! Ah! ah! ah!

HENRIETTE (à part). Comment a-t-on pu savoir?..

M^{ME} RADÈCHE. Ce n'est pas tout! une fois mis en train on en a tant dit sur cette pauvre Anna! On fait courir des bruits... je ne sais d'où ils viennent... on lui prête des mots si drôles! Par exemple, dernièrement, elle était souffrante... ah! ah! ah! on lui recommande un médecin: „Prenez, lui dit-on, un homéopathe. — Non, répond-elle, j'ai déjà un nommé Lisfranc.” Comprenez-vous? ah! ah! elle a cru qu'on lui proposait un *nommé Hopathe*... ah! ah! ah!

Notre magot prit pour ce coup,
Le nom d'un port pour un nom d'homme,
comme dit ce bon *La Fontaine*.

HENRIETTE. Ah! mon Dieu!

M^{ME} RADÈCHE. C'est-elle aussi qui disait l'autre jour, qu'elle voudrait avoir un ameublement en bois de palissade! . . . pour palissandre . . . ah! ah! ah!

HENRIETTE. C'est faux, madame, j'en suis sûre.

M^{ME} RADÈCHE. Bon! qu'est-ce que cela fait? vrai ou faux; on rit toujours.

HENRIETTE. Mais savez-vous que c'est terrible? Cette chère Anna, la voilà la fable du pays maintenant! et le ridicule est mortel.

M^{ME} RADÈCHE. Mon Dieu! je ne dis pas le contraire, mais ce n'est pas notre faute; qu'on s'en prenne à l'auteur de la chanson!

HENRIETTE. Eh! comment le connaître? (On entend une voix en dehors.) Quelqu'un! Ah! je vous en prie, madame, taisons-nous. (La porte s'ouvre.)

UN DOMESTIQUE (annonçant.) Mademoiselle de Rével.

HENRIETTE. Césarine!

SCÈNE VII.

Les Mêmes, Césarine.

M^{ME} RADÈCHE (embrassant Césarine). Bonjour, ma belle. Eh bien, voilà donc toute seule, en voisine?

CÉSARINE. Ma mère est un peu souffrante, c'est pour cela qu'elle n'est pas venue vous voir ces jours derniers; elle m'a chargée de m'informer de vos nouvelles; c'est une commission que j'ai acceptée avec joie, car elle me procure aussi le plaisir d'embrasser votre charmante Henriette. (A Henriette.) Voulez-vous bien permettre, ma chère?

HENRIETTE (avec contrainte). Mademoiselle ... (Elles s'embrassent.)

CÉSARINE. A propos! j'ai des compliments à vous faire ... le bruit se répand ... j'aime à le croire exact ... que M. Alfred de Lussan vous rechercherait en mariage. Soyez sûre que je prends une vive part à ce bonheur ... inespéré.

HENRIETTE. Mais...

M^{ME} RADÈCHE. Inespéré, en effet.

CÉSARINE. On sait, du reste, et je puis bien le dire, on sait que ce jeune homme avait d'abord d'autres vues ... mais ma mère est si singulière! elle rêve pour moi des partis magnifiques, princiers! ... (Riant). Vous verrez, qu'en attendant, elle me fera rester fille ... Eh! mon Dieu! n'est-ce pas l'état le plus heureux?

HENRIETTE (à part). Son rire n'est pas naturel.

CÉSARINE (avec affection). En attendant, je suis contente, bien contente, en vérité, que le choix de ce jeune homme soit tombé sur une amie!

HENRIETTE. Mademoiselle . . . (à part). Est-elle sincère?

CÉSARINE. Serait-ce cette nouvelle, mesdames, qui vous rendait si joyeuses quand je suis entrée? J'ai entendu des éclats de rire

M^{ME} RADÈCHE. C'est moi qui riaais . . . de ce qui se passe . . . c'est du dernier bouffon

CÉSARINE. Vraiment? Mais que se passe-t-il donc? car moi, je ne sais rien.

M^{ME} RADÈCHE. Il s'agit de ces épigrammes si piquantes, si gaies, qui circulent sous le voile de l'anonyme

CÉSARINE. Ah! oui . . . on m'a parlé de cela.

M^{ME} RADÈCHE. Des vers charmants! ravissants! impayables!

CÉSARINE. Vous trouvez?

M^{ME} RADÈCHE. Oui, charmants! et voilà mademoiselle Henriette qui ne veut pas en rire franchement avec moi.

CÉSARINE. Et pourquoi?

HENRIETTE. Ah! mademoiselle! peut-on rire de ce qui fait tant de peine à d'autres?

M^{ME} RADÈCHE (à Césarine). Tenez, voyez ceci
(Elle lui donne le papier).

HENRIETTE (bas à M^{me} Radèche). Madame . . .

M^{ME} RADÈCHE (à Henriette). Laissez-donc
(A Césarine). Les oreilles d'âne! n'est-ce pas divertissant? Pauvre demoiselle Anna!

HENRIETTE (à part). Je suis au supplice.

CÉSARINE (lisant le papier). Oui . . . c'est fort drôle (Retournant le papier). Eh! mais ce n'est pas tout . . . il y a une autre chanson derrière.

M^{ME} RADÈCHE. Bah! encore une? Je ne l'ai pas vue . . . donnez donc vite.

CÉSARINE. Je ne sais ce que c'est.

M^{ME} RADÈCHE. Nous allons voir, je vais vous lire cela; oui . . . un couplet . . . sur le même air . . . l'air de Turenne ou de la Colonne . . . Je vais vous le chanter . . .

(Elle chante).

Voulant plaire en dépit de l'âge,
Le matin prenant son miroir,
Pour se composer un visage,
Qui se décompose le soir,

Ah! ah! parfait! Qui ça peut-il être?

(Reprenant).

Qui se décompose le soir
Quand ses cheveux passent du blanc au noir,

Ah! ah! ah! par la teinture! . . .

Se vengeant par un air revêche
Des mécomptes de sa beauté . . .
Chacun dans ce portrait flatté
Reconnaît madame . . .

RADÈCHE! Quelle horreur! madame Radèche!
c'est écrit! . . . M'outrager ainsi, moi! c'est affreux!
c'est abominable! . . .

HENRIETTE. Eh quoi? madame, c'est vous qui, à votre tour . . .

M^{ME} RADÈCHE (furieuse). Comment, ma figure se décompose! Comment, mes cheveux passent du blanc au noir! Comment, je suis revêche! . . . mauvais plaisant! c'est pour la rime . . . Et quels vers pitoyables! exécrables! j'en ferais autant si je voulais . . . Non, on n'a pas l'idée d'une pareille insolence; la société tout entière est outragée dans ma personne; je demanderai justice, je ferai un procès en diffamation!

CÉSARINE. C'est cela! . . . mais à qui?

M^{ME} RADÈCHE. A tout le monde!

CÉSARINE. Mais enfin, qui soupçonnez-vous?

M^{ME} RADÈCHE. Que sais-je? voilà un temps infini que nous cherchons sans trouver . . .

CÉSARINE. Il faut rassembler les indices. (Elle prend M^{me} Radèche à part, pendant que Henriette s'est assise devant la table; d'un ton insidieux et appuyant sur les mots). A votre place, moi, j'examinerais quelles sont les personnes qui m'approchent d'assez près, pour être initiées à tous mes petits secrets . . . de toilette, quelles sont celles qui sont à même de m'observer . . . Je noterais l'endroit où j'ai trouvé ces vers si injurieux . . . et, enfin, je me demanderais qui est capable de les avoir composés.

M^{ME} RADÈCHE. Ah! mon Dieu! est-ce que vous accuseriez? . . .

CÉSARINE. Chut! Je n'accuse personne, mais, comme vous le disiez tout à l'heure, on peut soupçonner tout le monde.

M^{ME} RADÈCHE (jetant un coup d'oeil sur Henriette). Tout le monde?

CÉSARINE. Sans exception. (Haut.) Allons, consolez-vous, chère Madame; vous voyez, que vous avez des amies qui prennent part à tout ce que vous arrive. Je vais auprès de cette pauvre Anna pour la consoler aussi. Chère enfant! j'en pleurerai, je crois, tant je m'intéresse à ses chagrins!

M^{ME} RADÈCHE. Vous avez si bon coeur!

CÉSARINE. Adieu, mademoiselle Henriette; je vous renouvelle mes compliments sur votre prochain mariage. (Henriette se lève et la salue. Césarine sort).

SCÈNE VIII.

M^{me} Radèche, Henriette.

M^{ME} RADÈCHE (à part). Quel trait de lumière! (Haut, à Henriette). Regardez-moi, mademoiselle, regardez-moi bien en face.

HENRIETTE. Madame! . . .

M^{ME} RADÈCHE. Quelles sont les personnes qui

m'approchent, qui m'observent, et qui surprennent perfidement tous mes secrets?

HENRIETTE. Comment?

M^{ME} RADÈCHE. Ces vers, où les ai-je trouvés? A votre place, mademoiselle, sur votre chaise.

HENRIETTE. O mon Dieu! vous pourriez croire! . . .

M^{ME} RADÈCHE. Enfin, qu'est-ce qui est capable de les composer, si ce n'est la personne si instruite, dont le bel esprit est sans cesse occupé de poésie?

HENRIETTE. Ah! madame! . . . mais c'est affreux!

M^{ME} RADÈCHE. Oui, c'est affreux; avec cet air de candeur, de bonté, et cette manière de s'apitoyer sur les *Victimes* . . . qui songerait à l'accuser? Mais j'y vois clair, enfin! . . .

HENRIETTE. Madame, je vous proteste . . .

M^{ML} RADÈCHE. Allez, c'est abominable! Oser dire que je suis coquette, moi, qui n'ai pas les moindres prétentions! . . . Parler de mon âge! Avez-vous vu mon acte de naissance? Dieu merci, il n'est pas écrit sur ma figure. Enfin, m'appeler revêche! moi, qui suis la douceur même, un mouton, un vrai mouton . . .

HENRIETTE. Mais, madame . . .

M^{ME} RADÈCHE (furieuse). Ne m'irritez pas! . . . Je ne sais pas de quoi je serais capable! . . .

HENRIETTE. Ah! mon Dieu, que lui dire? . . .
(Le domestique entre).

M^{ME} RADÈCHE. Qu'est-ce que c'est?

LE DOMESTIQUE. Deux lettres pour mademoiselle Henriette.

M^{ME} RADÈCHE. Donnez! (Elle prend les lettres. Le domestique sort). Encore quelque preuve, peut-être . . . voyons.

HENRIETTE. Mais, madame . . .

M^{ME} RADÈCHE. J'ai le droit de lire ces lettres, mademoiselle; n'êtes-vous pas sous ma surveillance? (Ouvrant une lettre). Ah! celle-ci est de mademoiselle Laure.

HENRIETTE. De Laure!

M^{ME} RADÈCHE. Qu'est-ce que je disais? Elle vous accuse d'être l'auteur de toutes les épigrammes qui ont couru sur son compte . . . (Ouvrant l'autre lettre). Celle-ci est de Blanche.

HENRIETTE. Elle m'accuse aussi?

M^{ME} RADÈCHE. C'est un chœur de reproches. Vous voilà convaincue, et nous savons maintenant à quoi nous en tenir.

HENRIETTE. Mais pas du tout, madame; je veux absolument remonter à la source de ces accusations; je veux connaître l'ennemi qui dirige tous les soupçons contre moi.

SCÈNE IX.

*Les Mêmes, Anna.**

ANNA (toute éplorée). Henriette! . . . où est-elle?
Ah! c'est abominable!

HENRIETTE. Qu'est-ce que donc?

ANNA. Une amie, une amie intime se conduire ainsi! Aurais-je jamais pu le croire! Me trahir, moi!

HENRIETTE. Te trahir!

ANNA. Soutiendrez-vous, que vous n'êtes pas l'auteur de ce couplet, où je suis tournée en ridicule?

HENRIETTE. Encore?

M^{ME} RADÈCHE. La plainte est universelle.

HENRIETTE. Toi aussi, Anna, tu m'accuses.

ANNA. Est-ce que vous n'étiez pas la seule dans ma confidence? Qu'est-ce qui connaît mon ignorance, si ce n'est vous? Vous seule possédiez mon secret; quelle autre aurait pu le publier?

M^{ME} RADÈCHE. Répondez à cela?

HENRIETTE. Ah! je m'y perds . . . Tout semble se réunir pour me confondre; et cependant, Anna, il est impossible que de toi-même tu aies eu l'idée de me soupçonner, moi, ta meilleure amie.

ANNA. C'est vrai; je n'aurais jamais cru cela

de vous, qui étiez montrée si bonne, si généreuse pour moi, et, si mademoiselle Césarine n'était pas venue m'éclairer . . .

HENRIETTE. Césarine? . . . c'est elle? . . .

M^{ME} RADÈCHE. Et elle a bien fait; car le masque est tombé maintenant, et nous savons à qui nous en prendre.

HENRIETTE. Ah! madame, en dépit de toutes les apparences, je vous jure que je suis innocente.

M^{ME} RADÈCHE. Innocente, tant qu'il vous plaira, mais, en attendant . . . (A Anna). Vous serez vengée, mon enfant; Laure' et Blanche seront vengées, nous serons toutes vengées, et nous verrons si mademoiselle s'amusera encore à nous chançonner, quand elle sera chassée de cette maison.

HENRIETTE. O mon Dieu! vous me renvoyez . . . vous me retirez mon seul asile! . . .

M^{ME} RADÈCHE. Ne vous en prenez qu'à vous-même. Mademoiselle Véronique viendra aujourd'hui occuper votre place.

HENRIETTE. Mais, au nom du ciel!...

M^{ME} RADÈCHE.

Vous chantiez, j'en suis fort aise;

Eh bien, dansez maintenant!

Au surplus, vous ne devez pas regretter beaucoup la société d'une personne coquette, revêche.... Ah!

ma figure se décompose!... ah! ma beauté trouve des mécomptes!...

HENRIETTE. Madame!...

M^{ME} RADÈCHE. Ne m'approchez pas; ne me dites rien . . . petit serpent. Adieu! (Elle rentre à droite.)

SCÈNE X.

Henriette, Anna, Alfred (qui est entré par le fond pendant les derniers mots de la scène précédente).

ALFRED. Qu'entends-je!

HENRIETTE. M. Alfred!

ALFRED. Cette colère, dont je viens d'être témoin et dont vous étiez l'objet, cette colère semblerait confirmer ce que je viens d'apprendre. Serait-il possible? Quoi! vous, si bonne, si aimable, vous seriez l'auteur de ces attaques multipliées, dont tout le monde se plaint?

HENRIETTE. Vous me croyez coupable? vous aussi, monsieur Alfred? Ah! c'est le dernier malheur! Fuyez-moi, à votre tour, abandonnez une infortunée, dont tout le monde s'éloigne, et qui, en butte à des soupçons si odieux, ne vous paraît plus digne d'affection. (Elle tombe accablée sur un siège.)

ALFRED. Pardon, Henriette, pardon; je ne crois

rien de pareil; je suis sûr que vous allez vous justifier.

ANNA. Se justifier! Comment le pourrait-elle?

HENRIETTE. Hélas! tout m'accable en effet, sans que je puisse deviner d'où part le coup qui me frappe.... Eh mais, si c'était.... (Se levant.) Répondez-moi, je vous prie, monsieur Alfred, qui vous a appris les accusations portées contre moi?

ALFRED. Mon Dieu, j'étais allé faire une visite de politesse à madame de Rével, et là, tout en vous plaignant, sa fille....

HENRIETTE. Césarine!... encore!...

ALFRED. Elle vous défendait, je dois le dire...

HENRIETTE. Oui, par des insinuations perfides, comme ici, tout à l'heure.... Une ennemie...,

ANNA. Au fait, une rivale!...

ALFRED. Que dites-vous?

HENRIETTE. Chut!... cette cloison est mince, Césarine pourrait nous entendre, et même, j'y pense, si par ce moyen elle avait appris tous nos secrets... oui... c'est cela peut-être... tout s'éclaircit... Oh! ce serait indigne!... Mais alors je dois reprendre du courage... non, je ne me laisserai pas écraser sans combattre.

ALFRED. Comment? que voulez-vous faire?

HENRIETTE. Essayer de me justifier.

ANNA. Toi? par quel moyen?

HENRIETTE. En confondant celle qui m'accuse. Ah! si je pouvais.... Elle est habile, mais elle est vaine, et la vanité fait faire tant de sottises!... Oui, j'ai mon plan. Eh mais (allant entr'ouvrir la porte du fond), c'est elle ... la voilà ... elle vient savoir, sans doute, si je suis bien humiliée! Oh! c'est le ciel qui me l'envoie! Vous, monsieur Alfred, restez-ici, comprenez-moi à demi-mot et secondez-moi bien.... Toi, Anna, dans ce cabinet, d'où tu pourras nous entendre....

ANNA. Mais...

HENRIETTE. Va vite; j'espère te prouver que je suis encore digne de ton amitié. (Elle fait entrer Anna à droite. A Alfred) Vous allez voir.

SCÈNE XI.

Alfred, Henriette, Césarine.

CÉSARINE (à part). Il est ici! Sans doute pour une rupture. (Allant vers Henriette.) Eh, mon Dieu! mademoiselle, qu'est-ce que l'on vient de nous dire? C'est une calomnie, n'est-ce pas? (Feignant la surprise.) Ah! monsieur Alfred, je ne vous savais pas là....

HENRIETTE. Monsieur était venu pour m'avertir des bruits qui courent sur mon compte, et il avait la bonté de me faire quelques compliments.

CÉSARINE (étonnée). Des compliments!...

HENRIETTE. Que je suis loin de mériter. Croiriez-vous, ma chère, qu'il veut bien m'attribuer toutes les méchancetés rimées qui courent le pays depuis quelque temps, et qu'il me fait honneur de ces vers qu'il trouve très-jolis?

CÉSARINE. Comment, il les trouve très-jolis?

ALFRED (à part). Je comprends. (Haut.) En effet, j'admire cette heureux mélange d'esprit et de verve, cet à-propos si piquant, ces fines et incisives railleries . . .

HENRIETTE. (bas à Alfred). C'est cela, continuez.

CÉSARINE. Quoi, sérieusement, monsieur approuve des médisances? . . .

ALFRED. Qui ne peuvent partir que d'un esprit vraiment supérieur.

CÉSARINE. Oh! vous me . . . (Se reprenant). Vous flattez mademoiselle.

ALFRED. Point du tout.

HENRIETTE. Convenez-en; vous me flattez; l'esprit méchant n'est-il pas le plus facile de tous?

ALFRED. Pardon; il n'est pas facile de bien saisir les ridicules; il faut pour cela un tact, une justesse, dont peu de personnes sont capables.

CÉSARINE (à part). Le voilà enthousiasmé pour elle, à présent? (Haut). Pardonnez-moi ma surprise,

monsieur; comment, vous justifiez les attaques au moment même où tout le monde s'en plaint? . . .

ALFRÉD. Si l'on s'en plaint, c'est qu'elles sont fondées. Nous avons un vieux proverbe qui reçoit ici son application: *Il n'y a que la vérité qui offense.* Et pourquoi, je vous prie, ménagerait-on des travers, qui ne sont que trop souvent encouragés par le silence d'une société indulgente? Drapons sans pitié le ridicule; car, ainsi que l'a dit le poëte: *Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.* —

HENRIETTE. (bas à Alfred). A merveille!

CÉSARINE (à part). C'est qu'il la défend avec une chaleur!

ALFRÉD. (à Henriette). Ainsi, mademoiselle, j'admirais déjà votre beauté, toutes les grâces de votre personne; et, maintenant, votre esprit complète l'idéal que je m'étais formé.

CÉSARINE (à part). Décidément il en est fou j'ai fait là un beau chef-d'oeuvre.

HENRIETTE. Non, monsieur Alfred, je ne saurais accepter vos compliments. Vous êtes un peu artiste, et les artistes aiment assez tout ce qui est piquant, tout ce qui est railleur . . . mais, en vérité, je ne peux avouer les couplets et les épigrammes que vous m'attribuez.

CÉSARINE. Au fait, rien ne prouve que cette

chère Henriette en soit capable; et puisqu'elle le nie, moi, je suis d'avis qu'il faut la croire sur parole.

ALFRED. Non, non, mademoiselle, sa modestie a beau se défendre.

CÉSARINE (à part). Est-il entêté!

ALFRED (à Césarine). Je suis persuadé que nous avons devant nous le poëte anonyme, comme vous-même vous en étiez persuadée tout à l'heure.

HENRIETTE. Eh bien, pour ne pas vous démentir entièrement . . .

CÉSARINE (à part). Est-ce qu'elle va en convenir maintenant? Par exemple, ce serait fort!

HENRIETTE. Je veux bien me reconnaître l'auteur d'une petite pièce de vers fort inoffensive, celle-là, c'est une ode à la lune qui a été imprimée dans un journal.

CÉSARINE. Vous dites, une ode? . . .

HENRIETTE. A la lune; vous ne l'avez pas lue peut-être?

CÉSARINE. Moi? Non . . . si fait . . . oui . . . je ne sais . . . (A part). Voilà qui est curieux!

HENRIETTE. Cette pièce de vers commence ainsi:

(Elle récite.)

Astre d'argent, toi, dont le front scintille

Comme un diamant dans la nuit . . .

ALFRED. Brava!

CÉSARINE (à part). S'en faire honneur! quelle impudence!

HENRIETTE, continuant.

Douce compagne, à qui la jeune fille

Fait ses confidences sans bruit . . .

ALFRED. Bravissima! charmant! ravissant!
Quel talent enchanteur!

CÉSARINE (à part). Oh! je n'y tiens plus.

HENRIETTE (à part). Voilà l'amour-propre d'auteur qui opère.

CÉSARINE. Eh quoi! mademoiselle, vous prétendez que ces vers sont de vous?

HENRIETTE. Assurément.

ALFRED. On ne parle pas un langage plus pur, c'est du Lamartine. Ah! mademoiselle, vous me voyez pénétré d'admiration! Oui, c'est à vos genoux que je veux exprimer . . .

CÉSARINE. (vivement). Arrêtez! monsieur, votre admiration peut être sincère, mais elle s'égare, croyez-le bien, car, certainement, ces vers qui vous enchantent, ne sont pas de mademoiselle.

ALFRED. Ils ne sont pas de mademoiselle Henriette?

CÉSARINE. Non, monsieur, et la preuve . . .

ALFRED. Eh bien, la preuve . . .

CÉSARINE. C'est qu'ils sont de moi.

ALFRED. De vous?

HENRIETTE (à part). Elle éclate!

CÉSARINE. De moi, et si vous voulez, je vais vous réciter la suite. Ah! mademoiselle, vous voilà confondue! Gardez pour vous l'honneur des couplets satiriques, mais je réclame le morceau de poésie, qui, Dieu merci, ne soulèvera pas de scandale.

HENRIETTE (feignant la surprise). Est-il bien possible? Ah! . . . c'est singulier! . . . figurez-vous que j'avais cru tout bonnement que ces vers étaient de moi.

CÉSARINE. Par exemple!

HENRIETTE. Puisque j'ai composé les chansons sur Laure, Blanche et M^{me} Radèche . . .

CÉSARINE. Eh bien?

HENRIETTE. Eh bien, les chansons, les vers satiriques et l'ode à la lune, tout cela est de la même écriture.

CÉSARINE. Hein?

HENRIETTE. Si j'ai fait les uns, je dois aussi avoir fait les autres.

ALFRED. Comment?

HENRIETTE. Jugez plutôt: voilà les brouillons.

CÉSARINE (à part). Ciel!

ALFRED (prenant les papiers et les regardant). Oui, c'est bien la même main.

CÉSARINE (à part). Je suis prise!

HENRIETTE. Il paraît que, dans ma vanité, j'avais rêvé que j'étais l'auteur de tout cela; mais puisque mademoiselle réclame . . .

ALFRED. Rendons-lui le bagage complet, depuis le No. 1 jusqu'au No. 4 inclusivement. (Il remet à Césarine tous les papiers).

CÉSARINE (troublée). Monsieur . . . certainement; après cela, comme vous le disiez, on peut bien en passant draper quelques ridicules . . . et quand ils sont aussi marqués, par exemple, que ceux de madame Radèche . . .

SCENE XII.

Les Mêmes, M^{me} Radèche et Anna.

(Paraissant à droite).

M^{ME} RADÈCHE (à Césarine). Qu'ai-je entendu? Eh quoi, mademoiselle, vous osez! . . .

CÉSARINE (à part). Oh! quel piège!

M^{ML} RADÈCHE. Mes ridicules, avez-vous dit?

CÉSARINE. Eh bien, oui, j'en conviens, c'est moi qui ai chanté:

Voulant plaire en dépit de l'âge . . .

M^{ME} RADÈCHE. Assez, assez!

CÉSARINE.

Le matin prenant son miroir . . .

M^{ME} RADÈCHE. Vous tairez-vous? Quelle effronterie!

CÉSARINE. Car c'est moi qui, tous les matins, à travers cette cloison, vous entends parler à votre miroir.

M^{ME} RADÈCHE. Bon! par exemple!

CÉSARINE. C'est moi qui vous ai vue, à travers les fentes, déposer le soir vos fausses nattes.

M^{ME} RADÈCHE. Je déménage demain.

CÉSARINE. Enfin, c'est moi qui, pour louer votre humeur, me suis inspirée de la rime . . . (Radèche, revèche, sèche et pie-grièche)! ah! ah! ah!

M^{ME} RADÈCHE (hors d'elle-même). Mademoiselle . . .

CÉSARINE. J'ai bien l'honneur de vous saluer.
(Elle sort en riant).

SCENE XIII.

Les Mêmes, excepté Césarine.

M^{ME} RADÈCHE. Ah! j'étouffe! je suffoque! la scélérate! . . .

ALFRED. Laissez-là, madame; tôt ou tard ses méchancetés retomberont sur elle. Ne songeons qu'à notre chère Henriette, si injustement soupçonnée.

M^{ME} RADÈCHE. Ma pauvre enfant, me pardonnez-vous?

HENRIETTE. Ah! madame, je suis trop heureuse, pour en vouloir à personne; mais je plains cette chère Anna, qui reste en butte aux méchantes plaisanteries....

ANNA. Je les crains moins depuis que l'auteur s'est fait connaître. Tu les démentiras, ma chère amie, tu diras, que je suis savante, très-savante, comme toi; et, dans quelque temps, grâce à tes leçons, ce sera vrai.

ALFRED. Ainsi, Henriette, cette personne si spirituelle à été vaincue par vous; vous l'avez forcée à se démasquer.

HENRIETTE. C'est qu'on a bien raison de le dire:
Il n'y a pas une dose d'esprit qui résiste à un grain de vanité.

N. Fournier.

III. PIÈCES MORALES ET RELIGIEUSES.

1. L'EMPLOI DU TEMPS.

Au point de vue chrétien, le temps, ce domaine de Dieu, nous a été prêté par lui pour gagner le royaume du ciel. Aussi, dès le commencement du christianisme, l'emploi du temps a-t-il été strictement réglé par tous ceux qui voulaient vivre selon Dieu, et jamais l'oisiveté n'a été la compagne de la sainteté.

Au point de vue proprement humain, le temps est tout aussi précieux : il sert à gagner la fortune, à acquérir les talents et les connaissances dont on a besoin, à remplir, dans toute leur étendue, les devoirs de l'état où l'on se trouve engagé ; et jamais, nous osons le dire, ces devoirs ne seront accomplis par une personne qui ne connaît pas le prix du temps. Filles, épouses, mères, quel que soit le bon désir qui vous anime, si vous n'êtes avares du temps, jamais vous ne serez à la hauteur de vos obligations. Les jours, les semaines, les mois, les années s'écouleront, et vous

n'aurez rempli que la moindre partie de votre tâche, et vous n'emporterez que de tardifs regrets.

Sans vouloir astreindre servilement nos jeunes lectrices à un plan de vie, nous leur conseillerons cependant de se faire à elles-mêmes une règle qui les guide, et de diviser les heures de leur journée de façon que, chacune d'elles, ait son occupation ou son délassement. Que la prière, l'étude, la lecture, les arts d'agrément, les travaux d'aiguille, aient des heures fixes; que les promenades, que les visites aient également des moments réglés; que l'heure du lever soit invariable et aussi matinale que possible, et la journée sera remplie; et le soir, en jetant un coup d'oeil sur le tableau des heures écoulées, l'on ne sentira pas le regret insupportable, le malaise cruel que fait naître l'oisiveté, ce triste fléau que suivent l'ennui, le spleen et le dégoût de soi-même.

Aimons donc l'ordre, pour Dieu, puisqu'il a mis tant d'ordre en ses oeuvres; pour nous-mêmes, puisque c'est le moyen d'employer la vie, ce don d'en-haut; et pour les autres, puisque c'est le moyen de leur être utiles, et de ne pas séjourner ici-bas sans laisser une trace de son passage et un doux souvenir après soi.

Éveline Ribbecourt.

2. LES OURS ET LA POUPÉE.

(*Apologue.*)

C'était par un de ces beaux jours qui font sortir tous les parisiens de leurs cages de pierre et les répandent à flots dans les jardins des Tuileries, du Luxembourg et des Plantes*). Ce dernier n'avait jamais attiré un plus joyeux concours de tourlourous, de bonnes et d'enfants. La fosse aux ours était particulièrement assiégée d'une foule de marmots de tout âge, depuis celui du biberon jusqu'à celui du sucre de pomme. La chronique assure même qu'il y avait quelques enfants de trente à cinquante ans, non moins curieux et non moins ébahis que leurs puînés.

Donc, les enfants regardaient, les nourrices bavardaient et les ours gambadaient.

Or, tout à coup, un cri se fit entendre, et des sanglots amers le suivirent. Une petite fille venait de laisser tomber sa poupée dans la fosse! Des quatre oursons qui étaient là, les deux les plus alertes s'élancent d'un bond vers le joujou. Ils reconnaissent une figure humaine et reculent d'abord

*) Jardin des plantes, botanischer Garten.

étonnés; puis, ils vont et viennent à l'entour avec de grandes précautions, attendant peut-être un mouvement de la petite figure, et n'osant se fier à son immobilité. Enfin, le plus brave s'approche de la poupée, lui donne un coup de patte, et la fait sauter si singulièrement, qu'elle retombe debout entre deux pavés. Alors, voilà nos deux oursons qui se mettent à faire mille culbutes et mille cabrioles, comme des chiens qui jouent avec un enfant. Leurs camarades accourent et la danse devient générale. Inutile de dire les cris et les rires des jeunes spectateurs de cette scène. Plus les ours s'animaient, plus ils se familiarisaient avec la poupée, si bien que le même qui l'avait déjà touchée, la flaira de nouveau, la renversa, la releva, et la fit voler en l'air comme un ballon. Les trois autres se mettent de la partie, et le joujou va d'une patte ou d'une gueule à l'autre, jusqu'à ce qu'il se disloque dans ces rudes voyages. Voyant alors un de ces bras détaché, le plus jeune ourson la ressaisit, l'enlève à ses camarades, et va la cacher dans un coin. Les autres s'élancent; il leur fait tête, et une véritable lutte s'engage entre eux. Le premier voulait-il la défendre ou la briser à lui seul? Était-ce à qui la conserverait ou la dévorerait? Nous ne saurions le dire. Le dénouement lui-même fut incertain. L'ourson, se voyant vaincu par ses frères,

se retourna vers la poupée et la mit en lambeaux plutôt que de la céder.

Morale. Les maîtres féroces sont toujours féroces. Si vous n'en avez qu'un, vous serez son jouet; si vous en avez plusieurs, vous serez leur victime. Le meilleur vous détruira plutôt que de vous laisser aux autres.

C.

3. HISTOIRE D'UNE MARGUERITE ET D'UN ÉPI DE BLÉ.

J'aime bien les fleurs, ces sourires de la nature; mais je ne leur livre pas mon jardin tout entier.

Outre les gazons qui, après avoir offert leurs tapis à mes promenades, vont garnir de foin les râteliers de mon écurie; outre les arbres qui donnent tour à tour l'ombre de leur feuillage à ma tête et le suc de leurs fruits à mon palais, je réserve, tous les ans, un petit coin de mon enclos pour en faire un champ de blé.

Quelle barbarie! m'allez-vous dire, vous défigurez votre jardin!

Écoutez-moi, s'il vous plaît, avant de me juger.

D'abord, je pourrais vous répondre, qu'un massif de blé n'a rien de laid. Au printemps, c'est de l'émeraude, en été c'est de l'or. Un de mes voisins, qui s'y connaît, a dans son beau parc un champ d'avoine encadré de géraniums, et qui forme un tableau splendide et varié. Mais, chez moi, le froment est séparé des fleurs et dérobé à l'oeil par une haie vive. Il ne saurait donc défigurer mon jardin.

Je prétends, au contraire, qu'il lui fait honneur, et je fonde ma prétention sur un souvenir d'enfance qui m'est sacré :

J'étais enfant, et je me promenais dans le jardin de mon père, le même que je cultive après lui. L'hérédité est bonne aux jardins, comme à tant d'autres choses. — A la même place qu'aujourd'hui, il y avait, non pas un champ, mais un simple épi de blé, pauvre enfant du hasard, qui avait jeté là un grain, à côté d'une plate-bande de marguerites.

Je trouvais que le voisinage de l'épi déshonorait l'éclat du parterre, et j'allais l'arracher avec sa tige, lorsque mon père m'arrêta la main.

— Il faut y regarder à deux fois, me dit-il, avant de détruire une oeuvre de Dieu, toute petite et toute modeste qu'elle est. Qui sait ce que deviendra celle-ci ? Laissons-la vivre auprès des

marguerites. Nous verrons et nous comparerons leurs destins.

Comme mon père achevait ces mots, deux enfants passèrent derrière la haie. C'étaient les deux filles d'un fermier voisin; l'une vive, alerte, brune, aux yeux noirs et pétillants; l'autre, blonde, pâle, aux yeux bleus, à l'air doux et réfléchi. J'ai retenu leurs noms. La première s'appelait Marie, et la seconde Louise. — Marie s'écria :

„Les belles marguerites! Voulez-vous m'en donner une, monsieur?”

Mon père me fit un signe. Je choisis la fleur la plus grosse, la plus variée de couleurs, la mieux disposée en couronne, et j'en fis cadeau à la petite fille, qui la mit aussitôt coquettement sur ses cheveux. Mon père alors, observant sa soeur, lui demanda, si elle ne voulait pas une fleur aussi? — Pour toute réponse, Louise regarda en rougissant l'épi de blé, qui se dressait bravement avec ses pointes, déjà gonflé de quatre rangs de grains jaunissants. „Je vous remercie, monsieur, dit-elle enfin, je vous demanderai ce bel épi, quand il sera tout à fait mûr. Ce sera ma première moisson.” — Frappé de ces mots, mon père répliqua: „Très-bien, ma petite! tu peux compter sur ton épi.” —

Lorsque les deux enfants repassèrent le soir, la marguerite était fanée sur la tête de Marie, qui

n'y songeait déjà plus, et s'en revenait en faisant l'école buissonnière.... Louise, chargée d'une récolte d'herbe, éleva sa figure blonde au-dessus de la haie, et jeta un regard d'espoir à son épi florissant.

— Souviens-toi de ces petites filles, me dit mon père avec gravité. Je soupçonne qu'elles ressemblent l'une et l'autre aux objets si différents de leurs vœux.

Puis il me fit l'histoire de la marguerite et du froment :

Dans les champs et dans les jardins, la marguerite est la même : jolie, coquette et inutile. Celle qu'on nomme la *pâquerette*, s'établit dans l'herbe courte, pour l'étoiler de son bouton d'or et de son blanc diadème. Celle qui prend le nom de *reine des prés*, se dresse et se balance sur sa tige au-dessus de tout ce qui l'environne. Mais, quand la faux du moissonneur vient l'abattre, elle n'offre au sol qu'une graine funeste et à la dent des bestiaux qu'un fourrage détesté. Enfin, celle qui brille dans les parterres, n'a que son éclat d'un jour, et ne présente à l'homme ni parfum ni produit. — L'histoire du froment, au contraire, est l'histoire de la civilisation même. Il naît avec elle, il en développe et en suit les progrès, et il ne meurt

que sous les latitudes, où elle expire. Ceci est la plus admirable harmonie de la nature.

Les jours suivants, Marie continua de faire appel à nos marguerites, de s'en parer une heure et de les perdre à travers ses jeux. — Quand l'épi fut mûr, Louise vint le cueillir, et l'emporta précieusement. Ce jour-là il y avait fête au village. Marie passa les heures à danser, sa marguerite aux cheveux. Louise, faisant sa moisson dans les règles, égrena l'épi et en conserva la riche semence.

Dix années plus tard, malgré la recommandation de mon père, j'avais oublié les deux soeurs. Il me rappela leur histoire et celle de la marguerite et de l'épi. Puis, il me conduisit dans le village, et me montra, à la fenêtre d'une chaumière encadrée de feuillage et de fleurs, une jeune fille qui achevait sa toilette, en laissant admirer aux passants sa jolie figure, ses yeux étincelants, et ses longs cheveux noirs, ornés d'un cercle de perles et d'une marguerite....

— C'est Marie! m'écriai-je.

— Oui, c'est Marie, toujours vaine et coquette, comme la première fleur que nous lui donnâmes. Elle a dépensé sa jeunesse oisive dans les fêtes; et elle attend un mari, qui ne viendra jamais, car elle n'a d'autre dot que les marguerites desséchées

de notre jardin. — De là, nous allâmes dans un champ de blés mûrs, et nous vîmes une autre jeune fille, d'une beauté calme et grave, dont les vêtements annonçaient l'aisance, et qui, les mains posées sur un tronc d'arbre, contemplait doucement la moisson dorée.

Je reconnus Louise, et mon père me dit :

Cette moisson est à elle, et vient, sillon par sillon, année par année, du premier épi qu'elle a reçu de nous et qu'a multiplié son travail. Elle n'a distrait de ses produits, à chaque saison, que la part des pauvres, multipliée aussi par sa charité ; et elle obtiendra sa récompense après la récolte, en épousant le plus sage et le plus riche fermier du canton.

Une telle leçon ne vaut-elle pas un petit coin de terre, et n'ai-je pas raison d'avoir un champ de blé dans mon jardin ? Heureux, si mes épis trouvaient autant de Louises que mes marguerites rencontrent de Maries!...

Jardineur.

3. LA FÊTE DES ROIS.

Cette fête est, sans contredit, une des plus touchantes du catholicisme. C'est la fête par excellence. Son nom, qui est Épiphanie, veut dire apparition. C'est en effet l'apparition du nouveau monde à l'ancien, de la lumière chrétienne aux ténèbres du paganisme, de Jésus naissant aux vieux âges de l'antiquité. Les hommes languissaient depuis des siècles dans l'ignorance et dans l'esclavage, lorsque César-Auguste ordonna par un édit de faire le dénombrement de toute la terre. Un pauvre charpentier, nommé Joseph, partit de la ville de Nazareth en Galilée et se rendit en Judée, à la cité de David, pour se faire enregistrer avec Marie, son épouse, qui était sur le point de devenir mère. Pendant qu'ils séjournaient à Bethléem, la jeune femme enfanta son premier-né, et, l'ayant émailloté comme elle put, elle le coucha dans une crèche, entre un boeuf et une âne, parce qu'il n'y avait pas de place pour leur indigence dans les hôtelleries. Il y avait aux environs des bergers qui passaient la nuit dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leurs troupeaux. Et tout à coup un ange se présenta à eux, et une clarté divine les entourait, ce qui les remplit d'une extrême frayeur. Alors l'ange leur dit: „Ne craignez

point, car je vous apporte une nouvelle qui sera pour le peuple l'objet d'une grande joie. C'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur qui est le *Christ*." Or, pendant que Jésus se révélait ainsi d'abord aux petits et aux malheureux, une étoile apparaissait en Orient aux grands et aux riches; et six jours après, quatre mages et leur suite, guidés par l'astre qui marchait devant eux, arrivèrent à la crèche de Bethléem, et adorèrent le nouveau-né. Puis, ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent de l'or comme à un roi, de la myrrhe comme à un Rédempteur, et de l'encens comme à un Dieu.

Quelle épopée fut jamais plus simple et plus sublime à la fois? Les mages et leur suite représentent toutes les nations, toutes les races et tous les types de l'humanité, appelés en même temps à la renaissance et à la rédemption, au fond de cette misérable crèche, où s'allume dans l'ombre la lumière d'une civilisation nouvelle.

Aussi la fête des Rois est-elle la fête de tous les peuples et de toutes les classes de la chrétienté, l'anniversaire de l'affranchissement universel et de l'égalité devant Dieu. Ce jour-là, le plus grand roi devient sujet, le plus humble sujet devient roi, pour une heure; et cette royauté est décernée, par le gâteau de famille, qui retrace encore les présents

des mages à Jésus-Christ. Autour de ce gâteau, les haines s'apaisent, les rivaux se réconcilient, les ennemis s'embrassent, les fiancés se donnent leur foi, les époux retrempent leur constance, les frères leur union et les amis leur attachement.

C'était, jadis, à cette époque sacrée que le client visitait le juge et le juge le client, que le fermier renouvelait son bail, que le seigneur gratifiait le paysan, qu'on se distribuait des présents et des charités, que les corporations, les cours de justice, les universités, les confréries s'assemblaient de toutes parts et resserraient les liens de leur fraternité.

Ces pieux usages se perdent dans les villes, mais quelques villages les gardent encore précieusement. Le curé de la paroisse assiste à la fête, et reçoit une part du gâteau pour les malheureux, afin qu'ils partagent l'allégresse commune, au lieu de l'envier et d'en souffrir. D'autres parts sont mises de côté dans l'armoire de famille; ce sont les parts des absents, d'un fils qui est dans la guerre, d'un frère qui parcourt l'océan, d'un mari dont on veut éprouver la fidélité! Douce et naïve superstition du coeur! Tant que le gâteau se conserve intact, le soldat est à l'abri des balles, le marin échappe à la tempête, l'époux arrive sans danger, la promesse ne viole point sa parole; mais

malheur à la mère, au frère, à l'épouse et au fiancé, si la part mise en réserve se gâte et s'altère en dépit des sollicitudes de chaque jour!

En Beauce, on soupe en famille la veille des Rois. Le doyen d'âge et de vertu préside le repas. Au moment de rompre le gâteau, il fait monter sur la table le plus jeune des enfants, et le dialogue suivant s'établit entre l'aïeul et le petit-fils, au sujet du premier morceau.

— *Febe* (la fève), dit le vieillard.

— *Domine*, répond l'enfant.

— Pour qui?

— Pour le bon Dieu.

Et la part à Dieu est distribuée, avant toutes, aux pauvres qui frappent à la porte en chantant ces couplets:

Honneur à la compagnie

De cette maison;

A l'entrée de votre table

Nous vous saluons.

Nous sommes venus d'un pays étrange

Dedans ces lieux;

C'est pour vous faire la demande

De la part à Dieu....

Et tout le monde répète d'une seule voix: „La part à Dieu! la part à Dieu!” Puis la chanson continue:

Les Rois! les Rois! Dieu vous conserve
 A l'entrée de votre souper.
 S'il y a quelque part de galette,
 On vous prie de nous la donner.
 Puis nous accorderons nos voix,
 Bergers, bergères,
 Puis nous accorderons nos voix
 Sur nos hautbois.

La cérémonie se termine, en effet, par une sérénade et par une danse générale.

Sur plusieurs points de la basse Bretagne, notamment à Saint-Pol-de-Léon, on promène dans les rues, la veille de la fête des Rois, un cheval dont la tête et les crins sont ornés de branches de gui et de laurier, et qui porte sur son dos deux mannequins recouverts d'un drap blanc. Un mendiant le conduit, quatre notables l'accompagnent, et les enfants et le peuple lui servent d'escorte, en poussant des cris étranges. Le cortège s'arrête de porte en porte et demande une aumône pour les pauvres. L'un remet de l'argent aux quatre notables, l'autre jette dans les paniers du pain, des bouteilles de vin, de la viande, des gâteaux etc. Si bien que le lendemain les indigents ont aussi leur festin des Rois. A chaque nouvelle offrande, le mendiant conducteur s'écrie: „Étrenne à moi!” et toute la foule répète en chœur: „Étrenne à moi!”

Le jour de l'Épiphanie est encore choisi par beaucoup de paysans de basse Bretagne, pour tuer le cochon qui doit nourrir leur famille jusqu'à l'été. La fête des boudins coïncide alors avec la fête des gâteaux. L'animal est égorgé en grande pompe. Son foie revient de droit à l'exécuteur, et tous les parents s'unissent pour manger les boudins. La part à Dieu est envoyée au curé, ou même au saint de la paroisse, surtout s'il a le bonheur de s'appeler saint Antoine. En ce cas, sa statue est exposée à l'entrée du cimetière. Une clochette fait appel aux offrandes, et les guirlandes de boudins viennent charger le cou, les bras et la ceinture du patron. Les membres de la fabrique, de leur côté, font une quête. Celui-ci leur donne une oreille du porc, celui-là un pied, cet autre le groin; et nos marguilliers poursuivent gravement leur marche, portant ces pieds en guise de pistolets, ajoutant ces oreilles aux leurs, et se formant des casques avec ces museaux.

Le lendemain, le curé, la fabrique et les pauvres se régalent à qui mieux mieux, pendant qu'à la ferme on étale les pièces de lard dans une civière au milieu de la vaste cheminée, d'où elles passent en suite à la poutre du plafond, quand elles ont pris la couleur sombre et absorbé le rude parfum d'une fumée bien noire et bien épaisse.

Les grandes villes, qui rient de ces touchantes coutumes, n'ont conservé de l'Épiphanie chrétienne que la fève, qui donne une heure de royauté. Elles ont malheureusement oublié les pauvres et supprimé la part à Dieu....

C. de Chatouville.

5. LA VEUVE DE SAREPTA.

Autrefois le Seigneur, protégeant son prophète,
 Dont le coeur était bon, et la vertu parfaite,
 L'écartait des fléaux qui frappaient Israël,
 Et le faisait nourrir par les corbeaux du ciel.
 Le saint homme de Dieu, pendant ce temps si rude,
 S'en vint à Sarepta, paisible solitude,
 Où le bruit de ce monde et ses tristes clameurs
 Semblaient un faible écho de lointaines rumeurs.
 Là, d'une pauvre veuve, humble, bonne et fidèle,
 Qui n'avait plus, hélas! qu'un seul fils avec elle,
 Il vit s'ouvrir pour lui le toit hospitalier,
 Comme on l'aurait ouvert à l'hôte familier.
 La veuve, dans ces jours de cruelle famine,
 Partagea le peu d'huile et le peu de farine
 Qui lui restait encore, avec l'homme inconnu,
 Auquel elle avait dit: Soyez le bienvenu!

Élie, en lui voyant une foi très-sincère,
 Lui dit: Ne craignez rien; — cette affreuse misère
 Ne vous atteindra pas. Dieu veille sur vos jours;
 Vos vases épuisés se rempliront toujours.
 — Et durant ces trois ans, ces trois ans de détresse,
 Tant que le sol maudit brûla de sécheresse,
 La veuve et l'orphelin, à l'abri du tourment,
 Ne manquèrent jamais d'huile ni de froment.

6. LA PREMIERE COMMUNION.

Si vous assistez le pauvre avec effusion
 de coeur, si vous remplissez de consola-
 tion l'âme affligée, votre lumière se lèvera
 dans les ténèbres, et les ténèbres devien-
 dront comme le midi.

JSAIE 67.

L'Église a délaissé les habits du veuvage;
 Au milieu des jours pénitents
 Un jour heureux se lève, et sa brillante image
 Éblouit les yeux des enfants.

Ce jour leur appartient! Belle, mystérieuse,
 L'aurore les éveille et murmure tout bas:
 „Le grand jour est venu! de ta couche rêveuse
 „Sors, mon enfant, et viens au temple sur mes pas.

„Lève les yeux; regarde: au sein des tabernacles
 „Sont déjà déposés les doux pains de froment,
 „Attendus par l'amour, prédits par les oracles,
 „Où Dieu se rend visible à tout coeur bien aimant.”

Et l'enfant se réveille, et sa jeune paupière,
 Pleine encor des lueurs d'un songe radieux,
 Croit voir dans le soleil, parcourant la carrière,
 Une hostie enflammée errante dans les cieux.

Les vêtements de lin parent son corps pudique;
 Jeune fille, un long voile aux ondoyants détours,
 Pour la première fois, de ton front angélique
 Jaloux, va dérober les séduisants contours.

Tu n'es plus une enfant, tu n'iras plus, rieuse,
 Oubliant pour tes jeux la sévère leçon,
 Courir dans les prairies, à l'ombre de l'yeuse,
 A tous les vents des bois fredonner ta chanson.

Tu verras désormais la pudeur, chaste femme,
 Accompagner tes pas, veiller à ton côté,
 Dans l'ombre dérober les grâces de ton âme,
 Comme ce frais tissu dérobe ta beauté.

Tu vas naître à la vie, à sa joie, à sa peine,
 O belle enfant, admise au radieux festin;
 La coupe de tes jours est encor toute pleine,
 Douce, amère, il faut bien y goûter à la fin.

Le temps en est venu. Pense au Dieu qui t'ordonne
 D'obéir à ses lois pour qu'il t'aime toujours,
 Sois douce aux malheureux, et que la sainte aumône
 Ouvre la scène de tes jours.

Toi, qui fus élevée au sein de l'opulence,
 Toi, dont l'Inde lointaine a tissu les habits,
 Lève ce front charmant, qu'une sainte espérance
 Colore en ce moment des flammes du rubis;

Vois dans ce noir grenier une enfant de ton âge
 Que pâlit aujourd'hui la faim, la pauvreté,
 Qui n'a plus en son coeur d'espoir, ni de courage,
 Dont les haillons béants montrent la nudité.

Elle était belle aussi, l'orgueil de sa famille,
 Et digne, comme toi, du banquet solennel,
 La misère l'en chasse, hélas! la pauvre fille
 Ne saurait, presque nue, approcher de l'autel.

Regarde: elle est en pleurs.... Ses larmes t'appar-
 tiennent,

Tu peux les arrêter par un seul doux accent:
 Que du coeur paternel tes caresses obtiennent
 Une part de ses dons pour ta soeur d'un moment.

Donne les vêtements, le voile tutélaire,
 Et le cierge bénit, emblème de la foi,
 Et ce livre divin, sacré dépositaire
 Des grands enseignements de notre antique loi.

Verse l'or de tes jeux pour calmer la misère,
Marque par des bienfaits la trace de tes pas,
Amasse des trésors pour toute ta carrière,
Que la rouille et les vers ne te ravissent pas.

Éveline Ribbecourt.

IV. TABLEAUX HISTORIQUES.

1. SYBILLE D'ANJOU.

Le saint royaume de Jérusalem, conquis par les armes et les prières de Godefroy *) et de ses pieux compagnons, penchait vers sa ruine. Cinquante ans s'étaient à peine écoulés, depuis que les soldats de la croix avaient pour la première fois franchi les mers et ravi le sépulcre du fils de l'homme aux adorateurs du prophète, que déjà les infidèles s'avançaient plus nombreux, plus redoutables, et, leurs flots toujours croissants, menaçaient de toutes parts les principautés franques, affaiblies encore par leurs divisions intestines. Baudouin III **)

*) Gottfried von Bouillon, einer der vorzüglichsten Häupter der ersten Kreuzfahrer, gewählt zum Könige von Jerusalem 1099, gest. 1100. D. B.

**) Baudouin III, reg. von 1142—1163. D. B.

régnait alors sur les Lieux Saints; il sentait chanceler ce trône, sur lequel il s'était assis encore enfant, et, de quelque côté que ses yeux se tournassent, ils ne rencontraient que des sujets de crainte et de douleur. La ville d'Édesse venait d'être prise d'assaut par les Sarrasins, et la population entière, passée au fil de l'épée, avait teint de son sang les mines fumantes des maisons et des remparts. Jérusalem était menacée, et les habitants, pressés au pied de ce Calvaire*), implo- raient le secours du ciel, lorsque Baudouin III écrivit en Europe, et invoqua le secours de ses frères dans la foi. Sa voix fut entendue: Eugène III occupait en ce temps la chaire des apô- tres, et il confia à Bernard, abbé de Clairvaux, son ami et son maître dans la doctrine, le soin de prêcher une nouvelle croisade. Bernard, armé de la puissance de la religion, exhala dans ses pré- dications éloquentes toute l'ardeur de son âme et tout le zèle de sa charité. Nul ne lui résista; Louis VII, roi de France, donna le signal et alla prendre le bourdon à Saint-Denis**), et plusieurs princes et seigneurs suivirent son exemple. Parmi

*) Der Calvarienberg, früher außerhalb Jerusalems, jetzt in dessen Ringmauer gelegen. D. B.

**) Eine durch vielfache Erinnerungen, namentlich auch als Begräbnisort der Könige von Frankreich, merkwürdige Kirche. D. B.

eux se distingua Thierry d'Alsace, comte de Flandre, qui avait déjà visité les Lieux Saints, et qui y avait épousé Sybille d'Anjou, soeur de Baudouin III. Elle aussi attacha la croix à son épaule, et voulut suivre son seigneur par delà les mers. Cette nombreuse armée, où brillaient les gonfanons*) des plus nobles chevaliers de l'Europe, prit la route de l'Allemagne, où l'empereur Conrad se joignit à elle. Nous ne raconterons pas ici, comment l'armée presque tout entière, égarée par la perfidie de l'empereur grec, Manuel Comnène, dans les défilés de Taurus, mourut d'une mort obscure, avant d'atteindre le sol consacré, qu'elle espérait rendre témoin de ses victoires. Les débris de ces troupes, si vaillantes et si nombreuses, allèrent mettre le siège devant Damas, et le roi de Jérusalem se joignit aux croisés qui venaient le secourir; mais au bout de quelques semaines, les ambitions rivales divisèrent les soldats de Dieu, et Louis le Jeune, découragé, revint en France, où il trouva son royaume sagement gouverné par son sage ministre Suger, qui joignait aux vertus d'un saint la fermeté d'un monarque.

*) Gonfanon ou gonfalon, Kirchenfahne. — Gonfaloniere (ital.), Bannerherr, wurde in vielen ital. Republiken des Mittelalters das adelige Oberhaupt derselben genannt. D. B.

Thierry, comte de Flandre, n'avait pas quitté cependant la terre de promesse, qu'il était venu chercher de si loin. Pendant qu'il repoussait les infidèles et prenait même la célèbre ville d'Ascalon, Sybille, retirée à Jérusalem, s'y consacrait tout entière aux oeuvres de miséricorde. Aux lieux où le Sauveur des hommes avait vécu pauvre et dénué, aux lieux où il était mort pour le salut du monde, la fille des rois foulait aux pieds jusqu'au souvenir de ses dignités mondaines. Vêtue, en absence de son époux, de l'habit d'une veuve, portant sur la tête un voile de deuil, car, ainsi que Godefroy, elle ne voulait point porter une couronne d'or aux lieux où Jésus Christ porta une couronne d'épines, Sybille passait sa vie au sépulcre du Christ, et ne le quittait que pour aller servir Dieu dans ses membres souffrants: les pauvres, les malades et les affligés. Les pèlerins, venus d'Europe, ne se lassaient pas de l'admirer dans les hôpitaux. Cette femme, née sur les degrés d'un trône, si belle encore, si fière autrefois, qui jadis avait vaillamment porté la guerre chez les ennemis de son mari *), mettant sa gloire dans la foi de

*) Sie kämpfte nämlich gegen den Grafen von Hennegau, Baudouin IV, der sich während der Abwesenheit ihres Gemahls der Grafschaft Flandern bemächtigen wollte, und zwang ihn zum Frieden.

la croix, n'était plus que l'humble servante de toutes les misères humaines. Aucun office ne la rebutait, aucune oeuvre de charité ne lui semblait trop pénible; ses mains délicates pansaient les plaies des blessés, portaient des breuvages salutaires aux lèvres des malades, essuyaient la froide sueur de l'agonie des mourants, et, c'était entre les bras de la comtesse de Flandre, illustre entre toutes les dames de la chrétienté, que plus d'un pauvre vassal, plus d'un soldat obscur, rendait le dernier soupir. Sa compassion héroïque, bravant les maladies contagieuses, semblait croître à proportion des maux qui s'offraient à elle, et, réalisant les idées de son siècle, elle éprouvait pour les plus objectes souffrances un respect plein de tendresse, comme si le Sauveur même se fut transfiguré sous la forme de ces êtres faibles, infirmes, repoussés, auxquels il a promis le ciel et ses béatitudes.

Chaque jour accroissait en Sybille l'amour de cette vie évangélique, partagée entre Dieu et les pauvres, entre la prière de l'âme et les oeuvres de charité, qu'on pourrait appeler la prière du corps. Lorsque Thierry et Baudouin revinrent à Jérusalem, elle retrouva son époux avec une vive joie, car, après Dieu, elle l'aimait plus que toute chose; mais à mesure que Thierry manifestait le désir de retourner dans sa patrie, une tristesse invisible

semblait accabler le coeur de la comtesse. Ses joues pâlissaient; elle se réveillait souvent sur un chevet trempé de larmes, et le changement de ses traits décelait les secrets combats de son âme. En vain Thierry l'interrogeait; elle se dérobaît avec douceur à ses questions. Mais, un jour, qu'il était seul avec elle, il lui prit tendrement la main et lui dit :

„Sybille, les vaisseaux flamands sont appareillés à Joppé, et, en peu de jours, nous pourrons retourner en Europe.”

Elle ne répondit rien et détourna le visage. Étonné de son silence, il se pencha vers elle, et vit avec effroi qu'elle avait les joues inondées de larmes.

„Qu'avez-vous? lui dit-il, ma bien-aimée, quel sujet cause vos pleurs? Répondez-moi; ne suis-je plus votre mari, votre ami en Dieu, votre frère dans la foi?” —

Elle continua de se taire et se voila le visage de ses mains; mais on entendait ses sanglots, et ses larmes ruisselaient en abondance entre ses doigts.

Thierry lui prit de nouveau la main avec une douce violence.

„Ma soeur, ma femme, ma plus chère moitié, confiez-moi le sujet de votre douleur. Est-il en mon pouvoir de la faire cesser? Répondez-moi!

Je vous adjure au nom de Jésus-Christ, mort ici pour nous !

— En son nom ! s'écria-t-elle d'une voix étouffée. En son nom ! je vous répondrai, Monseigneur, mon époux et maître, je ne saurais vous suivre en Europe . . . La volonté de Dieu me retient ici, et j'attends votre congé pour lui obéir.

— Que dites-vous ? . . . Quel est votre dessein ? Que voulez-vous faire à Jérusalem ?

— Je veux consacrer ce qui me reste de vie au service de Dieu, dans la personne de ses pauvres, si abandonnés sur cette terre, menacés sans cesse par les infidèles. Une force invincible me retient ici, et la voix de Dieu se fait entendre à mon cœur, elle me dit que c'est là le moyen de lui plaire et de gagner le royaume qu'il nous a promis.

— Mais, Sybille, vous avez d'autres devoirs ; vous êtes ma femme, vous êtes la mère d'un vaste domaine.

— Comme votre femme, Monseigneur, je vous ai donné des enfants, qui assurent la puissance à votre maison, et qui n'ont plus besoin de mes soins maternels . . . Comme princesse, je n'ai aucune obligation à remplir, puisque vos peuples ont en vous un appui, un gardien fidèle . . . et me préserve le ciel d'attacher quelque prix à de vains

titres, à de frivoles honneurs! Non, ma gloire est en Jésus-Christ crucifié; le servir, en priant pour vous, est ma seule envie, et je ne désire d'autre bonheur, que d'achever mon pèlerinage aux lieux où le Rédempteur mourut pour notre rançon.

— Et notre amour, Sybille? dit le comte avec douleur; nos noeuds, les avez-vous oubliés?" . . .

Elle pâlit et dit d'une voix basse, sans oser lever les yeux sur la noble figure de son mari, penché vers elle:

„Quand la main de mon Dieu m'élève vers le ciel, le noeud, qui nous unit, est le seul qui me rattache à la terre.

— Eh bien! pourquoi le rompre? est-il criminel cet amour qui a fait longtemps nos délices? N'êtes-vous pas la mienne? Le prêtre n'a-t-il pas joint nos mains? Pouvez-vous séparer ce que Dieu a uni?"

Sybille se leva, alla prendre un livre qui se trouvait sur un prie-Dieu, l'ouvrit, et, montrant du doigt un passage à son mari, il lut:

„Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi; celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi.)"*

— Quand on a mis la main à la charrue,

*) Mathias, Cap. 10.

s'écria Sybille avec feu, on ne doit plus regarder en arrière.

Thierry la contempla avec douleur.

— Oui, continua-t-elle, ma mission terrestre est finie auprès de vous; je fus pour vous une épouse fidèle; maintenant Dieu m'appelle à lui et me veut tout entière . . . Cher époux, mon vénéré seigneur, cédez-moi à ce maître puissant! Donnez-moi, car je suis la vôtre, aux pauvres qui tiennent ici-bas la place du Sauveur, sacrifiez-lui votre volonté, comme je lui sacrifierai ma vie et mes honneurs, afin que, dégagés de cette mortalité, nous puissions nous retrouver un jour dans son sein!"

Pendant que Sybille l'implorait ainsi, prosternée à ses pieds, belle de ses larmes, de ses combats et de sa secrète douleur, Thierry sentait peu à peu une sourde colère monter dans ses veines. Le coeur de l'homme est faible, et celui du comte était froissé à la fois dans son orgueil et dans son amour.

„Je ne saurais, madame, répondit-il avec amertume, renoncer aussi facilement que vous, à la foi que nous nous sommes donnée; vous vivrez et mourrez ma femme, je le proteste partout . . ."

Elle l'interrompit en lui mettant la main sur les lèvres. Il se dégagea et sortit violemment.

Sybille se tourna vers le crucifix, disant : „Si vous ne m'aidez, mon Dieu ! que ferai-je ?”

Quelques jours après, Thierry et Baudouin se promenaient silencieusement, l'un à côté de l'autre, dans un jardin sombre et triste, planté de lentisques et d'oliviers, qui s'étendait, en montant toujours, depuis le palais jusqu'aux remparts, tant de fois détruits et tant de fois relevés, de l'antique Jérusalem. Le dôme du Saint-Sépulcre jetait son ombre sur ces allées poudreuses et semblait y imprimer une religieuse terreur. Parfois Thierry levait un regard soucieux vers la croix qui couronnait l'église d'Hélène, et ce regard retombait bientôt, morne et contristé, vers la terre. Enfin, Baudouin rompit le silence et dit :

„Mon frère, où est Sybille ?”

— Là, répondit Thierry, en désignant des yeux l'église du Saint-Sépulcre ; ou là, en étendant la main vers l'hospice de Saint-Jean-l'Aumonier, dont on voyait les murs blancs s'élever non loin du palais.

— Oui, elle prie Dieu, ou elle sert les pauvres, comme Hélène, la bienheureuse impératrice.

— Qu'elle prie le Sauveur, l'en empêcherai-je, moi, qui ai quitté mon pays et mon héritage, qui ai laissé mes peuples sans sauve-garde, pour venir défendre le saint tombeau, menacé par les mé-

créants? Non, Dieu m'en est témoin! j'irai, pieds nus, sans beaume et sans ceinture, honorer avec Sybille les Lieux Saints, je les ordonnerai de mon épargne, je les défendrai de mon épée; mais, par ma couronne de comte, je saurai empêcher ma femme de se faire la serve des vilains et des lépreux, et de me quitter, moi, son mari, pour s'occuper d'eux uniquement.

Baudouin sécoua la tête et dit:

— Frère, vous êtes chrétien et chrétien sincère, mais, je le vois, vous ignorez encore la puissance de ces saints lieux. Il y a une vertu dans ce sol consacré partout de miracles, qui élève l'âme au-dessus d'elle-même . . . Ici, le juste fleurit comme le palmier, pour emprunter les paroles du roi-prophète, qui, avant moi, régna sur cette ville sainte. Ici, le renoncement à soi-même, la charité pour ses frères, deviennent des besoins . . . et tout ce qui se passe autour de nous n'est-il pas miraculeux? Voyez ces chevaliers du Temple, fiers entre les plus fiers, braves entre les plus braves, qui renoncent au monde, aux biens, aux jouissances les plus légitimes, pour vivre sous une règle de cénobites. Moines, ils n'ont pas la paix du cloître; soldats, ils n'ont pas la gloire des batailles, car leurs noms se perdent, inconnus, dans celui de la sainte milice du Temple. Est-ce vertu ordinaire

que celle des frères de Hugues de Paganis,*) et dites, n'y a-t-il pas là-dedans une influence mystérieuse que Sybille aussi a subie?

— Vous parlez en ermite et non en prince! s'écria Thierry avec impatience.

— Je parle en homme éclairé sur les honneurs du monde. Quelle valeur doit attacher au trône, à la couronne, aux grandeurs souveraines, le pauvre roi de Jérusalem, à qui les infidèles disputent sans relâche la possession de son triste empire? . . . Voyez, mon frère, voyez là-bas ce ravin semé de pierres et de sépulcres entr'ouverts, aucune herbe, aucune mousse ne croît sur ces ruines brûlantes: c'est la vallée de Josaphat! Devant ce spectacle, devant ces témoins de notre foi, que sont les vanités dérisoires de la terre?" —

Thierry, encore irrésolu, contempla le funèbre paysage qui s'étendait à ses pieds. Du point élevé, où ils étaient parvenus, la ville se dressait, comme un grand fantôme, au-dessus d'une plaine aride, dépeuplée, silencieuse et lézardée par les flèches d'un soleil brûlant. Le Cédron, profondément encaissé entre ses rives, laissait filtrer ses eaux comme à regret, et cette terre, frappée par la main des

*) Hugo v. Pajens stiftete mit acht andern Rittern im J. 1118 den Orden der Templer. D. B.

hommes et par le décret de Dieu, d'une inexorable stérilité, n'offrait ni un arbre, ni une touffe d'herbe pour rafraîchir et reposer les yeux. Les sombres images de l'Écriture étaient là : l'eau du torrent, les traits du soleil, l'aigle planant dans la rue, les sépulcres dévastés des rois de Juda, tout jusqu'à la tente de l'Arabe, passagère comme la vie de l'homme.... Mais, derrière les deux princes, la croix rédemptrice, arborée sur les tours et les remparts, s'élevait consolante, comme un phare, au bord des flots orageux.

Thierry soupira et dit enfin : „Allons voir Sybille!”

Les deux frères, enveloppés de leurs manteaux blancs, se dirigèrent vers l'hospice. Les portes s'ouvrirent devant eux, et ils entrèrent dans une salle spacieuse, où s'alignaient des lits nombreux, entourés de rideaux de lin. Un silence profond y régnait : on n'entendait que de faibles soupirs ou des prières murmurées à voix basse. Debout, près de la porte, les chevaliers contemplaient ce spectacle, quand Baudouin dit : „Voilà Sybille!”

Elle s'avancait, en effet, entre les lits des malades, s'arrêtant pour leur dire quelques douces paroles, ou pour leur offrir les breuvages qu'elle avait préparés de ses mains. Son frère et son mari ne voyaient d'elle que sa taille, svelte et majes-

tueuse encore sous une robe grise de l'étoffe la plus grossière; un voile blanc, qui flottait autour d'elle, cachait presque entièrement son visage. Ils s'avancèrent sans être aperçus d'elle, et la virent se mettre à genoux devant la couche d'une pauvre femme, atteinte de la lèpre. Sybille, d'un air à la fois riant et affectueux, commença à lever les appareils des plaies et à les baigner légèrement d'une eau pure; mais en dépit de sa charité courageuse et fervente, il vint un moment où la nature succomba. A la vue de ces affreux ulcères, un frisson d'horreur, de dégoût, s'empara de la comtesse; mais sa volonté surmonta ses repugnances, le corps plia sous la loi de l'esprit. Animée contre elle-même d'une sainte colère, Sybille prit dans sa bouche et avala une gorgée de l'eau qu'elle venait d'employer, en se disant: „*Tu es ici pour servir Dieu dans les pauvres, apprends ton métier, dusses-tu en mourir!*” Et elle continua à bander les plaies. A la vue de cette abnégation héroïque, la misérable créature, objet d'un tel dévouement, se dressa sur sa couche, joignit les mains, et s'écria:

„Noble Dame, que faites-vous? et c'est pour moi! moi qui ne mériterait pas d'être mise au rang de vos esclaves!”

— Priez pour une pécheresse, ma soeur, dit

Sybille, et souvenez-vous que Jésus Christ a dit :
„Bienheureux ceux qui souffrent !”

En disant ces mots, elle ramena les couvertures autour des épaules de la pauvre femme et s'éloigna à pas légers. Mais, tout à coup, elle se trouva en face de son frère et de son mari, et pleine de confusion, les joues couvertes d'une ardente rougeur, elle demeura muette devant eux. Comme elle, Thierry restait ému, silencieux, un combat violent se livrait en son cœur; enfin, il prit la parole et dit d'une voix agitée :

„Sybille, dès ce moment vous êtes libre, je renonce à mes droits sur vous; obéissez à Dieu, qui vous conduit si visiblement, et priez pour moi, pauvre pécheur.”

Baudouin serra la main de son frère, et Sybille tomba à ses genoux, en s'écriant :

„Que Dieu vous bénisse, monseigneur, et qu'il exauce les prières que je ne cesserai de lui adresser pour vous! Dites à mes fils....”

Elle fut interrompue par ses larmes, et, pour les cacher, elle baissait son voile devant son visage.

„Voilà le signal de la séparation, dit Thierry avec douleur. Sybille n'est plus la mienne!”

— Vous la donnez à Dieu!” répondit le roi.

Thierry, dont le front mâle portait les traces

d'une indicible émotion, plia le genou et porta à ses lèvres les bords flottants du voile de Sybille.

„Adieu, murmura-t-il, adieu pour toujours !

— Adieu, jusque dans l'éternité !” répondit la comtesse.

Peu de jours après, le comte de Flandre, accompagné d'une suite nombreuse, quitta Jérusalem. Pensif et silencieux, il se retournait souvent pour saluer encore la ville sainte, dont les dômes étincelaient sous les rayons d'un soleil embrasé ; debout sur les remparts, une femme voilée le suivait des yeux, et les mains jointes sur sa poitrine, semblait avoir peine à contenir l'élan de son cœur. Enfin la troupe des croisés fut prête à disparaître à un détour du chemin. Sybille, montée sur un créneau, vit briller au loin les fers éblouissants des lances, elle aperçut la bannière de Flandre, dont le vent déroulait les plis ; elle distingua à travers la poussière la haute taille et les armes étincelantes de son époux ... puis tout s'effaça.... La route redevint déserte, le vent apporta à son oreille les sons affaiblies des trompettes, qui jouaient une marche guerrière, et tout retomba dans le silence.

„Maintenant à Dieu et aux pauvres pour jamais !” dit Sybille. Et elle redescendit vers la ville, qu'elle ne devait plus quitter.

Éveline Ribbecourt.

2. LE VOEU DE BÉATRIX DE PROVENCE.

Raymond Bérenger V, comte de Provence, eut quatre filles de son mariage avec Béatrix de Savoie. L'aînée, Marguerite, épousa notre roi, saint Louis, ou Louis IX. Éléonore, la seconde, fut mariée à Henri III, roi d'Angleterre; Saneia, la troisième, devint la femme de Richard, duc de Cornouailles, qui fut depuis couronné roi des Romains.

Restait à marier Béatrix, la quatrième. Cette princesse n'avait, à la mort de son père, qu'un très-médiocre apanage; mais Blanche de Castille et son fils Louis IX lui firent épouser Charles de France, comte d'Anjou, frère du roi, et, malgré l'opposition de Marguerite et de ses soeurs, ils aidèrent les nouveaux époux à se mettre en possession des états de Provence. Charles d'Anjou tint sa cour à Aix, y régnait paisiblement, sans se mettre en peine du vif mécontentement de la reine Marguerite, qui, en qualité d'aînée, revendiquait hautement ses droits à l'héritage paternel. Aux grandes fêtes de l'année, le comte amenait sa femme à la cour de son frère, et, sans tenir aucun compte de l'accueil froid et hautain de la reine de France, fort de l'appui du roi et de Blanche de Castille,

il faisait prendre le pas à la comtesse, immédiatement après les reines et avant les autres princesses du sang. Bientôt après la mort de la reine-mère, Marguerite ne se contraignit plus, et ne se fit faute d'humilier souvent sa soeur, qui ne vint plus que rarement à Paris.

Les années se succédèrent, l'âge n'avait point éteint le ressentiment, que les trois soeurs conservaient contre Béatrix et le comte d'Anjou; mais l'éloignement de ceux-ci de la cour de France les avait préservées d'en faire l'épreuve.

Pendant les troubles qui éclatèrent en Angleterre, à l'époque de la révolte du comte de la Marche, les reines Éléonore et Sancia se réfugièrent auprès de leur soeur Marguerite. La bataille*), dans laquelle Leicester fut tué, rendit à Henri III toute sa tranquillité, et Louis IX ordonna, qu'un *Te Deum* serait chanté à Notre-Dame de Paris, en réjouissance de cet heureux événement. Toute la famille royale devait y assister; il exigea que le comte et la comtesse d'Anjou y fissent acte de présence. Ils obéirent et se rendirent à Paris pour cette solennité. Le dimanche fixé pour la cérémonie, la reine Marguerite, entourée de ses pages et ses damoiselles, se rendit à la Sainte Chapelle.

*) Bei Gveshamm, 1265.

Près du maître-autel, en face du trône du monarque, était une estrade, couverte de velours bleu, parsemé de fleurs de lis d'or, sur laquelle trois autres trônes étaient préparés; celui du milieu, plus élevé que les deux autres, fut occupé par la reine de France; les reines Éléonore et Saneia se placèrent à ses côtés. Au bas de l'estrade et au milieu des princes et des princesses de la maison de saint Louis, se trouvait assise, mais sans aucune distinction, Béatrix de Provence, comtesse d'Anjou.

Pendant que les reines, dévotement inclinées, assistaient avec recueillement au service divin, Charles d'Anjou, debout près de son frère, vit d'un oeil irrité sa femme exclue de l'estrade où d'ordinaire on plaçait un quatrième siège un peu moins élevé. A peine l'office fut-il terminé, qu'il s'approcha de Béatrix, lui saisit la main et l'emmena tout d'abord, sans avoir égard à la présence des reines qu'il devança.

Rentré dans leurs appartements, il lui reprocha d'avoir consenti à l'humiliation publique, que l'orgueil de ses soeurs lui avait ménagée. La comtesse lui objecta la crainte d'un scandale dans le lieu saint, et celle d'offenser le roi; mais elle demanda avec instance de quitter la cour le jour même, après avoir toutefois manifesté son mécon-

tentement aux trois reines. Charles la pressa d'agir à l'instant et commanda ses équipages.

Au lieu de se faire précéder, ainsi qu'il était d'usage, la comtesse d'Anjou se présenta seule chez Marguerite. Les trois soeurs étaient en ce moment réunies; elles accueillirent l'entrée de leur cadette avec un visage froid et sévère; aucun siège ne lui fut offert: il était aisé de voir que les ordres étaient donnés à cet égard.

Béatrix se sentait vivement offensée, mais elle se contint. „Je viens, mes soeurs, leur dit-elle, recevoir vos adieux et vous offrir les miens; le comte, mon seigneur, retourne en ses états; là, personne n'oublie du moins qu'il est fils de France et qu'il règne.... — Si Béatrix avait moins d'orgueil et plus de sens, lui dit la reine d'Angleterre, c'est elle qui n'oublierait pas que sa couronne de comtesse n'en fait qu'une vassale de reine, et qu'elle ne doit se présenter devant nous qu'en sollicitant notre bon plaisir. — Je suis comme vous fille de Raymond Bérenger, reprit la comtesse, et notre père ne vous a pas appris à tirer vanité de votre rang, pour insulter celle de votre soeur, qui ne serait pas appelée à ce rang suprême: je suis votre égale par le sang; mais s'il faut une couronne royale pour effacer l'injurieuse distance que vous établissez entre nous, il se peut que mon noble

époux ait aussi la sienne, avec l'aide de Dieu et de sa bonne épée. — Ce ne sera pas du moins celle de France, répondit Marguerite, en jetant un regard de fierté maternelle sur trois de ses fils qui entraient. Mais en attendant cette couronne, le comte d'Anjou s'essaye à gouverner sur la Provence, oubliant que monseigneur le roi de France ne fait que tolérer, pour le moment, la tyrannie de sa domination sur mes états."

Le roi entra dans ce moment et fit joyeux accueil à Béatrix; mais, trop émue pour cacher ce qu'elle éprouvait, elle se retira en prenant congé du bon roi, qui se douta bien qu'il venait de se passer encore une de ces querelles que sa volonté royale n'avait jamais pu empêcher.

La comtesse connaissait trop bien le caractère irascible et violent de son mari, pour oser lui répéter toutes ces offenses; il eût voulu en tirer une vengeance immédiate; elle montra donc plus de prudence, en dévorant des mépris pour lesquels il n'était pas temps d'exiger une réparation. Le brusque départ du comte Charles et de Béatrix ne causa aucun étonnement; le caractère du comte avait habitué sa famille à ces éclats, et ils n'excitaient plus l'attention.

De retour à Aix, la tristesse et la préoccupation de Béatrix frappèrent son mari; il en exi-

gea l'explication. La comtesse lui avoua, qu'irritée par les insultes de ses soeurs, elle leur avait manifesté l'espoir, que lui aussi, Charles d'Anjou, pourrait un jour donner une couronne royale à la quatrième fille de Raymond Bérenger. Le comte en devint rêveur et se retira sans communiquer ses pensées; alors Béatrix, qui craignait de se voir accusée d'une folle ambition, comprit que son mari n'en avait pas moins qu'elle. Exaltée par les nouvelles espérances qu'elle conçut dans cette circonstance, elle se jeta à genoux devant son prie-Dieu, fit vœu de ne plus reposer ses membres sur aucun lit, de ne toucher à aucune viande avant d'avoir obtenu ce royaume tant désiré, et de ne rompre ce vœu qu'au banquet de son couronnement.

La comtesse communiqua cet état de choses à l'évêque de Fréjus, son confesseur. Ce prélat était attaché aux intérêts de la cour de Rome, et il en connaissait tous les projets; ayant référé de cette confidence à ses supérieurs, il en reçut l'ordre d'exhorter la comtesse à la patience et à la soumission aux décrets de la Providence, dont les vues étaient impénétrables.

Pendant deux années Béatrix se refusa constamment à se reposer dans un lit, quel que fût son état de santé. Tous les jours on servait, comme de coutume, les viandes sur sa table: elle n'y tou-

chait jamais, quoi que ses médecins pussent dire contre les dangers d'un régime aussi rigoureux, et persista dans la sévérité des habitudes qu'elle s'était imposées.

Un envoyé du souverain pontife arriva à la cour de Provence et eut avec le comte un entretien secret. Cette audience terminée, Charles passa chez sa femme; puis, ayant congédié tous ceux qui les entouraient: „Béatrix, lui dit-il, vous êtes appelée au trône de Naples et de Sicile. Notre Saint Père, dont l'usurpateur Mainfroy a encouru la colère, dispose en ma faveur de cette double couronne. Dans peu de jours je pars pour l'Italie, et bientôt ces reines, qui n'ont vu qu'une vassale dans la comtesse d'Anjou, salueront avec respect le diadème, que le chef de l'Église posera sur votre front.”

La princesse sembla pétrifiée de joie et de surprise. „Mon vœu est exaucé! s'écria-t-elle, je suis reine enfin! et l'égale de mes orgueilleuses sœurs. Partez, mon seigneur; quels que soient les dangers qui vous attendent, j'en réclame la moitié; votre fidèle épouse vous suivra partout. Il est plus glorieux pour nous de conquérir une couronne que de la recevoir bénévolement, comme un bien que personne ne songe à nous contester.”

Charles d'Anjou arma ses troupes; mais ses

forces eussent été insuffisantes pour chasser son rival de l'Italie, si le pape Clément IV n'eût prêché une croisade contre Mainfroy; il absout même de leurs vœux ceux qui renonceraient à la guerre de Palestine pour cette guerre déclarée sainte. Le roi de France consentit à ce traité, soit que son respect pour le saint siège l'empêchât d'examiner les motifs de cette entreprise, soit qu'il craignît de mettre obstacle à la fortune de son frère, ou bien plutôt que Charles d'Anjou ne fût pas d'humeur à suivre ses conseils; quoi qu'il en soit, il ne s'opposa pas à ce que cette croisade fût publiée par toute la France.

Le comte d'Anjou passa en Italie. Il força plusieurs châteaux avec une rapidité de succès inconcevable, et gagna la bataille de Bénévent, où Mainfroy fut tué. Conradin, son légitime héritier, prit le titre de roi de Naples et de Sicile. Sa jeunesse (car il n'avait que seize ans), ses droits, ses malheurs, son courage, lui procurèrent un grand nombre de partisans; mais malgré la supériorité de ses forces, trahi par la fortune, il fut vaincu à la journée de Tagliacozzo*) et fait prisonnier avec le jeune prince Frédéric d'Autriche, son ami, der-

*) Im Jahre 1268.

nier et infortuné rejeton de l'illustre maison de Souabe.

Les deux jeunes princes furent enfermés dans le fort de Salerne, où la comtesse résidait, place de sûreté, qui la mettait à l'abri des chances de la guerre. Cette princesse témoigna le désir que les prisonniers fussent traités avec les égards dus à leur rang et à leur infortune; mais les ordres de son mari étaient si sévères à leur égard et si précis, qu'elle n'osa les enfreindre.

La chute de Conradin frappa ses peuples de terreur et de désespoir; ils se soumirent, et Charles prit possession de ses nouveaux états. Il se rendit à Salerne, où il fut reçu et salué roi de Sicile et de Naples aux acclamations des chefs de son armée. Ces cris de triomphe et de joie retentissaient jusque sous les fenêtres des deux captifs. Béatrix, loin d'éprouver l'immense satisfaction qu'elle avait espérée, ressentit un chagrin réel en voyant insulter au malheur de Conradin et de Frédéric. Pour la première fois, elle entrevit les terribles conséquences d'une conquête dont elle avait rêvé la gloire; car l'un de ces captifs était l'héritier légitime de cette couronne si vivement désirée, et toutes ses pensées d'orgueil et d'ambition s'évanouirent devant le sentiment de justice excité par sa conscience. Connaissant le caractère implacable

de Charles d'Anjou, elle trembla à l'idée du sort qu'il destinait, sans doute, à son infortuné rival.

Les rigueurs déployées envers Conradin et Frédéric s'augmentèrent par la présence du vainqueur. On ne leur laissa qu'un seul domestique, et ce ne fut qu'aux supplications de la comtesse, que Jean Procida, leur médecin, obtint de continuer ses soins à Frédéric, qui était blessé. Elle fit secrètement parvenir à ce zélé serviteur les adoucissements les plus indispensables au malade, et le fit assurer qu'elle emploierait tous ses efforts pour améliorer le sort de ses maîtres; bien résolue d'y parvenir, en sacrifiant, s'il le fallait, sa tranquillité et même son bonheur.

Charles d'Anjou, d'une nature irascible et violente, n'était cependant pas un mauvais mari; la douceur de sa femme désarmait constamment ses accès d'humeur colère, et Béatrix, sans trouver en lui l'affection qu'elle lui portait, en recevait au moins les égards qu'il croyait devoir à une compagne dont le caractère lui plaisait, et dont la conduite irréprochable lui avait acquis l'estime générale. Il voyait parfaitement, qu'elle avait trop présumé de ses forces, en s'imposant les conditions d'un vœu que sa constitution délicate ne pouvait supporter. Les fatigues qu'il lui fallut subir avant d'obtenir quelque sécurité, les inquiétudes d'un succès

contre lequel luttait tout un peuple attaché au sang de ses anciens rois; toutes ces causes réunies avaient tellement altéré sa santé, que bientôt Béatrix fut contrainte à ne plus quitter son appartement. Charles ne se dissimulait donc point le danger qui la menaçait; plein de foi dans le vœu qu'elle avait formé, il croyait lui devoir l'heureux résultat de sa conquête, et semblait lui témoigner plus de déférence que jamais.

Un jour, il se rendit auprès de la comtesse; elle l'accueillit avec émotion, et le fit placer près du siège que jour et nuit elle avait adopté. Le feu de la fièvre animait son teint et ses regards; le comte lui prit la main. „Il faut, madame, lui dit-il avec intérêt, redoubler de soins pour votre santé: une solennité se prépare dans laquelle vous serez de moitié, ajouta-t-il en souriant, et la reine de Naples et de Sicile ne doit pas se montrer à ses peuples avec un aspect maladif. — „Celui qui vous a fait roi, monseigneur, dit Béatrix, me permettra de partager votre gloire dans toute sa splendeur. Vous m'avez fait reine; mais pour que mon bonheur soit complet, il faut y ajouter une grâce... la seule que je solliciterai de vous... Abandonnez-moi le sort de vos captifs; il me semble que je serais tout à fait heureuse, si je pouvais leur apprendre que leur vainqueur dédaigne les avantages

qu'il tient de la victoire, et que, s'ils abandonnaient pour toujours l'Italie, la liberté leur serait rendue à cette seule condition." — Le comte étendit la main vers la tour habitée par ses prisonniers. „Tant que l'un de ces enfants vivra, Béatrix, il ne peut y avoir de monarque légitime en Sicile; lui faire grâce serait une faute que je payerais tôt ou tard de mon trône et peut-être de ma tête; maintenant il me faut marcher droit au but, un seul pas rétrograde serait une chute." — „Mais cet enfant ne peut être dangereux, noble comte; n'avez-vous pas la possession de son trône et de sa couronne, votre brave armée, et l'appui de notre Saint-Père? Oh, Monseigneur! la mort de cet enfant serait une cruauté inutile et qui soulèverait contre vous la noblesse, le peuple et même vos propres partisans." — „Conradin vivant serait le prétexte ou la cause de continuelles révoltes: je ne veux pas avoir à craindre un rival si redoutable, même dans les fers; plus il a de droits à l'intérêt par sa jeunesse et ses malheurs, plus il importe de le sacrifier à mon entière sécurité." La comtesse écoutait son mari avec un effroi visible; palpitante d'horreur et de pitié, elle se jeta à ses pieds en pleurant, et le supplia, au nom de leur union, au nom de sa position, résultat de son vœu fatal, d'adopter une mesure moins cruelle. „Une prison perpétuelle

vous répondra de ses entreprises; les misères de la captivité abrègeront ses jours, mais au moins vous n'aurez pas souillé votre gloire d'un crime inouï; à la face de toutes les nations, vous ne serez pas le meurtrier de l'infortuné Conradin." Charles d'Anjou, vivement irrité de trouver dans sa femme une telle opposition à ses odieux projets, lui répondit avec emportement, et s'éloigna bientôt en lui signifiant de ne plus s'immiscer dans des résolutions, dont son état de faiblesse et son défaut d'énergie ne pouvaient lui laisser comprendre toute l'importance et toute la gravité.

Humiliée, désespérée, Béatrix prévit que le sort de Conradin était inévitable, et cette certitude la rendit si misérable, que sa raison semblait parfois l'abandonner. Charles quitta Salerne pour se rendre à Naples, où il fit transférer les prisonniers. La comtesse, malgré son excessive faiblesse, se fit porter en cette capitale, ne pouvant se résigner à croire que le comte d'Anjou eût abjuré tout sentiment d'honneur et d'humanité envers ceux que le sort des armes avait abandonnés à sa merci.

Le médecin, qui était attaché à Béatrix, mourut; il devint fort difficile de remplacer un savant de ce mérite, parmi les Français alors en Sicile; la comtesse demanda Jean Procida, et, comme son état devenait alarmant, malgré la répugnance du

comte, cet homme fut mandé et il accepta la mission de soigner la malade.

Bientôt la comtesse éprouva quelque mieux, et son mari s'empressa d'ordonner les apprêts du couronnement. La cathédrale de Palerme fut disposée pour ce grand événement. Le jour de cette cérémonie, Béatrix fut revêtu des joyaux et insignes portés en cette occasion par les reines de Naples et de Sicile. Son extrême pâleur, l'altération de ses traits et leur immobilité trahissaient la gravité de sa maladie. Les époux furent sacrés aux acclamations des Français, Angevins, et Provençaux qui les entouraient; mais le peuple gardait le plus morne silence, protestant ainsi contre une usurpation que la tyrannie de Charles d'Anjou et de ses officiers faisait exercer. Pour la première fois depuis vingt-huit mois, la nouvelle reine, assise au banquet d'apparat, toucha de quelques mets que son vœu d'abstinence lui avait fait abandonner; mais son maintien et l'expression de ses yeux attestaient une vive souffrance. Aussitôt qu'elle put se retirer dans ses appartements, ses fidèles suivantes s'empressèrent de la mettre au lit. A peine eut-elle étendu ses membres fatigués, qu'une douleur subite au cerveau la fit s'élancer hors de sa couche, en jetant un cri aigu. Son nouveau médecin, auquel elle avait donné toute sa confiance,

accourut auprès d'elle; il lui tira du sang; mais en examinant les regards de la comtesse, il secoua tristement la tête. La raison de Béatrix avait disparu. Le bruit s'en répandit promptement, et le peuple attribua cette circonstance aux premiers effets de la vengeance divine. Il y eut quelques émeutes, et l'une d'elles aurait infailliblement renversé du trône Charles d'Anjou, si la précipitation, avec laquelle le complot fut ourdi, ne l'eût fait avorter. Cet événement perdit le malheureux Conradin.

Un soir, que la comtesse sommeillait péniblement, après avoir obstinément refusé, bien que son vœu fût accompli, de s'étendre sur sa couche, Jean Procida entra précipitamment, et, malgré les prières de ses femmes, il lui saisit la main et l'éveilla. „Comtesse d'Anjou, entendez-moi! s'écria-t-il. En ce moment et dans ce palais même, on va prononcer un arrêt de mort, un arrêt inique, inhumain. Levez-vous et me suivez; le ciel ne permettra pas un crime aussi abominable; il vous rendra la force et l'intelligence pour arracher à votre cruel époux son innocente victime. Levez-vous et m'entendez, vous dis-je! Si Conradin monte à l'échafaud, son noble sang retombera sur vous et votre race.”

Béatrix, à cette voix tonnante, s'était dressée,

droite, immobile; ses yeux fixés sur ceux du Sicilien, exprimèrent un éclair de cette intelligence, qu'il évoquait avec une énergie si puissante; elle lui prit la main, l'entraîna rapidement vers la salle de conseil, et s'élança au pied du trône d'où son barbare époux venait de prononcer une sentence de mort.

A la vue de sa femme et de l'exaltation qu'il remarquait en elle, il descendit de l'estrade, la saisit dans ses bras, lui adressa quelques paroles à voix basse, et chercha à la ramener vers les appartements intérieurs. Mais elle, sentant que les minutes de sa force factice étaient comptées, et que ce moment devait décider du sort de Conradin, se dégagea doucement, et se retournant vers les membres du conseil: „Nobles, seigneurs, s'écria-t-elle, si vous aimez Charles de France, sauvez-le du dés-honneur qu'un grand crime imprimerait sur son front. Grâce pour un enfant, pour le malheureux Conradin! Que votre roi, en devenant possesseur d'une couronne conquise par ses armes, légitimée par la volonté de notre Saint-Père, ne soit pas livré à l'exécration des peuples par le meurtre d'un captif.”

Elle dit, et tendant ses mains tremblantes vers son mari, elle l'implora avec les expressions de la douleur la plus déchirante. Charles, furieux d'une

démarche qui paraissait influencer sur les dispositions du conseil, saisit le bras de sa femme: „Reine Béatrix, votre place n'est point ici, au milieu d'une cour martiale; sortez, et priez Dieu pour l'âme de votre protégé.”

Chancelante, éperdue, Béatrix fut remise aux mains de ses femmes, cherchant des yeux Jean Procida, qui s'approchait, muet, consterné; elle s'attacha à son bras. Sa pâleur livide et la singulière agitation de tous ses membres révélèrent au médecin la fatale vérité; la comtesse, dont la démarche était saccadée, s'arrêta un moment, et lui dit avec un son de voix étrange: „Il est condamné... ainsi le veut le roi de Sicile; mais la reine de Sicile ne lui survivra pas.”

Ce fut le 29 octobre 1268, que Conradin, héritier légitime des deux monarchies de Naples et de Sicile, et son ami Frédéric d'Autriche, furent décapités sur la place du marché de Naples; ils montèrent les fatals degrés avec intrépidité. Le jeune prince d'Autriche mourut le premier; avant de poser la tête sur le billot, il pria dévotement et s'agenouilla en disant: *ma mère!*... Sa tête tomba. Conradin s'avança; il tira son gant, et le jetant au milieu du peuple qui entourait l'échafaud. „Ma couronne à qui me vengera!” Un homme, enveloppé d'un manteau, se dégagea de la foule, et

s'élança sur ce gage sacré; on facilita sa retraite, et il ne put être saisi ni reconnu par les sbires du tyran.

La nuit suivante, la reine s'était obstinément placée près d'une fenêtre; elle voyait machinalement éclater la foudre qui semblait frapper à coups redoublés les tours du palais et l'ébranler jusque dans ses fondations; les efforts de la tempête ne lui arrachaient aucune marque de frayeur; elle ne paraissait pas même s'apercevoir du bouleversement de l'atmosphère. Un homme souleva la lourde portière, et s'avança lentement au milieu des femmes de la reine, tremblantes, éplorées; il s'arrêta devant Béatrix et la regarda quelques minutes avec une expression de douloureuse pitié. Elle leva la tête et tressaillit en le voyant, car elle le reconnut. „Procida, lui dit-elle, mon sommeil est long..... et pourtant, je voudrais bien me réveiller, car mes rêves sont affreux... oui, maintenant, je n'ai plus que d'horribles songes... Dites-moi!... ce noble enfant... il vit?.... n'est-ce pas?.... il ne court aucun danger...” — Procida laissa échapper un gémissement, et, tirant un gant de son sein, il le porta à ses lèvres en pleurant. Béatrix regarda ce mouvement, et jeta un cri d'effroi. „Oh! mon rêve! mon rêve!.... Conradin est mort!... il est

mort!..." et elle s'évanouit. Procida s'éloigna et quitta la Sicile peu de moments après.

La reine revint à elle, chercha à réunir ses idées, se leva, et malgré les supplications de ses femmes, se dirigea vers l'appartement du roi.

Charles d'Anjou était délivré d'un rival dangereux, mais, quelle que fût la conscience de sa force, ce crime lui laissait une agitation et un trouble qui devaient résister au sommeil comme à sa volonté. Une seule lampe éclairait la vaste pièce où s'élevait la couche royale, sur laquelle Charles d'Anjou s'était jeté tout habillé, écoutant avec une terreur involontaire les roulements affreux de la foudre. Un léger bruit lui fit lever la tête, il aperçut une forme blanche qui s'avavançait lentement à quelques pas de son lit; elle s'arrêta, et lui dit:

„Charles de France, te voilà roi! Une couronne royale en échange d'une couronne de comte! Oh! c'était tenter Dieu que de la désirer si ardemment... Béatrix l'orgueilleuse... Béatrix l'insensée, acheta ce dangereux honneur au prix de sa santé, de son repos, de sa vie... Elle va payer sa dette... mais toi, prince cruel, qui montas au trône sur le corps de deux nobles victimes, tu n'auras de la royauté que les dégoûts, les terreurs et les angoisses Ce gant... ce gage de mort... il a été relevé...

Conradin trouvera tout un peuple pour le venger.... Écoute!.... Entends-tu les cloches?.... c'est l'heure des vêpres Siciliennes!..."

En ce moment l'horloge du palais se mit à sonner *trois heures*. Béatrix étendit le bras, comme pour forcer le roi à écouter; tandis que le dernier coup vibrait encore, elle disparut avant que, glacé d'effroi, Charles songeât à faire un mouvement pour s'assurer, s'il n'était pas sous l'empire de quelque vision.

Une demi-heure après, tout le château était en mouvement... la reine Béatrix venait d'expirer.

M^{me} Laure Prus.

V. POÉSIE.

1. LES FEUILLES ET LE VENT.

(Fable.)

Sur un impur fumier, des feuilles oubliées
Y languissaient humiliées;
Le vent souffle!... leurs bataillons
Montent en légers tourbillons;
Voilà mes folles dispersées,
Et vers les cieux en tous sens élancées.

Fières de leurs nouveaux destins,
Les sottes se croyaient des aigles pour le moins.
Voyez, voyez donc, criaient-elles
Aux oiseaux qui, comme l'éclair,
Franchissaient l'espace de l'air,
Nous aussi, nous avons des ailes!
Nous irons loin!... Personne n'en doutait,
Du moins tant que le vent soufflait;
Mais il cessa, leur sort changea de face,
Et le bataillon glorieux,
Revint confus et furieux,
Reprendre sa première place!

Que d'orgueilleux sont promptement déçus!
Que de sots dont le temps nous venge,
Et qui retombent dans la fange,
Quand le vent ne les soutient plus!

ULRIC GUTTINGUER.

2. LE PAON ET LE ROSSIGNOL.

(Fable.)

„Donne-toi des talents, cultive ton esprit,“
 Disait une mère à sa fille;
 „La beauté passe, et quand on y survit,
 „C'est par l'esprit encor, par les talents qu'on brille.“
 Mais la fille, à jamais comptant sur sa beauté,
 Méprisait tout autre avantage.
 Dans les eaux du lac argenté,
 Dont ses pieds foulaient le rivage,
 Elle admirait avec fierté
 Son indolente et belle image,
 Un paon suivait ses pas. C'était un favori,
 Dont la vanité complaisante
 Aimait à déployer sous sa main caressante
 L'or et l'azur d'un cou mollement arrondi,
 Et le riche éventail d'une queue éclatante.
 „Oui, disait-elle, oui, mon oiseau chéri,
 „Rien n'est beau comme toi, ton port et ton plumage.
 „Quel hôte ailé de ce bocage
 „Oserait se montrer quand tu parais ici?“
 Un rossignol l'osa; mais la hautaine injure
 Accueillit sa témérité.
 „Va te cacher, oisillon effronté!
 „Quelle robe! quelle tournure!
 „Qu'il est chétif et laid! Que faire, en vérité,
 „De cette frêle créature?“

Indifférent et dédaigneux,
 Comme un homme d'esprit qu'une gazette offense,
 Le rossignol, d'abord silencieux,
 De rameaux en rameaux sautille, se balance;
 Monte, descend, remonte, et se posant enfin
 Sur la branche d'un sycomore,
 Laisse échapper de son gosier sonore

Un prélude charmant, que suit le chant divin
 Dont il venait, chaque matin,
 Saluer la naissante aurore.

La jeune fille écoute et le cherche des yeux:
 De ces sons enchanteurs son oreille est ravie.
 „Quoi! dit-elle, c'est lui qui lance dans les cieux
 „Ces éclats, ces flots d'harmonie?
 „Que ces accords sont purs, brillants et gracieux!
 „Qu'il module avec art ses airs délicieux!
 „Quelle suave mélodie!“

Des éloges flatteurs, dont un autre est l'objet,
 Le paon n'est pas trop satisfait.
 Pour ramener vers lui les yeux de sa maîtresse,
 Il redouble de soins et de grâce et d'adresse,
 Il fait le beau, le tendre, le coquet;
 Et de l'aile et du bec la flatte et la caresse.
 „Oui, je t'ai vu, je t'aime, je te vois,“
 Lui répond-elle avec impatience;
 „Laisse-moi l'écouter! Attends, il recommence...
 „Je t'admire toujours, mais tu n'as pas de voix.“
 Le paon voit dans ces mots un reproche, un caprice;
 Il se pique d'honneur, et pousse un son criard,
 Comme eût fait le cornet d'un pâtre montagnard
 Ou le hautbois d'un amphion novice.

Tout le bocage en tressaille de peur,
 Le rossignol se tait et fuit à tire d'aile.
 La jeune fille en montre de l'humeur,
 Et lève sur le paon sa menaçante ombrelle.
 Mais sa mère, en ces mots, rappelle sa raison:
 „Pourquoi le menacer? qu'as-tu donc à lui dire?
 „Il croyait que partout et dans toute saison,
 „La beauté dans ce monde à tout devait suffire.
 „Songe qu'en châtiant sa folle opinion,
 „Ta vanité s'est condamnée;
 „Et souviens-toi de la leçon
 „Que le rossignol t'a donnée.“

VIENNET.

3. LA MACHINE.

Dans une immense galerie
 De ce palais de bois, où la France, à Paris,
 Vient exposer, à nos regards surpris,
 Les trésors de son industrie,
 Prodiges de l'esprit humain;
 Pendant la nuit une machine
 A faire du papier sans fin
 Ainsi parlait à sa voisine:

„On ne peut pas se figurer, vraiment,
 A quel point est porté l'amour-propre de l'homme;
 Aujourd'hui vous avez vu comme
 Notre chef acceptait les compliments du roi:
 Quel orgueil recouvrait sa fausse modestie!

Ah! j'aurais fait une sortie
 Si j'avais pu; j'éclatais, par ma foi!
 Car enfin, qui reçoit le chiffon, qui l'épure,
 Et sous ses mille dents sans cesse le triture,
 Jusqu'à ce qu'il se trouve en pâte transformé?

Et dans cet état qui le livre,
 On peut le dire, à point nommé,
 A ce tamis, tissu de fils de cuivre,
 D'un mouvement égal et précis agité,
 Sous lequel une pompe aspire
 Par degrés son humidité,
 Et lui donne dès lors une solidité
 Telle que, sans le rompre, un cylindre le tire,
 L'enroule et le conduit au cylindre suivant,
 Dont la chaleur, à mesure arrivant,
 Finit par le sécher? Qui donc sait le contraindre,
 En glissant jusqu'au bout, de cylindre en cylindre,
 A venir s'enrouler sur le grand dévidoir?
 L'homme est là, cependant; mais il fait peine à voir:
 L'homme qui, sans rougir, les éloges recueille,
 De son sabre de bois sépare en deux la feuille,
 Et tranche le papier en égale grandeur.
 Voilà-t-il pas de quoi prendre tant de hauteur!“

— Une voix s'élevant lui rendit bouche close.
 „Machine, dit la voix, en vantant ta valeur,
 Tu n'as oublié qu'une chose...
 C'est que l'homme est ton créateur.“

MARQUIS DE VARENNES.

4. L'ANON.

„Oh! quand je serai grand, que je m'amuserai!
 „Quel plaisir d'être libre et d'agir à sa tête!
 „J'irai, je viendrai, je courrai;
 „Je veux voir du pays et je voyagerai;
 „Tous mes jours seront jours de fête.
 „Au lieu de rester là, tristement attaché,
 „Et, réduit à brouter dans cette étroite sphère,
 „Ainsi que mon père et ma mère,
 „J'irai fièrement au marché.
 „Mes paniers sur mon dos, agitant ma sonnette,
 „Chacun m'admira. — Voyez-vous, dira-t-on,
 „Comme il a l'oreille bien faite!
 „Quel jarret ferme, et quel air de raison!
 „C'est une créature, en vérité, parfaite;
 „Le voilà maintenant âne, et non plus ânon...
 „Quel bonheur d'être grand! Tout devient jouissance;
 „On est quelqu'un, on peut hausser le ton;
 „Ce qu'on dit a de l'importance,
 „Et l'on n'est plus traité comme un petit garçon.“

Ainsi dans sa pauvre cervelle,
 Raisonnait un jeune grison,
 Tout en broutant l'herbe nouvelle.
 Le jour qu'il désira à la fin il arriva:
 Il devint grand; mais il trouva
 Qu'il n'avait pas bien fait son compte,

Lorsqu'il sentit les paniers sur son dos:
 „Oh! oh!“ dit-il, voici de lourds fardeaux;
 „Mon allure, avec eux, ne sera pas très-prompte.“
 A peine achevait-il ce mot,
 Qu'un coup de fouet le force à partir au grand trot.
 La chose lui parut fort dure:
 Il vit bien qu'il fallait renoncer à l'espoir
 De n'agir qu'à son gré du matin jusqu'au soir,
 De se complaire en son allure,
 Et de dire *je veux* à toute la nature.
 „Grands, petits,“ pensa-t-il, „ont chacun leur devoir.“
 „J'en ai douté dans mon enfance,
 „Mais je vois trop que, tout de bon,
 „Le courage et la patience
 „Sont utiles à l'âne, encore plus qu'à l'ânon.“
 Moi, mes amis, je crois en somme
 Que ce baudet avait raison.
 Et que ce qu'il pensait peut s'appliquer à l'homme.

JUSSIEU.

5. L'AVARICE ET L'ENVIE.

(Conte.)

L'Avarice et l'Envie à la marche incertaine
 Un jour s'en allaient par la plaine
 Chez un méchant ou chez un fou,
 Chez vous ou chez quelque autre, ou chez moi-même... en somme,
 Elles allaient je ne sais où,
 Comme le héron du *bonhomme*.*)
 Bien que soeurs, ces monstres hideux
 Ne s'aiment pas... ainsi tout le long de la route,

*) La Fontaine.

Sans se parler ils cheminaient tous deux.
 L'avarice, le dos en voûte,
 Examinait ce coffret hasardeux
 Pour qui sans cesse elle redoute;
 L'Envie aussi l'examinait, sans doute,
 Comptant tous les écus dans son coffre entassés...
 Chemin faisant, dame Avarice
 Se répétait, pour son supplice:
 „Je n'en ai point encore assez.“
 De son côté, l'Envie au regard louche
 Lorgnant cet or, objet de tous ses soins,
 Disait en se tordant la bouche:
 „Elle en a trop, car j'en ai moins,“
 Chacune à sa façon méditait sur son coffre,
 Soudain, Désir à leurs yeux s'offre;
 Désir, ce dieu puissant, qui seul peut exaucer
 Tous les souhaits qu'on lui veut adresser.
 Désir dit aux deux soeurs: „Mesdames,
 „Je suis galant, vous êtes femmes,
 „Choisissez donc tout ce qu'il vous pleura,
 „Trésors, honneurs, *et coetera*:
 „Surtout, expliquons-nous sans trouble:
 „La première qui parlera
 „Aura tout ce qu'elle voudra
 „La seconde en aura le double.“
 Vous jugez dans quel embarras
 Ce discours mit nos deux larrons:
 Avides, envieux, que faire en pareil cas?
 Chacune des deux soeurs, en murmurant tout bas:
 „Que me sont, ô Désir, tes trésors. tes couronnes?
 „Que m'importent ces biens, que m'accorde ta loi?
 „Une autre en aura plus que moi.“
 Et chacune, à ce mot funeste,
 D'hésiter sans savoir pourquoi.
 Le désir, Dieu léger et leste,
 Les donne au diable, jure, peste,
 Et s'indigne de rester coi. *)

*) Still bleiben.

L'Envie, enfin, toujours implacable et cruelle,
 Regarde sa soeur en grondant.
 Puis tout à coup se décidant:
 „Que l'on m'arrache un oeil!“ dit-elle.

VICTOR HUGO.

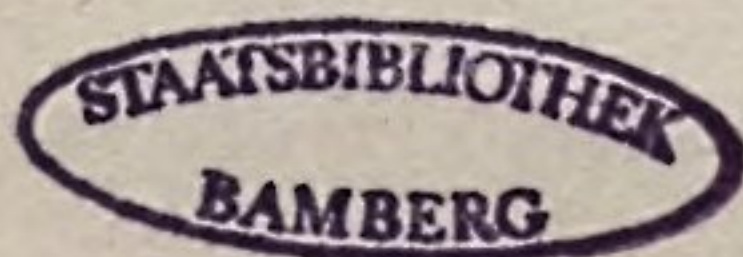
6. LE PAUVRE ET LE POMMIER.

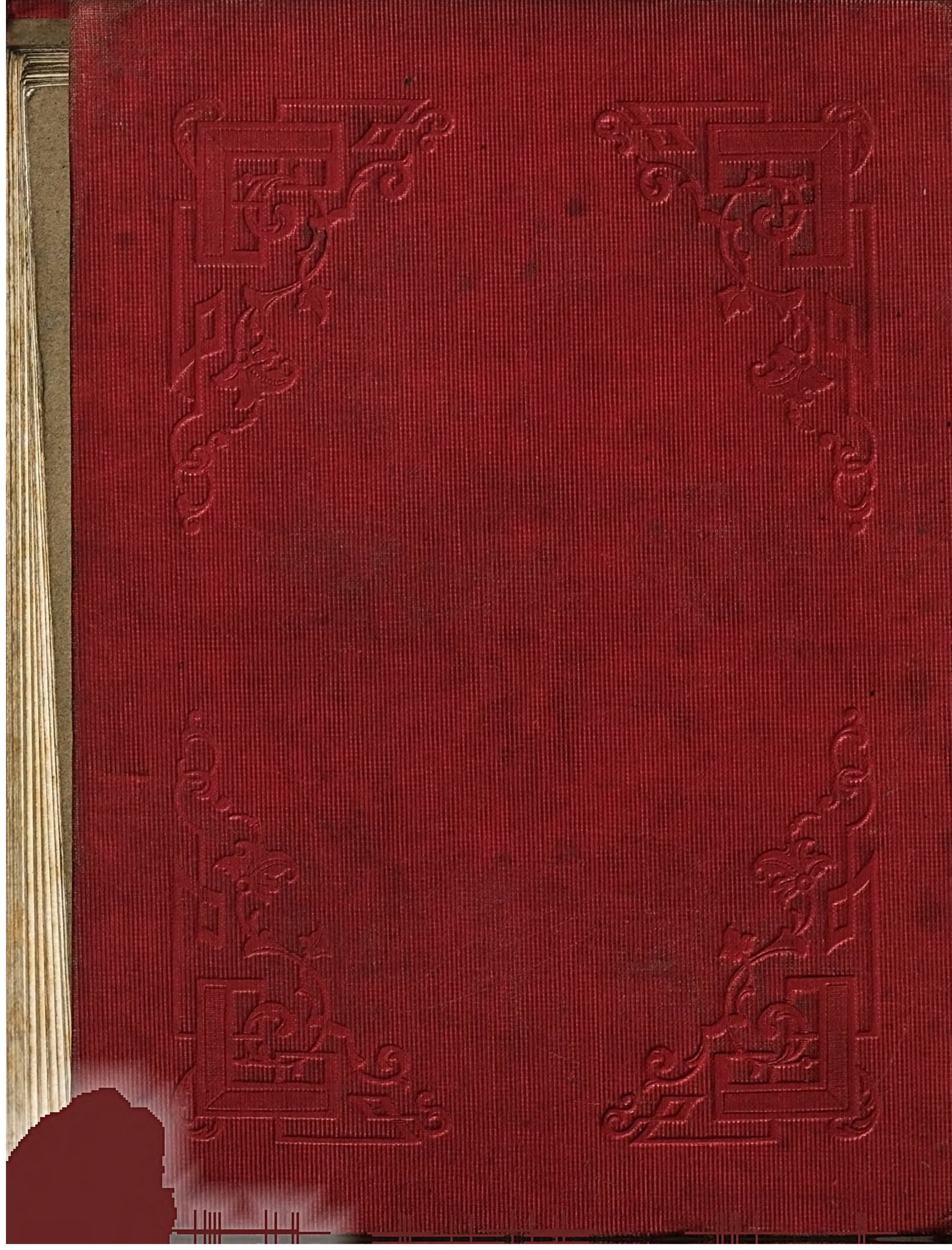
(Fable.)

Sous le poids de ses fruits dorés par le soleil,
 Un pommier inclinait sa tête;
 La pomme, au coloris vermeil,
 Jonchait la route; heureuse et facile conquête
 Un mendiant passe, s'arrête,
 Bénit le Ciel, qui comble enfin son vœu.
 Sur le fruit, tremblant, il se jette,
 Et s'éloigne en disant: „Merci, merci, mon Dieu!“
 „— Et moi, qui soutiens ta misère
 Ton coeur ingrat m'oublie en sa prière,
 Dit l'arbre. „Adore donc celui qui te nourrit!...
 „Mais non... sans me bénir, tu dévores mon fruit!“
 „— Quoi! dit le mendiant, tu prétends que tu m'aimes!
 „Prouve-moi que d'avance et par un sage emploi,
 Un seul de ces fruits que tu sèmes
 Fut à dessein jeté pour moi!“
 Alors qu'aux malheureux notre coeur s'intéresse
 Nous rehaussons le bien dont il devient l'objet;
 Car le hasard fait la largesse,
 L'intention fait le bienfait.

LÉON HALÉVY.

IMPRIMERIE DE TROWITZSCH & FILS A BERLIN.





Fraenkel, Siegesmund

Musée de lectures Auswahl von Märchen, Erzählungen, Allegorien, Theaterstücken, geschichtlichen Darstellungen, Gedichten u.s.w., moralischen und religiösen Inhalts ; aus den neuesten, französischen Schriftstellern ; zur Bildung der weiblichen Jugend

Berlin [1851]

Bamberg, Staatsbibliothek -- L.fr.o.116
urn:nbn:de:bvb:12-bsb11719561-8